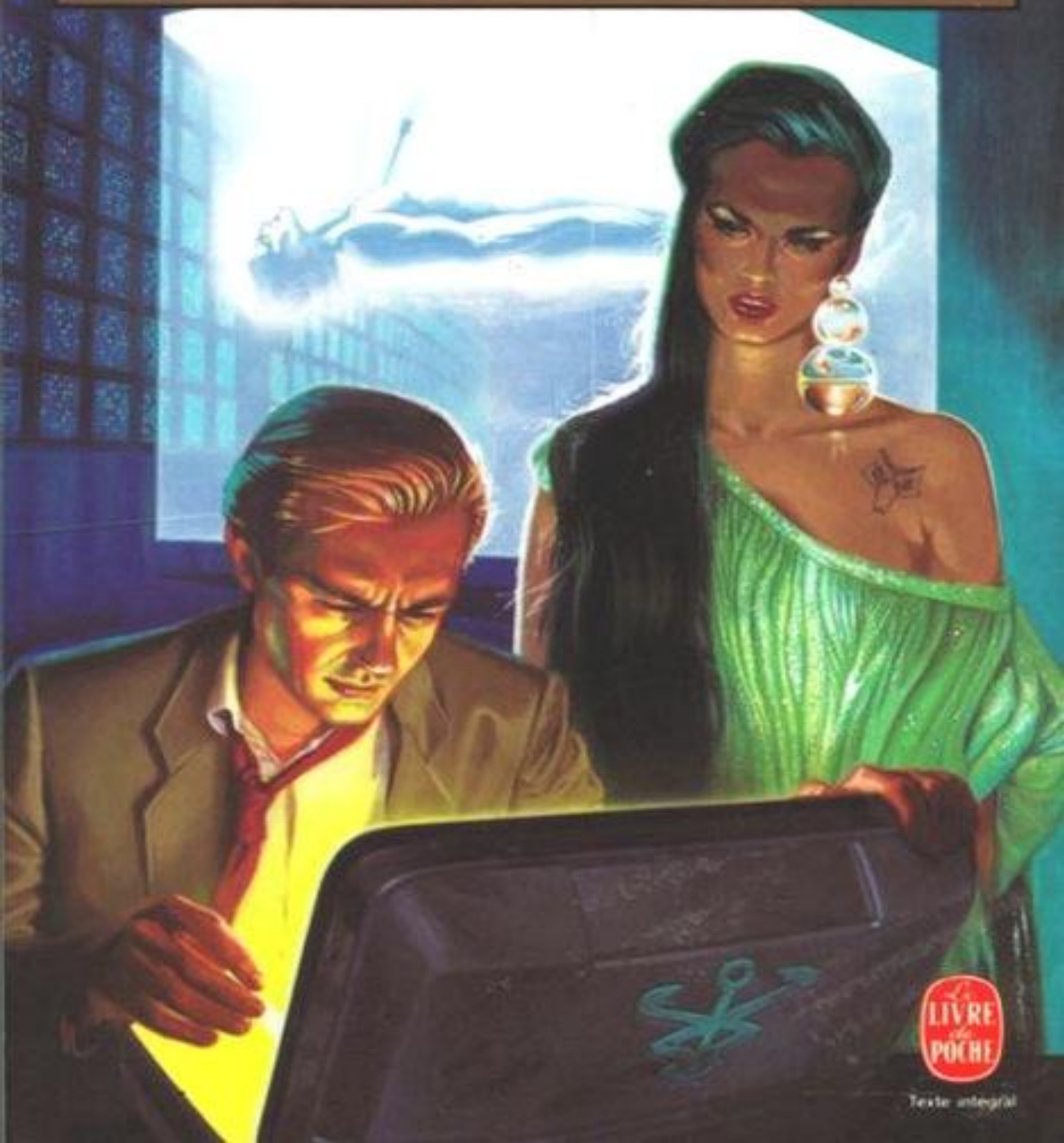


PHILIP K. DICK

Docteur Futur



Texte intégral

PHILIP K. DICK

Docteur Futur

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR
FLORIAN ROBINET ET DOMINIQUE DEFERT



LE LIVRE DE POCHE

Titre original :
DOCTOR FUTURITY

Ce roman a été précédemment publié en 1974,
à la Librairie Champs Élysées,
sous le titre
Le Voyageur de l'inconnu.

© by Ace Books Inc., 1960.
© Ubraine Générale Française, 1988.

CHAPITRE PREMIER

Les flèches des bâtiments lui étaient étrangères. Les couleurs lui étaient étrangères. Il eut un moment de terreur aveuglante qui le laissa pantois... et puis de calme. Il respira à pleins poumons l'air vif de la nuit et essaya de se repérer.

Apparemment, il se trouvait sur une espèce de flanc de colline mangée de ronces et de lambrusques. Il était vivant – et avait encore avec lui sa mallette grise en métal. À tout hasard, il écarta les sarments de vignes sauvages et s'avança prudemment à pas lents. Les étoiles scintillaient dans le firmament. Dieu merci. Des étoiles familières...

Familières ? Non.

Il ferma les yeux et ne les rouvrit que lorsqu'il eut retrouvé ses esprits. Puis, il continua péniblement de descendre le versant en direction des tours illuminées qui se trouvaient à peut-être un mille en avant, la mallette solidement rivée dans sa main.

Où se trouvait-il ? Et pourquoi était-il là ? Quelqu'un l'avait-il *amené* puis abandonné à cet endroit ? Dans quel but ?

Les couleurs des flèches changèrent ; il chercha, avec un certain détachement, à trouver l'équation de leurs lignes. Il était alors arrivé à mi-pente et s'était pas mal approché de la solution. Pour quelque raison, il se sentit mieux. Voilà quelque chose qu'il pouvait anticiper, appréhender. Au-dessus des tours, des vaisseaux – des essaims d'engins – virevoltaient et s'élançaient, attrapant les feux changeants des lumières. Comme c'était beau.

Ce spectacle ne lui était pas familier, mais le ravissait. C'était déjà ça. Ainsi cela n'avait pas changé : la logique, la beauté, l'air glacial d'une fin de nuit d'hiver. Il hâta le pas, trébucha, traversa un bosquet, et, enfin, aboutit sur le revêtement uniforme d'une autoroute.

Il força l'allure.

Tout en se hâtant, il laissa vagabonder sans but ses pensées, se remémorant d'ultimes fragments de sons et d'existence, les dernières palpitations d'un monde qui avait disparu brutalement. Il se demandait, en toute objectivité et impartialité, ce qui avait bien pu se passer exactement.

Jim Parsons se rendait à son travail. La matinée était belle, ensoleillée. Il s'était retourné pour faire un signe à sa femme avant de monter dans sa voiture.

« Tu as besoin de quelque chose en ville ? » avait-il lancé.

Marie se tenait sur le seuil de la porte, les mains dans les poches de son tablier.

« Non, pas que je sache, chéri. Je te passerai un coup de vid à l'institut si je me souviens de quelque chose. »

Dans la chaude lumière du soleil, les cheveux de Marie brillaient d'un roux chatoyant, un nuage de feu flamboyant qui, cette semaine-là, était la nouvelle mode chez les femmes mariées. Elle semblait petite et fluette dans son pantalon vert et son justaucorps en lamé. Il agita le bras, embrassant d'un regard sa jolie femme, leur maison en stuc de plain-pied, le jardin, l'allée pavée, les collines de la Californie qui se découpaient dans le lointain, puis il sauta dans la voiture.

Il prit la route, laissant sa voiture se raccorder sur le faisceau-guide nord de San Francisco. C'était plus sûr de cette façon, particulièrement sur l'autoroute 101. Et bien plus rapide. Cela ne le dérangeait pas que sa voiture soit téléguidée pendant une centaine de milles. Tous les autres véhicules qui se déplaçaient sur les seize voies de l'autoroute étaient aussi téléguidés, que ce soit ceux qui allaient dans sa direction, ou ceux qui venaient en sens inverse, sur l'autoroute jumelle filant au sud, vers Los Angeles. Cela rendait tout accident pratiquement impossible, et il pouvait donc goûter à loisir les panneaux éducatifs que, traditionnellement, diverses universités érigeaient tout au long du parcours. Et, derrière les panneaux, la campagne.

Elle était riante et bien entretenue. Et attrayante, depuis que le président Cantelli avait nationalisé l'industrie hôtelière, celle des pneus, et celle du savon. Aucune publicité ne venait souiller

les collines et les vallons. Encore quelque temps, et toutes les industries seraient entre les mains des dix hommes qui dirigeaient le Conseil Économique, sous les ordres des pontes des Collèges de Recherches *Westinghouse*. Évidemment, lorsqu'il s'agissait des médecins, c'était une autre paire de manches.

Il tapota sa mallette d'instruments posée à côté de lui. L'industrie, c'était une chose ; les professions libérales en étaient une autre. Personne ne nationaliserait les médecins, les avocats, les peintres, les musiciens. Au cours des dernières décennies, les professions libérales et les technocrates s'étaient peu à peu emparés du contrôle de la société. En 1998, ce n'étaient plus les hommes d'affaires ni les politiciens, mais les savants – formés par une méthode rationnelle – qui avaient...

Quelque chose souleva la voiture et la projeta hors de la route.

Parsons poussa un hurlement tandis que la voiture, qui s'était retournée, tournoyait à une vitesse vertigineuse et s'encastrait dans les broussailles et les panneaux éducatifs. « *Le guide a lâché.* » Ce fut sa dernière pensée. « *Une interférence.* » Des branches d'arbres, des pierres, surgirent brusquement et s'abattirent sur lui ; un fracas effroyable de plastique et de métal, sa propre voix ; un déferlement chaotique de sons et de mouvements. Puis le choc qui retourne l'estomac, qui chiffonne la voiture comme du plasti-carton... il sentit confusément les multiples systèmes de sécurité entrer tardivement en action. L'odeur de la mousse ignifuge l'entoura, l'enveloppant dans une sorte de cocon ouaté...

Il fut emporté dans un néant grisâtre et tourbillonnant. Il se revoyait tourner lentement, redescendre sur terre comme un grain de poussière en suspension. Tout ralentissait, comme une bande magnétique sur le point de s'arrêter. Il n'éprouvait aucune douleur, rien. Une brume épaisse et informe sembla l'envelopper.

Un champ radioactif. Un faisceau quelconque. La force qui avait dérégulé le guide... comprit-il – telle fut sa dernière pensée. Puis les ténèbres l'engloutirent.

Son poing agrippait toujours sa mallette d'instruments.

Devant lui, l'autoroute s'élargit.

Des lumières clignotaient, actionnées par sa présence. Une grosse flèche formée de points jaunes et verts lui indiquait le chemin. L'artère pénétra dans un réseau complexe d'autres voies, de routes moins importantes qui se perdaient dans l'obscurité. Il distinguait à peine leur direction. À un croisement, il s'arrêta, les yeux fixés sur un panneau : celui-ci s'éclaira immédiatement, apparemment à son intention.

Il lut à haute voix, sans comprendre :

« DIN 30 c N ; ATR 46 c N ; URS 100 c S ; CRP 205 c S ; EGL 67 c N. »

Vraisemblablement, N et S signifiaient nord et sud. Mais les autres signes lui étaient tout à fait inconnus. Le « c » devait indiquer une unité de mesure. Le mille n'était donc plus utilisé. Le pôle magnétique servait donc toujours de point de référence, mais cela ne le réconfortait guère.

Des sortes de véhicules filaient sur les routes qui passaient au-dessus de lui et se perdaient dans le lointain. Des gouttes de lumière. Comme les flèches de la ville même, elles changeaient de couleur à son approche.

Finalement, il se désintéressa du panneau indicateur. Il ne lui apprendrait guère plus que ce qu'il savait déjà. Il venait de faire un bond dans le temps. Un saut considérable. La langue, le système de mesures, l'aspect tout entier de la société s'étaient transformés.

Il quitta la route où il se trouvait et gravit un escalier qui le conduisit à un niveau supérieur ; rapidement, il atteignit un troisième puis un quatrième niveau. À présent il pouvait contempler la ville dans son ensemble.

Le spectacle était impressionnant. Elle était immense, superbe. Aucune zone industrielle ne constellait les environs – ces bâtiments et ces cheminées qui avaient réussi à défigurer San Francisco. Il en eut le souffle coupé. Debout sur la rampe, dans la froideur de la nuit noire, avec le vent qui bruissait autour de lui, les étoiles au-dessus de sa tête, les gouttes de couleurs changeantes qu'étaient autant de véhicules en mouvement, Parsons fut gagné par l'émotion. La vision de cette ville lui serra le cœur ; il poursuivit sa marche, animé d'une

vigueur nouvelle. Les idées se bousculaient. Qu'allait-il découvrir ? Quelle espèce de monde était-ce ? Quel qu'il fût, il y trouverait un rôle à jouer. « Je suis médecin. Je connais même rudement bien mon métier. Évidemment, un autre que moi... »

On aurait toujours besoin d'un docteur. Il pourrait arriver à assimiler la langue – il avait montré certaines aptitudes dans ce domaine jadis – et les coutumes locales. Trouver un emploi, survivre ; pendant ce temps-là, il chercherait à découvrir comment il était arrivé là. Et finalement, il parviendrait à retrouver sa femme, bien sûr. « Oui, songeait-il, Marie aimerait cet endroit. » Peut-être était-il possible de réutiliser les forces qui l'avaient transporté ici ; de réinstaller son foyer dans cette ville...

Parsons serra sa mallette grise et pressa le pas. Et tandis qu'il dévalait la rampe hors d'haleine, une goutte de lumière quitta silencieusement la route en contrebas, s'éleva, et se dirigea droit sur lui. Sans la moindre hésitation, l'objet fonça dans sa direction. Il n'eut que le temps de s'immobiliser ; la tache de couleur arrivait sur lui en chuintant... et il comprit que l'objet n'avait pas l'intention de le manquer.

« Stop ! » hurla-t-il.

Instinctivement, il leva les bras, puis les agita frénétiquement devant la tache de lumière bourgeonnante. L'objet était si près qu'il remplissait tout son champ de vision et l'aveuglait.

L'engin le frôla, et, tandis qu'un souffle brûlant l'enveloppait, il aperçut une paire d'yeux qui le dévisageaient. Il lut dans ce regard à la fois de l'amusement et... de l'étonnement !

Il eut une intuition. Difficile à croire, mais il était certain de ce qu'il avait vu. Le conducteur de l'engin avait été surpris qu'il réagisse aussi bizarrement au moment d'être écrasé.

Le véhicule fit demi-tour, plus lentement cette fois. Le conducteur pencha la tête par la vitre entrouverte pour observer Parsons. L'engin s'arrêta à sa hauteur, moteur ronronnant doucement.

« *Hin ?* » dit le conducteur.

Parsons pensa stupidement : « Mais je ne lui ai même pas fait signe de me prendre ».

Il lança à haute voix :

« Dites donc, vous avez voulu m'écraser. »

Sa voix tremblait.

L'autre fronça les sourcils. Sous les couleurs changeantes, son visage parut d'abord bleu foncé, puis orangé. Ébloui par les lumières, Parsons cligna des yeux. L'homme au volant était étrangement jeune. Un adolescent, presque encore un enfant. Tout cela semblait sortir tout droit d'un rêve : ce garçon qui ne l'avait jamais vu essayait de l'écraser, puis lui offrait calmement une place dans son véhicule.

La portière glissa.

« *Hin* », répéta l'inconnu d'une voix polie où ne perçait aucun ordre.

Parsons, les jambes encore en coton, monta, comme obéissant à un réflexe. La portière claqua et la voiture bondit en avant. Sous la violence du démarrage, Parsons fut plaqué contre le dossier de son siège.

À côté de lui, le jeune homme dit quelque chose que Parsons ne comprit pas. Le ton qu'il employait laissait entendre qu'il était encore sous le coup de la surprise, qu'il était très embarrassé et qu'il tenait à présenter ses excuses. Et le garçon ne cessait de jeter des coups d'œil à Parsons.

« Ce gars ne plaisantait pas, se dit Parsons. Il voulait bel et bien me renverser, me tuer. Si je n'avais pas agité les bras...

» Dès qu'il m'a vu gesticuler, il s'est arrêté.

» *Il a cru que je voulais me faire écraser !* »

CHAPITRE II

À ses côtés, le garçon conduisait avec aisance. À présent la voiture avait obliqué vers la ville ; le jeune homme se carra dans son siège et lâcha les commandes. La curiosité qu'il éprouvait pour Parsons s'amplifiait. Il se redressa et alluma le plafonnier pour y voir mieux.

Et dans la lumière, Parsons distingua, pour la première fois, les traits du conducteur. Il en fut passablement secoué.

Longs cheveux noirs et luisants. Peau café au lait. Pommettes larges et plates. Yeux en amande brillant sous l'éclat des lampes. Nez prononcé. Le type romain ?

« Non, songea-t-il. Hittite, plutôt, ou presque. Pourtant, ses cheveux noirs... »

De nombreuses races... Les pommettes suggéraient le type mongol ; les yeux, le méditerranéen ; la chevelure, le négroïde. La couleur de la peau – qui accusait quelques reflets cuivrés – le polynésien.

Il portait un pantalon rouge foncé ; sur sa tunique assortie, un aigle brodé, stylisé, attira l'attention de Parsons.

Aigle... EGL ?... Dans ce cas, DIN pouvait vouloir dire daim, et URS, ours. Mais les autres mots ? Et que signifiait cette nomenclature animale ? Il ouvrit la bouche pour poser une question ; mais le jeune homme l'interrompit :

« *Whur venis a tardus ?* » demanda-t-il de sa voix à peine muée.

Parsons était interloqué. Cette langue, bien qu'inconnue, ne lui était pas totalement étrangère. Elle avait des sonorités qui lui étaient curieusement familières ; une langue qu'il pouvait presque comprendre, mais pas tout à fait.

« Comment ? » murmura-t-il.

Le jeune homme reformula sa question :

« *Ye kleidis novae en sagis novate. Whur iccidi hist ?* »

Parsons commença à saisir grosso modo le sens. Tout comme le sang du garçon, la langue était métissée. À l'évidence une langue avec des racines latines, et peut-être artificielle, un sabir ; construit à partir des locutions les plus répandues. Analysant la question, Parsons arriva à la conclusion que le jeune homme voulait savoir pourquoi il se promenait à une heure aussi indue dans un si étrange accoutrement. Et aussi, pourquoi il s'exprimait dans cette langue curieuse. Pour le moment, Parsons ne désirait pas fournir la moindre réponse. Non. D'autres questions le turlupinaient, lui.

« Je voudrais savoir, énonça-t-il lentement, séparant bien ses syllabes, pourquoi vous avez tenté de m'écraser. »

En battant des paupières, le garçon dit avec hésitation :

« *Whur ik...* »

Sa voix mourut. À l'évidence, il ne comprenait pas les mots de Parsons.

Ou alors il comprenait les mots, mais c'est le sens de la question qui lui échappait. Avec un frisson d'horreur, Parsons se dit que c'était peut-être censé être l'évidence même. Cela va de soi. Bien sûr, il a essayé de me tuer. Est-ce que tout le monde ne fait pas de même ?

Un profond sentiment d'insécurité l'envahit. « Il faut absolument que je fasse tomber la barrière de la langue. Je dois parvenir à me faire comprendre, se dit-il. Tout de suite. »

Il s'adressa au garçon :

« Continuez à parler.

— *Sag ?* répéta le jeune homme. *Ik sag yer, ye meinst ?* »

Parsons hocha la tête.

« C'est ça », dit-il.

Devant eux, la ville grandissait.

« Vous semblez saisir. »

« Nous faisons quelques progrès », songea-t-il avec amertume. L'esprit en éveil, l'oreille tendue, il s'efforça d'interpréter les paroles que le jeune homme débitait avec hésitation. « Nous faisons des progrès, mais je me demande s'il y aura suffisamment de temps. »

Un large pont emportait la voiture au-dessus d'un fossé qui entourait la ville – un fossé purement décoratif d'après la vision fugitive qu'en eut Parsons. On voyait de plus en plus de voitures qui roulaient tout doucement, et puis des piétons. Enfin, il découvrit une foule de gens qui empruntaient les rampes, entraient et sortaient des bâtiments, puis marchaient sur les trottoirs. Tous ces gens lui paraissaient jeunes. Comme le garçon assis à côté de lui. Ils avaient également la peau brune, les pommettes plates, et portaient le même genre de tuniques. Il distingua divers emblèmes héraldiques. Des animaux, des poissons, des oiseaux.

Pourquoi ? Était-ce une société composée de clans, et organisée selon un système totémique ? Étaient-ce des races différentes ? Ou s'agissait-il tout simplement d'un carnaval ? Pourtant, ils se ressemblaient tous physiquement ; Parsons écarta donc l'idée que chaque emblème désignait une race différente. Une division arbitraire de la population, alors ?

Ou bien des jeux ?

Tous, hommes et femmes, portaient de longs cheveux nattés noués sur la nuque. La taille des hommes était considérablement plus grande que celle des femmes. Le nez et le menton leur donnaient un air sévère. Les femmes se pressaient en jacassant et en lançant parfois un éclat de rire ; Parsons remarqua leurs yeux vifs, leurs lèvres très colorées et singulièrement pleines. Mais ils étaient si jeunes... presque des enfants. Garçons et filles paraissaient s'amuser follement.

À un carrefour, un lampadaire dispensait une lumière blanche très vive – premier véritable éclairage qu'il rencontrait dans ce monde. Dans la lumière crue, il remarqua que les lèvres des hommes et des femmes étaient brunes, presque noires, et non pas rouges. « Ça ne provient pas de l'éclairage », se dit-il. Évidemment, il pouvait s'agir d'une teinture. Marie n'arborait-elle pas souvent une chevelure teinte par quelque produit à la mode...

Le conducteur, voyant à présent Parsons sous l'éclat intense de la lampe, changea soudain d'expression et le fixa du regard, bouche bée. Il arrêta la voiture :

« *Agh !* » souffla-t-il. L'expression de son visage devint sans équivoque. Il se recroquevilla sur son siège, tout en reculant vers la portière. « *Ye...* » – Il cherchait ses mots ; brusquement, il lança d'une voix si forte que plusieurs promeneurs levèrent les yeux dans sa direction : « *Ye bist sick !* »

Parsons reconnut le dernier mot : il ne pouvait se méprendre. De toute façon, le ton, l'attitude du jeune, ne laissait aucun doute.

« Moi, malade ? » répliqua-t-il, offusqué et sur la défensive. Je peux vous assurer que... »

L'autre le coupa net par un flot d'invectives. Il comprit quelques mots – un certain nombre. Finalement, il commença à entrevoir le sens général des paroles. Et voilà ce qu'il en déduisit : le garçon, maintenant qu'il l'avait vu pour la première fois en pleine lumière, était pris d'une vive aversion et d'un profond dégoût. Sa longue tirade accusatrice frôlait l'hystérie, tandis que Parsons restait assis, impuissant. Autour de la voiture, un groupe de gens s'étaient rassemblés pour écouter.

La portière près de lui s'ouvrit ; le conducteur venait de presser un bouton du tableau de commandes. « Il va m'éjecter », comprit Parsons.

Il tenta de l'interrompre pour défendre sa cause :

« Écoutez, l'ami... », commença-t-il.

Il s'arrêta net en lisant soudain sur le visage des gens qui l'observaient du trottoir la même expression. La même expression d'horreur et d'épouvante. Le même dégoût que le garçon. Des murmures s'élevèrent ; une femme se retourna et fit un signe aux gens derrière qui ne pouvaient pas bien voir. Elle montrait son propre visage.

« *Ma peau blanche !* » murmura Parsons.

« Vous n'allez pas m'abandonner ici », dit-il au garçon en désignant la foule grondante.

Le gars hésita. Même si les paroles de Parsons lui échappaient, il pouvait en comprendre le sens. Les gens se bousculaient pour mieux voir Parsons, leur hostilité était flagrante ; ils entendirent tous deux les propos virulents de la foule qui se pressait, l'air menaçant.

Un ronflement : la portière se referma avec un bruit sec. La serrure s'actionna automatiquement.

Parsons était toujours à l'intérieur.

Le conducteur se pencha en avant pour saisir les commandes ; le véhicule s'élança sur la chaussée.

« Merci », chuchota Parsons.

Sans répondre ni accorder la moindre attention à son passager, le jeune gars accéléra... Ils arrivèrent bientôt devant une rampe ascendante. La voiture s'y engagea et monta jusqu'au sommet. Surveillant les alentours, le garçon ralentit presque au point de s'arrêter. Sur leur gauche, Parsons remarqua une rue mal éclairée. La voiture prit cette direction et s'immobilisa quelques instants plus tard dans la pénombre. Le quartier semblait plus pauvre, moins entretenu. Personne en vue.

De nouveau, la portière se déroba.

Parsons sortit d'un pas mal assuré.

« Encore merci. »

Le garçon referma la porte et la voiture repartit à vive allure, puis disparut. Parsons se retrouva seul ; il tenta une fois de plus de faire le point, d'analyser la situation, de formuler au moins une question qui apporterait une réponse logique. Oui, mais laquelle ? Soudain, la voiture reparut ; sans freiner, elle se rua sur lui, lâchant une fois encore son souffle brûlant. Il se rejeta en arrière pour échapper aux feux de ses phares. Un objet, balancé de l'intérieur, atterrit à ses pieds.

Sa valise. Il l'avait oubliée !

Il s'assit dans l'ombre, souleva le couvercle, et se mit à examiner ses instruments. Ils ne semblaient pas avoir souffert du choc, Dieu merci.

Charitablement, le garçon l'avait laissé, dans une zone d'entrepôts. Les bâtiments massifs étaient pourvus d'énormes doubles portes, vraisemblablement destinées non aux humains mais à des véhicules de taille exceptionnelle. Sur le trottoir, il aperçut les contours informes de tas d'ordures.

Il ramassa un bout de papier imprimé. Quelque pamphlet politique, selon toute apparence. Critiquant les agissements d'un homme ou d'un parti. Par-ci par-là, il reconnut des mots – la syntaxe lui semblait relativement facile ; la langue – à

flexions, sans l'aspect distributif – ressemblait à de l'espagnol, de l'italien. Parfois, un vocable anglais se glissait dans une phrase. À voir cette langue écrite, le problème de la compréhension lui parut moins ardu. Il se souvint des traités de médecine écrits en russe ou en chinois qu'il avait dû lire, de la revue bimensuelle rédigée en six langues. Cela faisait partie de la formation du médecin. À l'université de La Jolla, il devait savoir lire, non seulement l'allemand, le russe, le chinois, mais également le français – une langue qui n'avait plus vraiment d'utilité, mais qu'on mettait au programme par tradition. Sa femme avait appris, en outre, le grec ancien, en tant qu'agrément culturel.

« N'importe comment, se dit-il, aujourd'hui, tout est mélangé. Ils ont créé une langue synthétique. Et me voilà dans leur monde. Ce dont j'ai besoin, c'est un endroit pour me cacher. Le temps de me retourner... un abri où je serais moins vulnérable. »

Autour de lui, les bâtiments, plongés dans le silence, semblaient déserts. Au bout de la rue, quelques lumières et des passants réduits par la distance à de minuscules ombres, indiquaient un centre commercial quelconque ouvert la nuit.

À la lueur d'un réverbère, il avança prudemment entre des cartons abandonnés tombés d'un quai de chargement. Puis il buta contre une série de bennes à ordures qui se mirent à émettre un faible ronronnement. Les monceaux de détritiques commencèrent à être brassés et Parsons s'aperçut qu'en heurtant les bennes, il avait remis en branle un mécanisme qui n'était pas bien entretenu et qui était, à l'évidence, censé fonctionner automatiquement et faire disparaître les ordures à mesure de leur arrivée.

Une volée de marches en ciment conduisait à une porte en contrebas. Il descendit l'escalier et essaya de tourner la poignée. Fermée à clef, évidemment. Sans doute un entrepôt.

S'agenouillant dans la pénombre, il ouvrit sa mallette et sortit un nécessaire de chirurgie. La trousse était branchée sur batterie. Il actionna un interrupteur. Les instruments de premier secours s'illuminèrent. Pour des interventions rapides, ils dispensaient suffisamment de lumière pour travailler. D'une

main experte, il monta une scie sur un bloc-moteur et verrouilla l'ensemble. La lame de l'instrument, dans un léger grincement, attaqua la serrure. Il se tint tout contre la porte pour étouffer le bruit.

La lame tourna à vide ; le pêne avait cédé. Il s'empressa de démonter ses appareils et de ranger la trousse dans sa mallette. S'aidant des deux mains, il tira doucement la porte à lui.

Elle s'ouvrit en gémissant sur ses gonds.

« Voilà l'endroit idéal pour me cacher. » Sa mallette contenait un certain nombre de produits pour le traitement des brûlures ; il savait déjà celui qui lui conviendrait le mieux pour se brunir la peau. Il le vaporiserait jusqu'à ce qu'il obtienne la même teinte que celle des...

Une vive lumière l'éblouit brusquement. Ce n'était pas du tout un entrepôt désert. Une bouffée de chaleur lui caressa la nuque ; des odeurs de nourriture lui chatouillèrent le palais. Un homme qui, une carafe à la main, s'apprêtait à verser un verre à une femme, arrêta net son mouvement.

Sept ou huit personnes – certaines debout, d'autres assises – se tournèrent vers Parsons, et le regardèrent, apparemment sans éprouver la moindre surprise. Le bruit de la scie avait sans doute trahi sa présence. Ils l'avaient entendu travailler au-dehors.

Celui qui tenait la carafe remplit le verre de sa compagne. Les conversations reprirent à voix basse. Sa présence et, surtout, sa façon de s'introduire ici ne semblaient déranger personne.

Une femme, assise près de lui, lui disait quelque chose. La même phrase musicale fut répétée à plusieurs reprises, mais il n'arrivait pas à en saisir le sens. La femme lui sourit, sans rancune, et répéta, cette fois, en parlant plus lentement. Il comprit alors un vocable par-ci par-là... Finalement, il crut deviner ce qu'elle voulait. Elle demandait poliment mais fermement qu'il remplace la serrure.

« ... et ayez l'obligeance de refermer cette porte », conclut-elle.

Sans réfléchir, il tendit le bras et tira la porte derrière lui.

Un jeune homme tiré à quatre épingles se pencha vers lui :

« Nous savons qui vous êtes. »
C'est du moins ainsi que Parsons interpréta sa déclaration.
« Oui », fit en écho un autre gars.
Plusieurs hochèrent la tête.
La femme qui lui avait parlé, lui dit :
« Vous êtes un... »
Il ne put comprendre le dernier mot. Il avait une consonance totalement artificielle. C'était plus du jargon qu'une langue.
« Tout juste, opina un troisième. Voilà ce que vous êtes.
— Mais ça nous est égal », dit un garçon.
Ils paraissaient tous d'accord.
« Pour la bonne raison, enchaîna un homme aux dents éclatantes, que nous ne sommes pas ici. » Tous firent chorus :
« Non, pas du *tout* !
— Ce n'est qu'une illusion, dit une femme toute svelte.
— Une illusion », répétèrent deux de ses compagnons.
Parsons, mal à l'aise, demanda :
« Qu'est-ce que je suis, avez-vous dit ?
— C'est pour cette raison que nous n'avons pas peur, dit l'un d'eux (ou tout au moins c'est ce qu'il crut comprendre).
— Peur ? s'enquit Parsons, très étonné par cette remarque.
— Vous êtes venu nous arrêter, lança une fille.
— Oui, dirent-ils d'un commun accord, en hochant plusieurs fois la tête avec une satisfaction évidente. Mais vous ne le pouvez pas. »
« *Ils me prennent pour quelqu'un d'autre* », pensa-t-il.
« Touchez-moi », dit la femme assise près de la porte.
Elle posa son verre et se leva.
« ... Je ne suis pas *réellement* ici.
— Comme aucun de nous, renchérèrent plusieurs personnes. Touchez-la. Allez-y ! »
Parsons était figé sur place. Incapable de faire le moindre mouvement. « *Je n'y comprends rien, songea-t-il, rien de rien.* »
« Très bien, dit la femme, dans ce cas, moi je vais vous toucher. Et ma main va passer à travers votre corps.
— Comme un rien », ajouta un homme avec entrain.

Elle avança la main, ses doigts sombres et fins s'approchèrent de plus en plus près de son bras. Le sourire aux lèvres, le regard enjoué, elle posa ses doigts sur son bras.

Ils ne passèrent pas au travers. Elle resta bouche bée.

« Oh ! » murmura-t-elle.

Silence complet dans la pièce. Tous regardaient Parsons, abasourdis.

Enfin, l'un des hommes dit péniblement :

« Il nous a véritablement trouvés.

— Il est réellement présent, murmura une femme, les yeux écarquillés d'effroi. Là où nous sommes. Dans le sous-sol. »

Ils fixaient Parsons d'un air ahuri. Et lui, ne pouvait que leur renvoyer leurs regards.

CHAPITRE III

Après un terrible silence, l'une des femmes se laissa choir sur une chaise et dit :

« Nous croyions que vous étiez dans Fingal Street. C'est là-bas que nous avons notre projection.

— Comment nous avez-vous trouvés ? » demanda un de ses compagnons.

Leurs voix plutôt juvéniles se mêlaient en une sorte de chœur. Parsons s'efforçait de suivre le fil directeur dans la confusion des mots. Une réunion secrète dans ce quartier d'entrepôts. Ils étaient tellement sûrs de leur cachette que son arrivée dans les parages était passée inaperçue.

Shupo. C'est ainsi qu'ils l'avaient appelé.

Avec d'infinies précautions, Parsons dit :

« Je ne suis pas un *shupo*. Quoiqu'un *shupo* puisse être. »

Instantanément, ils redressèrent la tête. Leurs yeux le fixèrent intensément. De grands yeux noirs d'enfants.

Un homme dit avec aigreur :

« Qui d'autre s'introduit chez les gens en forçant les serrures ?

— Et porte un masque ? » ajouta une femme.

Signe d'acquiescement général. Leur angoisse à présent, se teintait de ressentiment.

« Cet incroyable masque blanc !

— Nous en avons la dernière fois.

— C'est souvent que nous portons des masques quand nous sortons. »

Selon toute vraisemblance, Parsons s'était fourré entre les griffes d'une société secrète qui opérait en marge de la loi. Une conspiration peut-être politique... en danger. En tout cas, ils ne représentaient pas une menace pour lui. « J'ai de la chance », se dit-il.

« Montrez-nous un peu votre vrai visage », dit un homme. Le groupe lançait à présent des cris d'indignation.

« C'est celui que vous voyez en ce moment.

— Il est *blanc* à ce point ?

— Écoutez-le ! dit quelqu'un, il n'arrive pas à parler convenablement.

— En plus, il est à moitié sourd, dit quelqu'un d'autre, une fille. C'est tout juste s'il saisit la moitié de ce qu'on lui dit.

— C'est un vrai *quivak* ! » dit un garçon d'un ton cinglant.

Un jeune homme de petite taille, le visage sévère, s'approcha de Parsons d'un air suffisant. D'une voix traînante, pleine de sous-entendus, il dit avec mépris :

« Finissons-en. »

Il leva le pouce de sa main droite.

« Coupez-le ! » dit une fille, les yeux étincelants de colère. Elle levait également le pouce. « Allez. Coupez-le tout de suite ! »

Parsons ferma les yeux. « C'est donc ainsi. Les criminels politiques sont mutilés dans cette société. Châtiment des temps reculés... Retour à la barbarie... » Il éprouva une profonde répulsion. Tous ces totems... Les tribus... !

« Et sur l'autoroute, ce gamin qui croyait que je voulais mourir... Il a essayé de me renverser et a été troublé quand j'ai essayé de me sauver. Cette ville qui me semblait si belle... »

Un homme se tenait à l'écart et n'avait encore rien dit. Il buvait tranquillement son verre tout en observant la scène. Ses traits noirs et marqués trahissaient une certaine ironie. Il était le seul à rester maître de lui. Il s'avança vers Parsons et prit la parole pour la première fois.

« Vous ne vous attendiez pas à trouver du monde dans cet entrepôt. Vous pensiez qu'il était inoccupé... »

Parsons acquiesça.

« La couleur de votre peau, poursuivit-il, d'après mes informations, est le symptôme d'une maladie très contagieuse. Pourtant, vous paraissez en excellente santé... Je constate également que vous avez les yeux dépigmentés.

— Bleus, rectifia une fille.

— Ce qui revient au même, continua l'homme à la forte stature. Mais ce qui m'intrigue le plus, ce sont vos vêtements. Ils doivent dater de 1910.

— De 2010, plus précisément », rectifia Parsons avec précaution.

L'autre eut un léger sourire :

« Ça ne représente pas une grosse différence.

— En quelle année sommes-nous ? »

Il cligna des yeux.

« Oh ! » dit-il. Il se tourna vers le groupe. « Eh bien, *amici*, tout ceci est beaucoup moins grave que vous ne le pensez. Nous avons affaire à un nouveau détraquage temporel. Je propose que nous réparions la serrure et que nous nous asseyions pour discuter de tout cela à tête reposée. Il fit de nouveau face à Parsons : « Nous sommes en 2405... À ma connaissance, vous êtes le premier homme à qui arrive pareille aventure. Jusqu'à présent, seuls des *objets* ou des *animaux* ont atterri ici. On parle de déplacements. Soi-disant naturels, mais en tout cas monstrueux. Des grenouilles pleuvent dans la rue, une espèce disparue de nos jours. Ce qui n'est pas sans dérouter nos savants. Parfois ce sont des pierres, des débris, tout et n'importe quoi. Vous me suivez ?

— Ou... oui.

— Mais qui expliquera ce mystère ? » Il haussa les épaules et sourit de nouveau. « Je m'appelle Wade. Et vous ?

— Parsons.

— Soyez le bienvenu. » Il leva la main. « C'est comme cela ? Ou alors avec le nez ? Bah, peu importe. Vous voulez vous joindre à nous ? Je vous avertis : il ne s'agit pas d'une partie de plaisir.

— Vous êtes un groupe politique ?

— Exact. Décidé à transformer la société – vous ne pouvez pas comprendre. Je suis le chef de ce... comment appelez-vous cela ? Noyau ? Groupuscule ?

— Cellule, rectifia Parsons.

— Ah ! oui c'est ça, dit Wade. Comme pour les abeilles, le miel. Si vous voulez, je peux vous entretenir de notre

programme... Mais... le comprendrez-vous ?... Ne vaut-il même pas mieux que vous partiez maintenant ? Le danger nous guette.

— J'ai failli avoir des ennuis dehors. Je suis également en danger. » Parsons se passa la main sur le visage. « Laissez-moi au moins le temps de changer de couleur.

— Le type caucasien, dit Wade en prononçant ce mot avec une certaine méfiance.

— Donnez-moi une demi-heure », lança Parsons.

Wade se montra généreux :

« Faites comme bon vous semble. » Il observa Parsons. « Nous... enfin, eux, si vous préférez, ont des normes strictes. Nous pouvons peut-être y entrer. Malheureusement, il n'y a pas de demi-mesure. Loi d'Exclusion des intermédiaires, en quelque sorte.

— Autrement dit... » Parsons sentait croître sa tension et son aversion. « ... ça se passe comme dans les sociétés primitives ! On ne considère pas l'étranger comme un être humain. On le tue à vue, c'est bien ça ? Rien de bien nouveau. » Ses doigts tremblaient. Il sortit une cigarette qu'il alluma, cherchant à retrouver son calme. « Votre emblème totémique, dit-il en désignant la tunique de Wade, c'est l'aigle. Vous exaltez les qualités de cet oiseau ? Son manque de pitié et sa rapidité ?

— Pas précisément, dit Wade. Toutes les tribus sont unies par une même vision du monde. Nous ne savons rien des aigles. Nos noms de tribus proviennent de l'Ère des Ténèbres qui a suivi la guerre. »

Parsons mit un genou à terre, ouvrit sa mallette, et sortit aussi rapidement que possible ses atomiseurs dermiques. Wade et ses camarades le regardèrent quelques instants, puis semblèrent se désintéresser totalement de lui. Ils reprirent leur conversation.

« Attention peu soutenue. Comme les enfants. »

Pas *comme* des enfants. Ce *sont* des enfants. Pour l'instant, il n'avait vu personne de plus de vingt ans. Wade – le plus mûr – affichait la suffisance d'un étudiant gauchiste de seconde année...

Évidemment, il n'avait pas eu le temps d'examiner un véritable échantillonnage... Ce groupe, le gosse sur l'autoroute...

Soudain, la porte s'ouvrit. Une jeune femme entra. À la vue de Parsons, elle s'arrêta net :

« Oh ! » lâcha-t-elle. Ses yeux s'élargirent d'étonnement. « Qui... ? »

Wade l'accueillit : « Icara. Ce n'est pas un malade. C'est une de ces grenouilles. Un déplacement répondant au nom de Parsons. » Il se tourna vers Parsons : « C'est ma... comment diriez-vous ?... Ma maîtresse ? Une poule ? Ma grande et bonne amie... Ma *puella*. »

Elle hocha la tête nerveusement. Elle posa par terre les paquets qu'elle serrait dans ses bras ; ses compagnons s'empressèrent de les ramasser.

« Pourquoi votre peau a-t-elle la couleur de la craie ? » demanda-t-elle en se penchant vers lui, le souffle court, ses lèvres brunes tremblantes d'inquiétude.

Il répondit, achoppant sur chaque mot :

« De mon temps, nous étions divisés en trois races : blanche, jaune et noire ; et en plusieurs sous-races. Plus tard, une fusion a dû se produire. »

Elle plissa le front de surprise :

« Vous voulez dire que vous étiez séparés ? Affreux !... Et votre langue est si bizarre. Elle comporte d'immenses lacunes... Pourquoi la porte n'est-elle pas fermée ?

— Il a sectionné la serrure, soupira Wade.

— Dans ce cas, qu'il la répare », dit-elle sans détours.

Toujours penchée sur lui, en train de regarder ce qu'il faisait, elle lui demanda :

« Qu'est-ce que c'est, cette boîte grise ? Pourquoi avez-vous ouvert ces tubes ? Allez-vous revenir à votre époque ? On peut voir ?

— Il se vaporise un produit sur le corps pour assombrir sa peau », lui dit Wade.

Sa soyeuse chevelure noire l'effleura tandis qu'elle se penchait en avant pour humer du bout du nez ses vêtements.

Elle lui dit à voix basse :

« Vous devriez également faire quelque chose pour votre odeur.

— Quoi ? » dit-il, décontenancé.

Elle l'observa un long moment, puis :

« Vous sentez mauvais. Le moisi. »

Certains de ses camarades s'approchèrent pour émettre leur avis :

« Plutôt les légumes.

— Ça provient peut-être de ses vêtements en fibre végétale.

— Nous, nous nous lavons, dit Icara.

— Nous aussi, répliqua Parsons, irrité.

— Tous les jours ? » Elle recula de deux pas. « Eh bien, ce sont vos vêtements, alors. » Tandis qu'il se vaporisait le visage, les mains et les bras, elle ne le quittait pas du regard. « Voilà qui est beaucoup mieux. Vous aviez une mine de déterré. On ne vous aurait jamais pris pour...

— ... un être humain », termina Parsons d'un ton ironique.

Icara se redressa et se tourna vers Wade :

« Je ne vois pas comment... Je veux dire... Bref, ça va causer un sérieux problème. Le Cube sera comme déséquilibré. De toute façon, comment peut-il s'intégrer dans la Fontaine ? Il est si différent ; et nous n'avons pas le temps de nous en occuper. Il nous faut reprendre nos débats... Et cette porte qui bâille lamentablement !

— Est-ce grave à ce point ? demanda Parsons.

— Quoi ? Que cette porte ne soit pas fermée ?

— D'être différent !

— Évidemment. Si vous êtes différent, c'est que vous n'appartenez pas à notre communauté. Mais vous pouvez apprendre. Wade vous fournira une tenue adéquate. Vous pouvez apprendre à parler correctement. Et... » Elle lui sourit, comme pour l'encourager. « ... cette teinture vous va à merveille.

— Le vrai problème, intervint Wade, c'est celui de l'orientation politique. Il ne peut l'assimiler. Il lui manque les concepts fondamentaux qu'on nous a inculqués alors que nous étions encore des nouveau-nés. » Il se tourna vers Parsons, les sourcils froncés : « Quel âge avez-vous ?

— Trente-deux ans. »

Il en avait terminé avec le visage, le cou, les mains et les bras ; il commença à enlever sa chemise.

Wade et Icara échangèrent un bref regard.

« Ce n'est pas possible ! s'exclama la jeune femme. Vous avez bien dit *trente-deux* ? » Puis, préférant aborder un autre sujet : « Quelle est cette astucieuse boîte grise et ces objets à l'intérieur ? »

— Mes instruments. »

À présent, il était torse nu.

« Et les Listes ? murmura Wade, comme s'il se posait à lui-même la question. Ça ne plaira pas au gouvernement. » Il secoua la tête. « On ne peut l'intégrer dans aucune tribu. Il va tout bouleverser. »

Parsons poussa vivement sa mallette ouverte vers Wade :

« Je me moque éperdument de vos tribus, explosa-t-il. Vous voyez ces instruments ? Ils représentent vingt-six siècles d'élaboration. J'ignore à quel point vous avez développé la médecine, mais je vous prie de croire que mes connaissances dans ce domaine sont loin d'être négligeables, et je peux tenir ma place dans n'importe quelle société – passée ou présente. Où que j'aie, ma profession me fournira toujours un emploi ! »

Ils tombaient tous des nues.

« La... la médecine ? bégaya Icara. Qu'est-ce que c'est ? »

Parsons, ahuri à son tour, répliqua :

« Je suis médecin... docteur.

— Vous êtes... » Le mot échappait à Icara. « Voyons... Qu'ai-je donc lu une fois dans les archives historiques ?... Ah ! oui... Un alchimiste ? Non, c'était à une époque antérieure... Un sorcier ? Est-ce qu'un médecin est un sorcier ? Ne prédit-il pas des événements en étudiant le mouvement des astres, et en consultant les esprits ? »

— Tu nous barbes, murmura Wade. Tu sais bien que ça n'existe pas, les esprits. »

Parsons s'était maintenant passé le produit sur la poitrine, les épaules et le dos ; il enfila sa chemise en espérant que la pellicule était sèche, puis remit sa veste et rangea le vaporisateur dans sa mallette.

Il se dirigea vers la porte entrebâillée.

« *Salvay, amicus !* » lui lança Wade d'une voix où perçait une certaine tristesse.

Parsons s'arrêta devant l'entrée et se retourna pour leur dire un mot, quand soudain la porte s'ouvrit à toute volée et le heurta de plein fouet. Il faillit perdre l'équilibre, se rattrapa au chambranle et baissa les yeux : un gamin le regardait, un sourire sarcastique aux lèvres. L'affreuse caricature d'un gamin ! D'autres l'entouraient, portant tous la même casquette et le même uniforme vert de quelque collège d'antan. Une méchante lueur brilla dans le regard du garçon, tandis qu'il braquait sur Parsons un tube en métal.

« *Shupo !* » hurla-t-il d'une voix aiguë.

Parsons balança son pied qui atteignit le premier *shupo* au bas-ventre et le projeta contre le mur en ciment qui se dressait le long de l'escalier extérieur. Un groupe de *shupos* l'entourèrent ; tandis qu'il cognait de tous les côtés, ils lui glissèrent entre les jambes, lui sautèrent dessus, le lacérant de leurs ongles, puis entrèrent dans la salle de réunion.

Les bras croisés devant son visage, il parvint à se frayer un chemin jusqu'en haut de l'escalier.

Il était dans la rue.

Il vit les *shupos* envahir la pièce, tel un essaim furieux de guêpes vertes. Il n'arrivait pas à distinguer ce qui se passait en bas. Il ne voyait que leur dos, et n'entendait que leurs cris. Ils avaient pris au piège les conspirateurs. Ils ne se souciaient pas de lui, ou alors, ils n'avaient pas eu le temps de l'attraper. Il aperçut alors leurs véhicules. Certains bloquaient la rue. Peut-être que la porte entrebâillée avait laissé filtrer de la lumière, et attiré une patrouille. Icara, à son insu, les avait-elle conduits jusqu'ici ? Il n'aurait pas su le dire. Peut-être aussi l'avaient-ils suivi depuis le début.

« Ainsi, on leur coupe le pouce... Et ils se portent volontaires ! » songea-t-il...

Le tumulte grandissait au sous-sol : les membres de la conspiration ne paraissaient pas vouloir se rendre. « Si c'est moi qui ai amené les *shupos* ici, je suis responsable de tout. Je ne peux m'enfuir. » Il hésita un moment, puis revint sur ses pas.

Au pied de l'escalier, il aperçut confusément deux silhouettes qui émergeaient de la masse mouvante. Un homme et une femme, respirant à grand-peine, tentaient de se dégager. De

larges traînées de sang ruisselaient sur leur visage. « Cette fois-ci, ils ne s'attaquent pas aux pouces ! Ils se battent, et ça ne fait qu'empirer. C'est le sacrifice, mais s'ils ne veulent pas le faire, ils vont le payer de... leurs vies ? »

L'homme – Wade – l'appela d'une voix rauque :

« Parsons ! » Il saisit la femme à bras-le-corps et la poussa vers le haut des marches. Des *shupos* l'entouraient et essayaient de l'arrêter. « Je vous en prie ! » s'écria-t-il.

Parsons vit ses yeux aveugles, sa face torturée.

Il bondit en avant et arracha la femme à la horde en folie.

Wade, refoulé par les *shupos*, retomba dans l'obscurité et la fureur. Des formes vertes luisantes braillaient des cris de triomphe. « Du sang... Ils veulent du sang. » Haletant, la femme dans ses bras, il gravit les marches et arriva dans la rue en titubant. Du sang coulait sur ses poignets : celui de la fille. Son corps était tiède, à l'abandon, et glissa tout contre lui au fil de ses pas. Sa tête ballottait. Ses cheveux dénoués s'épalaient en lançant des reflets scintillants. « Icara. C'est normal, songea-t-il confusément, l'amour passe avant la politique. »

Il avança dans la pénombre de la rue, reprenant son souffle avec peine, les vêtements déchirés, portant toujours dans ses bras l'amie – la *puella* – de Wade. Wade... Icara... « Au fait, se dit-il, est-ce qu'ils ont des noms de famille ici ? »

Le vacarme avait attiré des passants ; ils se pressaient sur les lieux, tout en s'interpellant et gesticulant. Certains jetèrent un coup d'œil à Parsons et à la femme inconsciente. Était-elle morte ? Non. Il sentait les battements de son cœur. Les curieux accouraient pour assister à la rixe.

Épuisé, il marqua une pause. Puis il hissa Icara sur son épaule. Son visage frôla le sien. Il sentit la douceur de sa peau. Il regarda ses lèvres humides et sensuelles... Quelle belle femme. Tout juste vingt ans.

Il tourna au coin de la rue et poursuivit sa route avec difficulté. Il avait du mal à respirer et à garder les yeux ouverts. Il arriva enfin dans une rue illuminée. Un grand nombre de gens se promenaient ; il aperçut des boutiques, des enseignes, des véhicules garés le long des trottoirs. Activités dans le doux farniente du loisir. En passant devant la vitrine d'un magasin de

vêtements, les accords d'une musique vibrante lui parvinrent. Il reconnut le *Trio à l'Archiduc* de Beethoven. « Tiens ! Plutôt bizarre ! »

En face de lui, un hôtel. Du moins, c'est ce qu'il crut : c'était un immense bâtiment entouré d'arbres, de grilles en fer forgé, et de nombreuses voitures parquées sur plusieurs rangées. Il se dirigea vers le perron, puis grimpa les marches qui le conduisirent dans un vaste hall où circulait une foule de gens. Qu'allait-il faire ? Il n'en savait rien. Soudain, les battements de cœur d'Icara faiblirent, puis devinrent irréguliers.

Il tenait toujours sa mallette à la main. Pour rien au monde il ne s'en serait séparé. Il allongea la jeune femme dans un coin et fouilla parmi ses instruments.

On se pressait autour de lui.

« Qu'on aille chercher l'euthaneur de l'hôtel ! s'exclama quelqu'un.

— Non, le sien ! Elle a bien son propre euthaneur !

— Pas le temps », dit calmement Parsons.

Sur ce, il se mit à l'œuvre.

CHAPITRE IV

Quelqu'un lui souffla dans l'oreille d'une voix polie mais autoritaire :

« Avez-vous besoin d'aide ? »

Parsons releva la tête :

« Non, à moins que... »

Il venait d'introduire une pompe Dixon dans la poitrine d'Icara ; pendant quelques minutes, l'instrument suppléerait aux défaillances cardiaques...

L'homme qui l'observait – âgé d'une vingtaine d'années comme les autres – portait un costume blanc sans emblème ; mais son ton et ses manières étaient différents ; il avait à la main une carte officielle encadrée de noir.

« Priez les gens de s'écarter », dit Parsons.

Il se pencha de nouveau vers la jeune femme. Les palpitations de la pompe-robot le rassurèrent. Elle avait été implantée de main de maître, et entretenait la circulation sanguine de la fille.

Il vaporisa de l'artderme antiseptique sur l'épaule droite lacérée ; les lèvres de la plaie se refermèrent, arrêtant ainsi l'écoulement de sang et évitant toute infection. La blessure la plus sérieuse touchait la trachée-artère. Il dirigea l'ajutage de l'atomiseur sur une plaie béante au thorax qui mettait à nu une côte, en se demandant avec quoi les *shupos* avaient pu faire cela. Cet objet, quel qu'il fût, lui avait tranché net les chairs. Puis il reporta son attention sur la trachée-artère.

Le haut fonctionnaire, debout à ses côtés, rangea sa carte et dit d'une voix polie :

« Êtes-vous sûr de bien savoir ce que vous faites ? »

Il avait au moins fait vider les lieux. À l'évidence, son grade avait impressionné les gens. Le hall était désert.

« ...Nous devrions peut-être appeler l'euthaneur de l'hôtel. »

« Qu'il aille au diable ! » pensa Parsons.

« Je m'en tirerai fort bien tout seul », répliqua-t-il.

Avec dextérité et précision, ses doigts agiles écartaient les tissus, découpaient des tubes en plastique aussitôt greffés sur les incisions, vaporisaient de l'artderme, remettaient les chairs en place.

« Je vois que vous êtes un expert, annonça le jeune homme. Au fait, je me présente : Al Stenog. »

« Tiens ! Ce gars-là a un prénom et... un nom. »

« Cette entaille... » Parsons passa un doigt le long de la coupure qui courait sur le ventre de la fille, et qu'il venait de recouvrir d'un film plastique étanche. « Elle a l'air plutôt vilaine, mais elle n'a touché que la paroi abdominale, pas les organes internes. C'est ça le pire. »

De l'index, il indiqua la trachée-artère.

« Je crois apercevoir l'euthaneur de l'hôtel, dit Stenog d'une voix affable. Oui c'est lui. Quelqu'un a dû l'appeler. Voulez-vous qu'il vous aide ?

— C'est inutile.

— Comme vous voudrez... Je ne m'en mêlerai plus. »

Il dévisagea Parsons avec curiosité.

« C'est ma façon de parler qui le surprend. Bah !... aucune importance, maintenant que j'ai changé la couleur de ma peau... Bon sang, mes yeux !... Comme l'a dit Wade : ils sont dépigmentés. »

« Je dois d'abord sauver cette fille... »

Il poursuivit sa série d'opérations sous le regard intrigué du haut fonctionnaire.

« Je n'ai pas saisi votre nom, demanda timidement Stenog.

— Parsons.

— Bizarre, comme nom. Que signifie-t-il ?

— Rien.

— Ah ! » Il garda le silence quelques instants, avant de murmurer : « Intéressant. »

Une autre personne apparut à côté de Stenog. Parsons leva un moment les yeux de son travail et vit un jeune homme impeccablement habillé qui serrait une espèce de trousse sous le bras. L'euthaneur.

« C'est fini, déclara Parsons. Je me suis occupé d'elle.

— Je suis un peu en retard, admit l'euthaneur. Je n'étais pas dans l'immeuble. » Il regarda la jeune femme. « C'est arrivé ici ? À l'hôtel ?

— Non, répondit Stenog. Dans la rue, je crois. »

Il s'adressa à Parsons d'une voix posée : « Un accident de voiture ? Une agression ? Vous avez oublié de le préciser. »

Parsons s'abstint de répondre et se concentra sur la dernière phase de son travail.

La fille vivrait. Trente secondes de plus et les dernières gouttes de son sang se seraient écoulées par ses blessures à la poitrine et à la gorge. Rien n'aurait pu alors la sauver. Grâce à son savoir, à son habileté, il lui avait sauvé la vie et ces deux hommes – à l'évidence, deux membres respectés de cette société – avaient été témoins de son intervention.

L'euthaneur semblait dérouté :

« Je ne comprends pas... Je n'ai jamais rien vu de semblable... Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où avez-vous appris une pareille technique ? » Puis, s'adressant à Stenog : « Ça me dépasse complètement... Je ne reconnais aucun de ses accessoires.

— Peut-être Parsons se fera-t-il un plaisir de nous éclairer, lança doucereusement Stenog. Bien entendu, ce n'est guère l'heure ni l'endroit. Mais... plus tard... sans doute... »

Parsons sentit la moutarde lui monter au nez :

« Cela vous intéresse-t-il tellement de savoir qui je suis et d'où je viens ? »

Stenog eut un faible sourire :

« On m'a averti qu'une descente de police a eu lieu dans le quartier. Cette femme aurait très bien pu se trouver impliquée dans quelque... Voyons, vous passiez dans le coin, avez trouvé cette personne blessée, et décidé de l'amener jusque... » Parsons ne répondit pas à la question voilée de Stenog.

Icara reprenait conscience. Elle poussa un faible gémissement et remua les bras.

Il y eut un moment de stupeur.

« Que... Que signifie... ? demanda l'euthaneur.

— J’ai réussi, dit Parsons irrité. Vaudrait mieux la mettre au lit. Les blessures ne se cicatriseront pas avant plusieurs semaines. »

Il bouillait de colère.

« Ils s’attendent à un miracle, peut-être ? Enfin, tout danger est écarté maintenant.

— Tout danger est écarté ? répéta Stenog.

— Exact. » — Qu’est-ce qui leur prend ? — « Elle guérira. Vous saisissez ? »

Stenog s’éclaircit la gorge puis, plantant son regard dans celui de Parsons, demanda en détachant soigneusement chaque syllabe :

« Dans ce cas, comment osez-vous dire que vous avez réussi ? »

Parsons écarquilla les yeux tandis que Stenog le toisait avec un certain mépris.

Se penchant sur la fille, l’euthaneur se mit à frissonner.

« Je comprends, dit-il d’une voix choquée, espèce de pervers, de sale maniaque ! »

Comme amusé soudain par la situation, Stenog lança d’un ton badin :

« Vous avez guéri cette fille ! C’est bien ça ? Ce sont donc des instruments thérapeutiques que vous transportez dans cette boîte. Je suis absolument éberlué. » Il paraissait à deux doigts d’éclater de rire. « Oui, oui... Évidemment, vous vous rendez compte sans difficulté que vous êtes en état d’arrestation ! » Avec fermeté il repoussa l’euthaneur qui avançait, l’air menaçant : « Je m’en occupe ; ce sont mes affaires. Ça ne vous regarde pas. Vous pouvez disposer. Si nous avons besoin de votre témoignage, mon bureau fera appel à vous. » L’euthaneur s’en alla à contrecœur et Parsons se retrouva face à face avec Stenog. Tranquillement, ce dernier sortit de sa poche un objet qui ressemblait aux fouets à battre les œufs de l’époque de Parsons. Il appuya sur un bouton placé sur le manche et les lames se mirent à tourner. Sous l’effet de la vitesse elles devinrent invisibles et émirent un sifflement aigu. De toute évidence, il s’agissait d’une arme.

« Je vous arrête pour haute trahison contre les Tribus Unies et leur peuple. » Sa déclaration avait un caractère officiel, mais pas le ton de sa voix. Il prononça ces mots comme s'ils n'avaient aucune importance pour lui. Ce n'était qu'une formule toute faite.

— Vous êtes sérieux ? » demanda Parsons.

Le jeune homme releva un sourcil noir. Du menton, il désigna le batteur. *Il était sérieux.*

« Vous avez de la chance, dit-il à Parsons tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte de l'hôtel, si vous l'aviez guérie là-bas, chez les gens de sa tribu... » Il observa les réactions de Parsons. « ... ils vous auraient écharpé. Mais vous le saviez, bien entendu. »

« Cette société est complètement dingue, songea Parsons, cette société comme ce type. *J'ai vraiment peur !* »

Dans la pièce faiblement éclairée les deux silhouettes regardaient intensément le flot lumineux des mots qui défilaient sur l'écran, penchées en avant sur leur chaise, tous les muscles du corps bandés.

« Trop tard, lâcha amèrement l'homme au visage volontaire. Tout a été déphasé. Aucune jonction précise n'a pu être effectuée avec la drague... Le voilà maintenant coincé dans une zone intertribale... » Il appuya sur un bouton, accélérant ainsi le débit des mots. « Un envoyé du gouvernement a mis les pieds dans le plat ! »

La femme installée près de lui chuchota :

« Et les gars de l'équipe de secours... Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Pourquoi ne sont-ils pas encore arrivés sur les lieux ?... Ils auraient pu l'intercepter dans la rue... On a lancé un premier flash dès que... »

— C'est long, ce genre de contact. » L'homme, un grand gaillard, se leva et se mit à arpenter les épais tapis qui couvraient le sol. « Si seulement nous avions pu agir ouvertement.

— Ils n'arriveront jamais là-bas à temps. »

D'un coup de paume, elle cogna violemment le bouton. Le flot lumineux de mots s'évanouit.

« Lorsqu'ils arriveront, il sera déjà mort, ou pire encore. Jusqu'à présent, nous avons lamentablement échoué, Helmar. Ça a mal tourné. »

Des bruits. Des lumières. On bouge autour de lui. Il ouvrit les yeux un instant ; un flamboiement blanc s'abattit sur lui de toutes parts ; il les ferma de nouveau. Rien n'avait changé.

« Encore une fois, votre nom, dit une voix, votre nom, s'il vous plaît. »

Il ne répondit pas.

« James Parsons », dit une autre voix.

Celle-ci ne lui était pas inconnue. En l'entendant, il se demanda confusément à qui était cette voix. Il pouvait presque le dire. Presque...

« Âge ?

— Trente-deux », dit la voix après un temps d'arrêt.

Cette fois il la reconnut ; c'était la sienne. Il répondait à leurs questions sans faire appel à sa volonté. Quelque part, pas très loin, une machine bourdonnait.

Il s'efforça d'ouvrir les yeux, puis leva la main pour se protéger des lumières éblouissantes. Il aperçut personnes et objets noyés dans un halo blanc. Un employé, qui avait l'air de se barber copieusement, était assis devant un magnétophone et notait sur une feuille de papier les réponses. Un fonctionnaire dans un bureau immaculé. Ils n'utilisaient ni la force ni la violence. Il répondait mécaniquement. « *Je ne peux donc pas me taire ?* »

« Chicago, Illinois. » Sa voix provenait de divers points de la pièce, et précisa : « Comté de Cook. »

Le bureaucrate demanda aussitôt :

« Jour, mois, année ?

— 16 octobre 1980. »

L'autre ne cilla pas :

« Des frères ? Des sœurs ?

— Non. »

L'une après l'autre, les questions fusèrent. À chacune, il entendait sa propre voix répondre scrupuleusement.

« Parfait, monsieur Parsons, conclut enfin l'employé.

— *Docteur Parsons* », rectifia la voix — sa voix — par réflexe.

Le fonctionnaire resta impassible :

« J'en ai terminé avec vous. » Il enleva la bande du magnétophone. « Veuillez vous rendre à présent à la salle 34 ; c'est à l'autre bout du hall. » D'un signe de tête, il indiqua la direction. « On va s'occuper de vous. »

Parsons se leva péniblement. Une table ! On l'avait installé sur une table, et il n'était vêtu que de son slip. C'était comme un hôpital — agencement professionnel, décor blanc et aseptisé. Il fit quelques pas. C'est alors qu'il vit ses jambes blanches, sans teinture, qui contrastaient curieusement avec ses bras, sa poitrine, son dos et son visage enduits de produit. « *Ainsi, ils sont au courant* », se dit-il. Mais il continuait de marcher. Il n'éprouvait ni le désir de résister ni celui d'obtempérer. Il se contenta de sortir de la pièce où on venait de l'interroger, suivit un couloir, traversa un hall éclairé *a giorno*, et avança vers la salle 34.

La porte s'ouvrit automatiquement à son approche. Il arriva dans ce qui lui parut être un appartement privé. À sa grande surprise, il vit un clavecin. Près de la fenêtre qui dominait la ville, un divan recouvert de coussins. Le soleil était au zénith. Midi. Des livres un peu partout. Accrochée au mur, la reproduction d'un Picasso.

Stenog entra, tout en feuilletant des papiers rassemblés par une pince. Il semblait passablement étonné :

« Même les gens difformes ? Les estropiés congénitaux ? *Vous les guérissiez aussi ?* »

— Évidemment. » Il parvenait à se maîtriser maintenant. « Et je... »

Stenog le coupa net :

« Dans les archives historiques, je me suis documenté sur votre période. Vous êtes *docteur*. Parfait. Le terme est clair. Je comprends la fonction... Mais une chose m'échappe totalement : quelle est votre idéologie ? *Pourquoi* soigner, guérir les gens ? » Il s'anima soudain. « Cette fille, Icara. Elle était en train de mourir, et voilà que vous arrivez avec vos instruments pour l'opérer et faire subir à son organisme des altérations —

adroites, je dois le reconnaître – dans le but de la conserver en vie.

— Exact », se força à répondre Parsons.

Il s'aperçut alors que d'autres personnes étaient dans la pièce avec Stenog. Elles se tenaient à l'écart, le laissant mener la conversation.

« Au sein de votre culture, ces agissements, dit Stenog, avaient-ils quelque valeur positive ? Étaient-ils officiellement... sanctionnés ? »

Une personne dans le fond demanda :

« Votre profession était-elle honorée ? Avait-elle une valeur sociale reconnue et appréciée ?

— Il m'est impossible de croire, poursuivit Stenog, qu'une société tout entière ait pu s'orienter autour de telles pratiques. C'est certainement à un groupe dissident que vous apparteniez. »

Parsons écoutait, mais ces paroles ne signifiaient rien pour lui. Tout était faussé, comme par quelque miroir déformant.

« La médecine était respectée, parvint-il à articuler. Et vous, vous semblez croire que c'est, en quelque sorte, une erreur. »

Vive réaction parmi les gens présents.

« Une erreur ! s'écria Stenog ; c'est de la folie, oui ! Vous ne vous rendez pas compte de ce qui se passerait si on soignait tout le monde ? Les malades, les blessés ? Les vieillards ?

— Pas étonnant que sa société se soit effondrée ! s'exclama une jeune femme, les yeux brillants de colère. Ce qui me surprend, c'est qu'elle ait duré si longtemps, alors qu'elle était basée sur un système de valeurs aussi pervers. »

Stenog hocha pensivement la tête :

« Ceci démontre que les formations culturelles ont une variété quasiment infinie... Évidemment, qu'une société tout entière ait pu se développer sur de tels principes dépasse l'entendement. Mais nous savons, grâce à nos reconstructions historiques, que ce n'est malheureusement pas une vue de l'esprit. Cet homme n'est pas un fou échappé d'un asile. À son époque, il était respecté. Sa profession n'était pas seulement reconnue officiellement. Elle lui apportait du prestige.

— Sur le plan intellectuel, intervint la jeune femme, je l'admets. Mais pas sur le plan émotionnel. »

Une lueur malicieuse brilla dans le regard de Stenog :

« Autre chose, Parsons. Un détail me revient à la mémoire. Vos hommes de science consacraient également leurs recherches à trouver le moyen de limiter les naissances. Vous aviez des contraceptifs. Des agents chimiques et mécaniques qui empêchaient la formation des zygotes dans la trompe de Fallope. »

Parsons commença à répondre :

« Nous...

— *Rassmort !* » s'écria la jeune femme, pâle de rage.

Parsons ouvrit de grands yeux. Que voulait-elle dire ? Il était incapable de traduire ce mot dans son propre système sémantique.

« Vous rappelez-vous, demanda Stenog, quelle était la moyenne d'âge de la population à votre époque ?

— N... non. Une quarantaine d'années, peut-être. »

L'assistance accueillit ces mots par des lazzis.

« Quarante ans ! s'exclama Stenog d'un air dégoûté. *Chez nous*, elle est de quinze ans ! »

Cela laissa Parsons de marbre. À part qu'il y avait effectivement, ainsi qu'il l'avait déjà remarqué, très peu de gens âgés.

« Vous pensez qu'il faille en être fier ? » demanda-t-il, étonné.

Des cris d'indignation s'élevèrent dans la pièce.

« Puisque c'est comme cela, dit Stenog, en levant les bras, je vous prie de sortir de la pièce. Vous m'empêchez de faire mon travail. »

Ils obéirent à contrecœur.

Lorsque le dernier eut disparu, Stenog alla vers la fenêtre. Il observa le silence un long moment avant de reprendre la parole :

« Nous étions loin de nous douter de ça, dit-il à Parsons sans se retourner. Lorsque nous vous avons amené ici, c'était uniquement pour un contrôle de routine. » Il marqua un temps

d'arrêt. « Pourquoi ne vous êtes-vous pas teint le corps tout entier ? seulement des parties ?

— Pas le temps, dit Parsons.

— Vous arrivez, en effet. » Stenog jeta un coup d'œil sur ses feuillets. « Je lis ici que vous ignorez totalement comment vous avez été déplacé dans notre temps... Intéressant. »

Puisque tout était écrit là. Parsons ne jugea pas utile de répliquer. Il resta silencieux.

Derrière Stenog, il apercevait la ville. Elle commençait à le fasciner. Les tours...

« Pourtant, Parsons, quelque chose me chiffonne. Nous avons abandonné nos recherches spatio-temporelles il y a huit ans environ. Nous... c'est-à-dire le gouvernement. Un principe a été mis en évidence, démontrant que le voyage dans le temps est une application limitée du mouvement perpétuel, et est, par conséquent, en contradiction avec ses propres lois de fonctionnement. En effet, si vous vouliez inventer une machine temporelle, tout ce que vous deviez faire c'était de jurer ou prophétiser que, lorsque vous aurez réussi, la première utilisation que vous ferez de votre machine sera de remonter le temps, jusqu'au moment où vous avez nourri le projet de la construire – il sourit – pour donner à votre moi antérieur les secrets de son fonctionnement. Cela ne s'est jamais produit. À l'évidence, aucun voyage dans le temps n'est possible. Par définition, le voyage temporel est une découverte qui, si elle avait une chance d'aboutir, *aurait déjà été faite*. Je schématise peut-être un peu trop, mais globalement... »

Parsons l'interrompt :

« Ce qui sous-entend que si cette découverte avait été faite, elle serait de notoriété publique. Connue de tous. Pourtant, personne ne m'a vu quitter mon propre monde. » Il fit un large geste. « Tout ce qu'ils savent là-bas, c'est que j'ai disparu, sans laisser de trace. Va-t-on s'imaginer que j'ai été déplacé dans le temps ? » Il pensa à sa femme. « Les gens n'en savent rien... Il n'y a eu aucun signe précurseur. »

Il raconta les détails de son aventure. Stenog écoutait attentivement.

« Un champ de forces, commenta Stenog. » Il eut un mouvement d'humeur. « Nous n'aurions pas dû abandonner les expériences. Nos chercheurs avaient bien avancé les premiers travaux de recherche et mis au point du matériel. » Il réfléchit un instant. « Oui, et Dieu sait ce qu'on en a fait. Les travaux n'ont jamais été menés en secret. Je présume qu'on a vendu le matériel. Il y avait beaucoup de composants de haute technologie qui entraient en jeu. Cela remonte à l'année dernière. Nous étions tellement sûrs que le voyage dans le temps se manifesterait sur un plan historique, éviterait la chute des cités grecques, aiderait au succès de l'Europe napoléonienne, évitant ainsi les guerres suivantes... Et votre arrivée suppose un voyage dans le temps *secret*, limité à vous seul. À des fins personnelles inconnues. Et non dans un but officiel ou humanitaire... »

Son visage juvénile se renfroгна.

« Puisque vous reconnaissez que j'appartiens à un autre temps, à une culture différente, comment pouvez-vous me condamner pour ce que j'ai fait ? »

Stenog hocha la tête à plusieurs reprises :

« Oui, bien sûr, vous n'en saviez rien... Mais nos lois ne stipulent dans aucune clause un traitement de faveur pour “les personnes de culture différente”. Il n'y a ni autre culture ni la moindre diversité. Ignorant ou pas, vous devez vous soumettre à notre législation. Un concept historique déclare que “nul n'est censé ignorer la loi”. Et n'est-ce point là ce que l'on vous reproche ? » Parsons fut ébranlé devant une injustice aussi patente. Cependant, il n'aurait pu dire si Stenog se moquait de lui ou non. Difficile d'interpréter ce ton détaché, semi-ironique. Stenog ne se moquait-il pas de lui-même ?

Parsons dit en serrant les dents :

« Je fais appel à votre bon sens. »

Stenog répondit en se mordillant les lèvres :

« Vous devez vous plier aux règles de la communauté dans laquelle vous vivez. Que vous soyez venu ici de plein gré ou contre votre volonté. Mais... » D'un seul coup, il parut vivement s'intéresser à la question, et chassa toute ironie : « ... on peut envisager une suspension. La requête peut être acceptée. »

Il sortit de la pièce, laissant Parsons seul un moment.

Lorsqu'il réapparut, il portait un coffret ciré en chêne, pourvu d'une serrure. Il s'installa à une table, sortit une clef de sa poche et ouvrit la boîte. Il en retira une grosse perruque blanche qu'il se plaça sur la tête, non sans solennité. Aussitôt, ses boucles noires disparues, il perdit l'aspect de sa jeunesse. Il prit un air grave, important.

« De par ma fonction de directeur de la Fontaine, j'ai toute autorité pour vous juger. » Il releva les yeux de sous sa perruque et fixa Parsons : « Nous devons examiner en priorité votre procédure d'exil.

— Exil ! répéta Parsons.

« Nous n'avons pas de colonies pénitenciaires ici... J'ai oublié le mode de répression utilisé par votre société. Étaient-ce des camps de travail ? Vous envoyait-on en Asie soviétique ? »

Parsons respira longuement avant de répondre :

« À *mon* époque, ces *camps* avaient disparu depuis un bon bout de temps. De même que les travaux forcés en Russie.

— Nous ne tentons jamais de réhabiliter les criminels, dit Stenog. Cela correspondrait à une intrusion inacceptable dans leurs droits. Et d'un point de vue pratique, ça ne marche pas. Nous ne voulons pas de gens hors normes dans notre société.

— Les *shupos*... » Parsons prononça le mot avec quelque appréhension. « ... il y en a... là-bas ?

— Ce sont des êtres beaucoup trop précieux pour que nous nous en séparions. On les garde sur Terre. La plupart représentent notre jeunesse, vous comprenez. Particulièrement les éléments actifs. L'organisation *shupo* gère les collèges et les foyers pour jeunes d'une façon totalement autonome et les dirige à la Spartiate. Les enfants sont éduqués et entraînés tant sur un plein mental que physique. Ils sont élevés à la dure. Vous avez été témoin d'un coup de main – lancé contre un groupement politique irrégulier. C'était en somme une expédition de campagne... Ces gosses, qui sortent des foyers sont pleins de zèle. Dans la rue, ils ont le droit d'intervenir individuellement, pour réprimander toute personne qui n'agit pas comme il faut.

— Vos prisons, à quoi ressemblent-elles ?

— Ce sont de vraies villes. Vous serez libre de choisir l'emploi qui vous convient. Vous aurez un pavillon, pour vous tout seul, où vous pourrez poursuivre l'activité... le dada... qui vous tente... Le climat, évidemment, n'est pas favorable. Il réduira considérablement votre longévité. Mais tout dépend de votre résistance.

— Et il n'y a pas moyen de faire appel ? demanda Parsons. Aucune procédure juridique ? Le gouvernement émet l'acte d'accusation et assure lui-même le jugement ?... Le fait de porter cette perruque médiévale vous arroe le droit de...

— Nous avons la plainte de la jeune femme, signée en bonne et due forme. » Parsons n'en croyait pas ses oreilles. « Ah ! c'est vrai ! J'oubliais... Venez ! » Il se leva et fit signe à Parsons de le suivre. Il ouvrit une porte latérale. Redoutable et solennel sous sa perruque, il ajouta : « Je pense que ce que vous allez voir vous en apprendra davantage sur notre société que tout ce que vous avez vu jusqu'à maintenant. »

Parsons eut du mal à conserver la même allure que Stenog. Le jeune homme, de son pas élastique, prit en enfilade une série de couloirs. Enfin, il s'arrêta devant une porte, appuya sur le bec-de-cane, et s'effaça pour laisser passer Parsons.

Parsons aperçut plusieurs plates-formes ; sur la plus proche, gisait un corps, en partie recouvert d'un drap blanc. Icara ! Il s'avança... Elle avait les yeux fermés ; elle ne bougeait pas. Son visage était cireux...

Stenog s'approcha de Parsons :

« Elle a signé sa déposition... avant de mourir. »

Il pressa un bouton ; une lumière crue éclaira la salle.

Parsons n'eut pas besoin de se pencher pour constater que la fille était morte... depuis plusieurs heures.

« Mais... elle... allait beaucoup mieux », bégaya-t-il.

Stenog souleva le linceul.

Parsons vit une incision, bien nette, le long du cou d'Icara. Les carotides avaient été tranchées... de main de maître.

« Dans sa déposition, elle vous accuse d'avoir délibérément contrarié le processus naturel... Après l'avoir rédigée, elle a appelé son euthaneur, et a subi le Rite final.

— C'est elle qui l'a voulu ?

— Elle s'en glorifiait ! Par sa propre volonté, elle a défait le mal que vous aviez cherché à faire. »
Stenog éteignit la lumière.

CHAPITRE V

Stenog le fit monter dans sa propre voiture pour l'emmener dîner chez lui.

Tandis qu'ils se faufilaient au milieu de la circulation de l'après-midi, Parsons ne perdit pas une miette du spectacle de la ville. À un moment donné, le véhicule s'arrêta pour céder la priorité à un autobus à double impériale ; Parsons en profita pour baisser sa vitre et se pencher à l'extérieur. Stenog ne fit aucun geste pour l'en empêcher.

Un peu plus loin, il ralentit et tendit le bras :

« C'est là que je travaille. » Parsons aperçut sur la droite un grand bâtiment, beaucoup plus important que tous ceux qu'il avait vus jusqu'à présent. « Nous y étions tout à l'heure... dans mon bureau de la Fontaine. Cela ne signifie rien pour vous, mais vous étiez dans l'endroit le plus étroitement gardé que nous ayons. Pendant tout ce temps, nous n'avons pas cessé de franchir des postes de contrôle. » Ils roulaient depuis presque une demi-heure. « Chaque jour je dois les franchir, poursuivit Stenog. Je suis pourtant le directeur de la Fontaine, mais ils me contrôlent quand même. »

Un dernier garde en uniforme arrêta la voiture, prit la carte que lui tendait Stenog, et la voiture s'élança sur une rampe d'accès. La ville s'évanouit sous eux.

« Le Cube se trouve à la Fontaine... Mais j' imagine que tout ceci n'a aucun sens pour vous, n'est-ce pas ?

— En effet », répondit Parsons.

Il pensait toujours à la fille, à la façon dont elle avait trouvé la mort.

« Cercles concentriques, poursuivit Stenog. Zones d'importance. À présent, bien sûr, nous voici de nouveau dans les régions tribales. »

Les points brillamment éclairés que Parsons avait vus au début les dépassaient à grande allure ; Stenog ne semblait pas aimer la vitesse. Dans la lumière du jour, Parsons remarqua que sur chaque portière des véhicules qui les croisaient ou les doublaient, un animal totémique était peint ; sur les capots, il distinguait fugitivement des motifs décoratifs en métal et en plastique qui pouvaient bien être des emblèmes tribaux. Mais les voitures allaient trop vite pour qu'il puisse en être certain.

« Vous resterez avec moi, dit Stenog, jusqu'au moment de votre émigration sur Mars. Ce qui devrait avoir lieu dans un jour ou deux. Il faut un peu de temps pour organiser le transport... la paperasserie et diverses formalités administratives, voyez-vous. »

La maison, petite, identique à toutes celles qui s'alignaient dans la rue, rappela à Parsons son propre pavillon. Il marqua un temps d'arrêt devant les marches.

« Allons-y », lança Stenog. La voiture se gara toute seule. Il posa la main sur l'épaule de Parsons et l'entraîna jusqu'au perron. Par la porte de devant, ouverte, arrivait de la musique. Ils franchirent le seuil. « Je crois que vous ne connaissiez pas encore la radio à votre époque.

— Si, si.

— Ah ! » Il accusait quelques signes de fatigue. « On va passer à table dans un moment. » Il s'assit sur un divan et ôta ses sandales. Tout en avançant dans le salon, Parsons se rendit compte que Stenog l'observait bizarrement. « Vos chaussures... Vous ne les enleviez pas en entrant dans une maison ? »

Tandis que Parsons s'exécutait, Stenog claqua des mains. Aussitôt, une femme apparut de derrière la maison, vêtue d'une ample robe aux vives couleurs. Elle était nu-pieds. Sans accorder la moindre attention à Parsons, elle sortit d'un meuble bas, adossé au mur, un plateau sur lequel étaient posés un pot en céramique et une petite tasse émaillée. Une odeur de thé se répandit dans la pièce. Elle mit le plateau sur une table basse près du divan où était assis Stenog ; sans un mot, celui-ci se versa le liquide parfumé et commença à boire.

« Et moi ? Je n'y ai pas droit ? Parce que je suis un... criminel ? » Ou bien les invités étaient-ils tous traités de la même manière ? Coutumes différentes ! Stenog n'avait pas fait les présentations. Était-ce sa femme ? Sa domestique ?

Discrètement, il s'installa à l'autre bout du divan. Ni Stenog ni la nouvelle venue ne manifestèrent le moindre signe d'approbation ou de surprise ; la femme se contenta de fixer Stenog de ses grands yeux noirs, tandis qu'il sirotait sa tasse.

Comme toutes celles que Parsons avait aperçues dans ce monde, elle portait de longs cheveux noirs et brillants. Cependant, il remarqua une légère différence : elle paraissait moins fine, d'ossature plus lourde.

Stenog posa sa tasse vide sur la table :

« Je vous présente ma *puella*... Voyons... » Il s'étira, bâilla, content, sans doute, d'avoir terminé sa journée de travail et d'être enfin chez lui. « Il n'y a sans doute aucun moyen de vous expliquer cela clairement... nos rapports sont légaux, dûment enregistrés par le gouvernement. Consentement mutuel. Mais moi, je peux rompre à tout moment ; elle n'en a pas le droit... Elle s'appelle Amy », ajouta-t-il.

Elle tendit la main à Parsons ; il la prit pour la lui serrer. Une coutume au moins qui n'avait pas changé ! Voir que cette pratique s'était perpétuée lui remonta un peu le moral. Du coup, il se sentit plus détendu.

« Une tasse de thé pour le docteur Parsons », dit Stenog.

Les deux hommes buvaient tranquillement leur boisson. Amy préparait un repas, quelque part derrière un fragile paravent qui parut à Parsons être d'inspiration orientale. Stenog avait ici un clavecin, comme à son bureau ; sur l'instrument, une pile de partitions. Certaines avaient l'air très vieilles.

Après le dîner, Stenog se leva et dit :

« Allons faire un tour à la Fontaine. » Il fit un signe de tête à Parsons. « Je voudrais que vous compreniez notre point de vue. »

Tous deux, à bord de la voiture de Stenog, s'enfoncèrent dans l'épaisseur de la nuit. L'air froid et vif cinglait le visage de Parsons ; Stenog gardait sa vitre baissée, par habitude,

vraisemblablement. Il semblait replié sur lui-même, perdu dans ses pensées. Parsons n'essaya pas d'entamer le dialogue.

Alors qu'ils franchissaient à nouveau les postes de contrôle, Stenog lança brutalement :

« Pensez-vous que notre société soit morbide ?

— Pour un étranger, ça crève les yeux. Tout tourne autour de la mort.

— De la vie, vous voulez dire.

— Quand je suis arrivé ici, le premier qui m'a vu a tenté de m'écraser, pensant que je voulais mourir. »

« *Et Icara ?* » songea-t-il.

« Cet homme vous a probablement aperçu seul, la nuit, à pied sur l'autoroute...

— Oui.

— C'est l'un des passe-temps favoris chez certains individus impétueux qui ont le sens du spectaculaire. Ils sortent de la ville et s'engagent à pied sur l'autoroute ; la coutume – depuis longtemps établie – veut que les automobilistes qui les aperçoivent les écrasent... Mais, dites-moi, dans votre société, les gens ne sortaient-ils pas la nuit pour se jeter des ponts ?

— Ils ne représentaient qu'une infime minorité. C'étaient des gens dépressifs...

— C'était tout de même une coutume dans votre société ! C'était *admis*. Si vous vouliez mettre fin à vos jours, c'était le bon moyen, non ? » Stenog commençait à s'emporter. « En fait, vous ne connaissez rien de nous – vous venez juste d'arriver ici. Ouvrez bien les yeux, maintenant. »

Ils avaient laissé la voiture et pénétraient dans une salle immense. Parsons s'arrêta, impressionné par le labyrinthe de couloirs qui partaient dans toutes les directions. Même la nuit, le travail se poursuivait. Les corridors puissamment éclairés vibraient d'activité.

Un mur de la pièce donnait sur le bord d'un cube. Parsons s'approcha ; il s'aperçut à son grand étonnement que ce qu'il voyait n'était qu'une section du cube : le reste était profondément enfoncé dans le sol, et il avait du mal à se représenter son volume total.

Le cube était vivant.

Les trépidations incessantes d'un courant en profondeur montaient du sol. Il les sentait se répandre dans tout son corps. Était-ce une illusion, provoquée par le nombre incalculable de techniciens qui s'affairaient dans tous les sens ? Des monte-charges automatiques amenaient à la surface d'énormes réservoirs vides, engouffraient du nouveau matériel, puis redescendaient. Des gardes armés allaient et venaient, surveillant les abords d'un œil attentif ; Parsons constata que Stenog lui-même n'échappait pas à leur vigilance.

Mais cette sensation n'était pas une illusion ; Parsons l'entendait littéralement émaner du cube. C'était une sorte de métabolisme contrôlé, mesuré, en perpétuelle agitation toutefois. Non pas une vie calme, uniforme, mais plutôt un mouvement qui ressemblait au flux et au reflux de la mer. Il n'était pas le seul à être troublé ; il lut sur le visage de ceux qui l'entouraient la même fatigue, la même tension qu'il avait observées chez Stenog.

Du froid se dégageait du cube.

« Étrange, se dit-il, c'est vivant et froid... tout à fait différent de la vie que nous connaissons. Pas de chaleur. »

En fait, il pouvait voir la respiration des gens dans le couloir, la sienne et celle de Stenog... un petit nuage de vapeur blanche qui s'échappait de chacun : le pneuma.

« Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? demanda-t-il à Stenog.

— Nous. »

D'abord, il ne comprit pas. Ce ne devait être qu'une simple image. Puis, peu à peu, il commença à voir clair.

« Ce sont des zygotes, expliqua Stenog. Captés et congelés par centaines de milliards. Toute notre semence. Notre horde. C'est là que se trouve la *race*. Ceux que vous voyez en train de circuler... » Il balaya l'air d'un geste méprisant. « ... ne sont qu'une infinitésimale fraction de ce que contient le Cube des Âmes. Il y a là les prochaines générations à venir. »

« Ils ne se préoccupent pas du présent, se dit Parsons. Seul le futur existe pour eux. Les individus à naître, en un sens, ont plus de réalité que ceux qui marchent en ce moment dans ces couloirs. »

« Comment fonctionne votre système ?

— Nous conservons une population constante. Grosso modo, deux milliards sept cent cinquante millions d'individus. À chaque décès, un nouveau zygote est automatiquement décongelé et se développe suivant son cycle de croissance naturel. Pour chaque mort, il se crée instantanément une nouvelle vie. Les deux processus sont intimement liés. »

« Ainsi, c'est de la mort que vient la vie, songea Parsons. Dans leur optique, la mort engendre la vie. »

« D'où proviennent les zygotes ? demanda-t-il.

— On les recueille par une méthode très complexe tout à fait particulière. Chaque année nous établissons des Listes. Des concours entre les tribus. Plusieurs séries d'épreuves qui couvrent tous les domaines : aptitudes physiques, facultés mentales, intuitives, à tous les niveaux, adaptables à toutes les circonstances. Nous allons du plus abstrait jusqu'à l'habileté manuelle.

Parsons hocha pensivement la tête :

« Je suppose que la contribution des gamètes est proportionnelle aux résultats acquis par chaque tribu.

— Exact... Aux dernières Listes, la Tribu des Loups a remporté soixante victoires sur deux cents. Elle a donc fourni trente pour cent des zygotes pour la période suivante, autant à elle seule que les trois tribus classées deuxième, troisième et quatrième. On prélève le plus de gamètes possible sur les éléments les plus représentatifs – hommes et femmes. Les zygotes sont toujours formés ici, bien sûr. La formation de zygotes en dehors du Cube des Âmes est illégale... mais je ne veux pas faire outrage à vos susceptibilités. Les personnes particulièrement douées apportent leur concours, même si leur tribu obtient de piètres résultats. Dès qu'on repère un individu sortant vraiment de l'ordinaire, on ne ménage aucun effort pour tirer de lui la totalité de ses gamètes. C'est le cas notamment de la mère supérieure de la Tribu des Loups. Aucun des gamètes de Loris ne sont perdus. Ils sont prélevés dès leur formation et fécondés à la Fontaine sur-le-champ. On ne s'intéresse pas aux gamètes inférieures, cette semence des scores médiocres, et on les laisse périr. »

Pour la première fois, Parsons saisit le fonctionnement de ce monde :

« Votre réserve s'améliore donc constamment.

— Évidemment, répliqua Stenog, surpris.

— Cette fille, Icara... Elle a voulu mourir parce qu'elle était mutilée, défigurée. Elle savait qu'elle devait concourir dans les Listes dans cet état.

— Elle aurait été un élément négatif. Elle était devenue ce que nous appelons une sous-norme. Sa tribu aurait perdu des points à cause d'elle. Mais dès qu'elle mourut, un zygote supérieur, provenant d'un stock postérieur au sien, a été décongelé. Et en même temps, un embryon de neuf mois a été retiré du Cube des Âmes. Un Castor est mort. Le nouveau bébé portera donc l'emblème de la Tribu des Castors. Il remplacera Icara. »

Parsons hocha lentement la tête :

« L'immortalité. »

« La mort a donc une signification positive. Elle ne représente pas le terme de la vie. Et ce n'est pas simplement parce que ces gens désirent le croire, mais parce que c'est une *réalité*. Leur monde repose sur ce principe. *Ce n'est pas un vain mysticisme ! C'est leur science !* »

Sur le chemin du retour, Parsons observa les gens qu'ils croisaient. Ils avaient l'œil vif, le nez prononcé, le menton épais, la peau saine. Belle race d'hommes solides, de jeunes femmes à la poitrine opulente. Tous, dans la fleur de l'âge. Riant, plaisantant, s'activant dans les rues de leur belle cité.

À un moment donné, il aperçut un homme et une femme qui marchaient sur une passerelle arachnéenne, un écheveau de métal brillant qui reliait deux tours. Aucun d'eux n'avait plus de vingt ans. Ils avançaient main dans la main, en échangeant sourires et paroles douces. La fille, petite, visage aux traits rudes, bras minces, sandales minuscules, respirait la vie, le bonheur, la santé.

Pourtant, c'était une société édifiée sur la mort. La mort participait à la vie quotidienne. Les individus mouraient : personne ne s'en inquiétait – pas même les victimes. Ils

disparaissaient heureux, dans la joie... Mais ce n'était pas normal ! C'était contre nature. Un homme est censé défendre sa vie, par instinct de conservation, la placer au-dessus de tout le reste. Cette société allait à l'encontre d'un principe fondamental de la vie, commun à toute forme d'existence.

Il chercha péniblement ses mots pour s'exprimer :

« Vous invitez la mort. Lorsque quelqu'un meurt, vous êtes contents.

— La mort, rétorqua Stenog, entre dans le cycle de l'existence... tout comme la naissance... Vous avez vu le Cube des Âmes... La mort d'un être est aussi importante que sa vie... »

Il parlait par phrases hachées, car la circulation l'obligeait à reporter sans cesse son attention sur la route. « Curieux... Cet homme fait tout son possible pour éviter le moindre accident. C'est un conducteur prudent. Contradiction... »

« Dans ma propre société... »

Personne ne pensait à la mort dans son monde à lui. Le système qui l'avait vu naître, dans lequel il avait grandi, ne fournissait aucune explication au phénomène de la mort. Un homme se contentait de vivre sa vie et se refusait à croire qu'il disparaîtrait un jour...

Des deux modes, lequel était le plus réaliste ? Cette intégration de l'idée de la mort au sein de la société... ou bien le refus névrotique de son propre monde de la prendre *au moins* en considération. « Comme des enfants, songea-t-il, incapables d'imaginer ou d'accepter leur propre mort... c'est comme cela que ma société fonctionnait. Jusqu'à ce que la mort nous frappe tous ensemble, si j'en crois ce qu'on m'a dit. »

« Vos ancêtres, déclara Stenog... les premiers chrétiens, je veux dire, se précipitaient sous les roues des chars. C'est la mort, qu'ils espéraient. Et pourtant, de leurs croyances est née votre société. »

Parsons répliqua lentement :

« Il se peut que nous ne voulons pas parler de la mort, que, par manque de... maturité, nous nous refusons à l'idée de son existence. Mais, au moins, nous ne la courtisons pas !

— Indirectement, c'est pourtant ce que vous faisiez. Je m'explique : en niant une réalité aussi flagrante, vous sapiez la

base rationnelle de votre monde. Vous ne pouviez affronter les problèmes de guerre, de famine, de surpopulation, pour la bonne raison que vous étiez incapables de discuter de ces questions. Alors la guerre vous est *tombée dessus*. Elle s'est abattue comme un fléau naturel, comme si elle n'était pas d'essence humaine, et elle est devenue une force irrésistible. Nous, nous contrôlons notre société. Nous examinons avec soin tous les aspects de notre existence, et pas uniquement le bon, l'agréable. »

Jusqu'à la fin du voyage, ils roulèrent en silence.

Une fois qu'il fut sorti de voiture et qu'il eut gravi les marches du perron, Stenog s'arrêta devant un massif de fleurs qui poussaient là. Il attira l'attention de Parsons sur les différentes fleurs qui apparaissaient à la lumière du perron.

« Vous voyez ce qui pousse là ? »

Il souleva une tige.

« Un bourgeon. »

Stenog prit délicatement une autre tige.

« Ici, une fleur tout juste éclore. Et là, une autre qui va mourir. Elle a terminé sa vie. » Il sortit un canif de sa poche et d'un coup sec, rapide, il coupa la fleur qu'il lança par-dessus la barrière. « Vous avez vu trois choses : le bourgeon, qui représente la vie à venir. La fleur épanouie, qui représente la vie en cours. Et la fleur fanée, que je viens de couper pour que de nouveaux bourgeons puissent se former. »

Parsons était plongé dans ses pensées :

« Quelque part dans ce monde, il y a certainement des gens qui ne pensent pas comme vous. C'est pourquoi on m'a amené ici. Tôt ou tard...

— Ils se manifesteront ? » acheva Stenog, le visage soudain animé.

Tout à coup, Parsons comprit pourquoi on ne l'avait pas placé sous bonne garde. Pourquoi Stenog l'avait conduit – ouvertement – dans les rues de la ville, amené chez lui, et même fait visiter la Fontaine.

Ils voulaient que le contact ait lieu.

Dans le salon, Amy était assise au clavecin. Tout d'abord, la musique sembla totalement étrangère aux oreilles de Parsons ; puis, au bout de quelques minutes, il reconnut des airs de Jelly Roll Morton, mais le rythme était étrange, infidèle.

« J'ai cherché quelque chose de votre époque, dit-elle en s'arrêtant. Vous ne l'avez peut-être jamais vu ? Nous le plaçons sur le même pied que Dowland, Schubert et Brahms.

— Il a vécu bien avant moi.

— Est-ce que je l'interprète mal ? » Elle avait remarqué son froncement de sourcils. « La musique ancienne, j'adore ça... J'ai même obtenu un diplôme, au collège.

— Je regrette de ne pas savoir jouer, dit-il. Nous avons la télévision à notre époque. Apprendre à jouer d'un instrument venait juste de passer de mode, culturellement comme socialement. »

En fait, il n'avait jamais touché au moindre instrument de musique ; il avait reconnu le clavecin parce qu'il en avait vu dans un musée. La culture au sein de laquelle il se trouvait avait repris des éléments aux siècles antérieurs au sien, et les avait intégrés dans ce monde nouveau. La musique avait joué un rôle important dans sa vie, mais il l'écoutait sur des disques, ou au mieux, en concert. Mais... jouer chez soi... autant s'offrir son propre télescope.

« Je suis surpris que vous ne jouiez pas, dit Stenog, une bouteille et des verres à la main. Et ça ? C'est une boisson fermentée, à base de grains.

— Je crois m'en souvenir », répondit Parsons avec amusement.

L'air sérieux, Stenog poursuivit :

« Autant que je le sache, l'alcool a été introduit dans votre société pour remplacer les drogues, si populaires à votre époque. Ses effets toxiques sont bien moins dangereux que les produits que vous devez utiliser. »

Il déboucha la bouteille et versa deux verres. D'après la couleur et l'odeur, Parsons reconnut vaguement du bourbon suret.

Tandis qu'ils buvaient tous les deux, Amy interprétait étrangement son morceau de jazz Dixieland au clavecin. Dans la

maison, il régnait un calme paisible ; Parsons se sentit un peu plus détendu. Cette société, après tout, était-elle si abominable ?

« Comment une société peut-elle être jugée par un individu qui appartient à un monde différent ?... Je n'ai pas d'éléments de comparaison objectifs. Je compare purement et simplement cette société à la mienne. Et non à une troisième. »

Le bourbon lui parut encore vert ; il en but à peine. Stenog, assis en face de lui, se servit une seconde fois et Amy les rejoignit. Il la regarda aller se chercher un verre dans le placard. Stenog n'en avait pas sorti un pour elle. Le statut des femmes... Pourtant, il n'avait pas observé cette disparité entre Wade et Icara.

« Les membres de ce groupement politique irrégulier, dit-il... Que recherchent-ils exactement ? » Stenog haussa les épaules :

« Le droit de vote pour les femmes. »

Bien qu'elle eut son verre en main, elle ne se joignit pas à eux. Elle alla s'asseoir à l'écart, discrète et silencieuse, l'air songeur.

Parsons se rappela qu'elle avait parlé de collège.

« Les femmes ne sont donc pas exclues du système d'instruction. Peut-être les études elles-mêmes, particulièrement dans les domaines non scientifiques, comme par exemple une licence d'histoire, n'ont pas de valeur ici. C'est quelque chose qui est destiné aux femmes : une simple marotte. »

L'œil rivé sur son verre, Stenog demanda :

« Elle vous plaît, ma *puella* ? »

Gêné, Parsons bégaya :

« Je... je... »

Malgré son embarras, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à la jeune femme. Elle ne cilla pas.

« Vous restez ici cette nuit, poursuivit Stenog. Si vous le désirez, vous pouvez dormir avec Amy. » Il ne savait que dire. Sur la défensive, il regarda Stenog, puis Amy, essayant de s'assurer qu'il avait bien compris. La barrière du langage l'avait déjà mis en mauvaise posture ici... ainsi que la différence de mœurs.

« Ça ne se fait pas à mon époque, dit-il finalement.

— Voyons, lança Stenog, quelque peu contrarié. Vous êtes parmi nous, à présent. »

C'était un fait. Parsons réfléchit un instant, puis :

« J'imagine que cette pratique risque de bouleverser votre contrôle méticuleux de la formation des zygotes. »

Stenog et Amy sursautèrent.

« Oh ! s'exclama la jeune femme. Mais c'est vrai ! » Elle se tourna vers Stenog : « N'oublie pas qu'il n'a pas été soumis à l'initiation. » Visiblement mal à son aise, elle ajouta : « Heureusement qu'il a parlé. Cela pourrait créer une situation très dangereuse. Je suis surprise que personne parmi vous n'y ait songé. »

Stenog se redressa sur le divan :

« Parsons, je sens que vos susceptibilités vont être choquées.

— Ça n'a aucune importance, poursuivit Amy. Je pense aux ennuis qu'il pourrait s'attirer. »

Sans prêter la moindre attention à elle, Stenog planta son regard dans celui de Parsons :

« Tous les garçons sont stérilisés au début de la puberté. » Une profonde satisfaction se lisait sur son visage. « Et moi-même, je n'ai pas échappé à la règle !

— Vous voyez pourquoi, dit Amy à l'adresse de Parsons, cette pratique ne provoque aucun désagrément particulier. Mais dans votre cas...

— Non, non, dit Stenog, vous ne pouvez pas coucher avec elle, Parsons. En fait, vous ne pouvez coucher avec aucune des femmes. »

À présent il paraissait, lui aussi, troublé.

« ... Il est grand temps que vous partiez pour Mars, je crois. Le plus tôt sera le mieux. Une chose pareille... pourrait causer de sérieux problèmes. » Amy s'approcha de Parsons :

« Vous en voulez encore ? »

Elle se mit à remplir son verre. Il la laissa faire.

CHAPITRE VI

Le lendemain matin à quatre heures, tout était prêt. Brusquement, Jim Parsons se retrouva debout, hors du lit ; on lui tendait ses vêtements. Il eut à peine le temps de les enfiler que plusieurs hommes en uniforme aux armes du gouvernement le poussèrent hors de la maison, vers une voiture garée le long du trottoir. Nul ne lui adressa la parole. Les hommes travaillaient vite et bien. L'instant suivant, le véhicule roulait à toute vitesse sur une autoroute déserte, l'emportant loin de la ville.

À aucun moment il n'avait aperçu Stenog. Ni Amy.

Le terrain où ils arrivèrent était de dimensions surprenantes : pas plus grand que le jardin d'une maison bourgeoise, et mal nivelé de surcroît. Sur celui-ci, un vaisseau de forme ovoïdale, à l'origine de couleur bleu foncé, mais maintenant rongé et piqué de rouille, était révisé et préparé. Plusieurs projecteurs avaient été dirigés sur l'engin, et dans le feu des faisceaux, des techniciens s'affairaient tout autour, procédant, supposa-t-il, aux dernières vérifications.

Presque aussitôt, il se retrouva sur une rampe qui l'emporta jusqu'au sas d'entrée de l'appareil. À l'intérieur, un unique compartiment ; il fut installé sur un siège capitonné, puis immobilisé par des courroies. Ceux qui l'avaient accompagné là l'abandonnèrent à son sort.

Hormis lui-même, le compartiment abritait une autre entité. Il n'avait jamais rien vu de semblable ; il l'observa avec une appréhension grandissante.

Cette machine, presque aussi haute qu'un homme, était faite de pièces opaques de métal et de plastique, et présentait, vers le haut, une membrane transparente derrière laquelle Parsons discernait une certaine activité. Dans un liquide flottait quelque chose de mou, comme une substance organique grisâtre. Du

sommet de la machine s'échappaient plusieurs excroissances à l'apparence fragile, qui lui rappelaient les lamelles des champignons. Un entrelacs de fibres presque trop fines pour être visibles.

L'un des représentants officiels se retourna avant de sortir de l'appareil et lui dit :

« Ce n'est pas vivant. Ce truc qui flotte là-dedans, c'est un fragment prélevé sur la cervelle d'un rat. Il se développe dans ce bain nourricier, mais... il n'a pas de conscience. On s'en sert juste pour simplifier la construction des appareils. »

Un autre homme ajouta :

« C'est plus facile de découper un morceau de cervelle de rat que de construire un appareil de contrôle. »

Puis ils disparurent ; la porte du sas glissa dans son logement et la coque du vaisseau fut hermétiquement scellée.

Immédiatement, la machine placée devant Parsons se mit à ronronner, cliqueta, puis annonça d'une voix calme, distincte... et humaine :

« Le voyage jusqu'aux colonies martiennes dure environ soixante-quinze minutes. Ventilation et chaleur vous seront fournies, mais aucune nourriture – sauf en cas d'urgence. »

La machine s'arrêta avec un claquement sec. Elle avait accompli sa tâche.

Le vaisseau frémit. Parsons ferma les yeux tandis que l'appareil s'envolait, d'abord très lentement, puis soudain avec une vitesse phénoménale. Un hublot d'observation avait été ménagé dans la paroi opposée ; il vit la surface de la Terre s'éloigner et les étoiles tourner lorsque le vaisseau changea de direction. « C'est gentil à eux de me laisser voir tout ça », pensa-t-il confusément sous le choc.

La machine se remit à parler :

« Ce vaisseau est ainsi conçu qu'à la moindre détérioration de ses éléments constitutifs, une explosion détruira à la fois le vaisseau et son passager. La trajectoire du vol est programmée. Tout dérèglement du pilote automatique déclenchera ce même système détonant. »

Silence. Après quelques instants, le message fut répété.

Le tourbillon des étoiles se stabilisa peu à peu. Devant lui un point grandissait : il reconnut Mars.

« À votre gauche, vous trouverez un bouton de secours, dit brusquement la machine. Si la ventilation ou la chaleur fait défaut, pressez-le. »

Il songea : « Pour le reste, rien n'est prévu. Ce vaisseau me conduit jusqu'à Mars, explose si je tente quoi que ce soit, me fournit air et chaleur. Un point, c'est tout. Là se borne son rôle. »

À l'image de l'aspect extérieur de l'appareil, l'intérieur accusait également une certaine fatigue. « Il a fait souvent le voyage, conclut-il. Il a dû transporter pas mal de gens entre la Terre et les colonies martiennes. Dans les deux sens. Un service de navette prêt à partir à n'importe quelle heure. »

Mars continuait à grossir. Il essaya d'estimer le temps depuis leur départ. Peut-être bien une demi-heure. « On fait une bonne moyenne, se dit-il. C'est bien au point. »

Soudain, Mars disparut de l'écran.

Les étoiles partirent dans tous les sens ; il sentit un brusque vide en lui, comme s'il tombait dans un trou profond. Les étoiles reprirent leur place et la sensation disparut aussi brusquement qu'elle était venue.

Mais sur l'écran, il ne vit aucune destination. Il n'y avait plus que l'immensité noire de l'espace et de lointaines étoiles. Le vaisseau poursuivait sa course, mais Parsons n'avait plus aucun point de repère.

En face de lui, la machine cliqueta et dit de sa voix humaine pré-enregistrée :

« Nous sommes approximativement à mi-parcours. »

« *Quelque chose cloche*, comprit Parsons. *Ce vaisseau ne se dirige plus vers Mars.* » Et pourtant cela ne semblait pas déranger le système-robot automatique.

Il songea avec terreur : « *Mars a disparu !* »

Environ une demi-heure plus tard, la machine annonça :

« Nous allons bientôt atterrir. Attendez-vous à quelques secousses pendant que l'appareil se positionne. »

Tout autour du vaisseau, le vide !

« Voilà donc ce qu'ils avaient en tête, Stenog et ses sbires. Ils n'avaient nullement l'intention de m'expédier dans la moindre colonie pénitentiaire. C'est un aller simple pour la mort. On va me jeter dans l'espace.

— Nous avons atterri », dit la machine.

Et puis, elle se corrigea :

« Nous allons atterrir. »

Des bruits sourds s'échappèrent de la machine, et, bien que la voix eut parlé avec la même assurance, Parsons eut le pressentiment que la machine était, elle aussi, perturbée. Peut-être que cette situation n'était pas intentionnelle – tout au moins pas prévue par les constructeurs du vaisseau.

« Elle est perdue, se dit-il, elle ne sait pas quoi faire. »

« Nous ne sommes pas sur Mars », cria-t-il, mais au même moment, il comprit que la machine ne pouvait l'entendre. Ce n'était qu'un système automatique... sans vie...

« ... Nous sommes dans le vide », dit-il.

La machine poursuivit :

« À partir de maintenant, ce sont les autorités locales qui vous prennent en charge. Le voyage est terminé. »

Puis elle se tut ; il vit ses entrailles palpitantes s'immobiliser lentement. Elle avait accompli son travail – du moins le croyait-elle.

La porte du sas s'ouvrit et le regard de Parsons plongea dans le néant. Autour de lui, l'air de l'habitacle se mit à siffler en s'échappant par le sas ouvert. Aussitôt, une sorte de casque surgit du siège où il était attaché et tomba sur ses genoux. Et au même instant, la machine revint à la vie.

« Alerte, dit la machine. Enfilez immédiatement l'unité de secours qui vous a été fournie. Immédiatement ! »

Parsons s'activa. Les sangles qui l'entravaient le gênaient pour enfiler l'unité. Il y parvint tout de même au moment où les dernières traces d'air s'échappaient du vaisseau. Elle pulsait déjà de l'air – un air froid qui sentait le renfermé.

Les parois du vaisseau rougirent. Sans aucun doute, un dispositif de secours tentait de suppléer à la chaleur qui se dissipait.

Le sas du vaisseau resta ouvert pendant une quinzaine de minutes, lui sembla-t-il. Puis, brusquement, il se referma.

La machine cliqueta devant lui et à l'intérieur, ses tissus sensoriels s'agitèrent dans leur bain. Mais la machine n'avait rien à dire. Nul passager ne revenait. Le vaisseau frémit ; par le hublot, Parsons vit un éclair. Quelque réacteur venait de se mettre en branle.

Horrifié, il se rendit compte qu'il repartait dans l'espace. D'un endroit vide à un autre ! Combien de fois se déroulerait l'opération ? Cette navette dénuée de sens allait-elle durer longtemps ?

Par le hublot d'observation, il vit la position des étoiles se modifier à nouveau tandis que le vaisseau s'alignait sur sa trajectoire retour. Il retrouva un peu d'espoir. Peut-être, à l'autre bout, retrouverait-il la Terre. En raison de quelque défaillance technique, le vaisseau l'avait emporté, non sur Mars, mais en un lieu de substitution quelconque ; mais maintenant la panne allait être réparée et il allait se retrouver à son point de départ.

Soixante-quinze minutes après – du moins selon l'appréciation de Parsons – le vaisseau frémit et déverrouilla à nouveau son sas d'entrée. Une fois de plus son regard embrassa le vide. « Oh ! non, se dit-il. Et je n'ai même pas l'impression d'avoir bougé. Ce n'est qu'intellectuellement que je sais m'être déplacé entre deux points différents... séparés par des millions et des millions de milles. »

Au bout d'un moment, le sas se referma. « Ça recommence, pensa-t-il. C'est un cauchemar. L'horrible rêve du mouvement. »

S'il pouvait fermer les yeux, ne pas regarder par le hublot, s'il pouvait s'empêcher de penser...

« Ce serait plonger dans la folie, songea-t-il. Et pourtant comme ce serait facile. De me replier sur moi-même, assis là, sur ce siège. De ne pas voir la vérité que je connais. »

Mais dans quelques heures, il aurait faim. Il avait déjà la bouche pâteuse. Il mourrait de soif avant d'inanition.

La voix à présent familière annonça calmement :

« Le voyage jusqu'aux colonies martiennes dure environ soixante-quinze minutes. Ventilation et chaleur vous seront fournies, mais aucune nourriture – sauf en cas d'urgence. »

« Eh bien ! Ce n'est pas un cas d'urgence, ça ? Quand la machine s'en rendra-t-elle compte ? Quand je commencerai à mourir de soif peut-être ? Est-ce qu'elle m'injectera de l'eau provenant de robinets cachés quelque part dans les parois ? »
Devant lui, le morceau de cervelle de rat flottait dans son bouillon.

« Tu n'es pas vivant, dit Parsons pour lui-même, tu ne souffres pas. Tu n'es même pas conscient de ce qui arrive. »

Il pensa à Stenog. Cet homme avait-il mis au point tout ceci ? Impossible... Il devait s'agir de quelque effroyable accident. Personne n'y était pour quoi que ce soit.

« On a fait disparaître la Terre, Mars. On m'a oublié. Faites-moi disparaître également. Ne m'oubliez pas. Je veux suivre le mouvement ! »

La machine cliqueta et dit :

« Ce vaisseau est ainsi conçu qu'à la moindre détérioration de ses éléments constitutifs, une explosion détruira... »

Un étrange espoir l'envahit soudain. Si cette carapace pouvait éclater ! En se détachant, peut-être... Oui, mieux valait en finir comme ça.

Derrière le hublot d'observation, les lointaines étoiles. Personne ne pouvait remarquer sa présence.

Une étoile se détacha. Non, pas une étoile... Un objet.

L'objet grossit.

« Il s'approche. » Puis, pendant une durée interminable, insupportable, la chose conserva sa même taille.

Impossible de savoir ce que c'était. Un météore ? Des débris satellisés ? Un vaisseau spatial ?... La chose gardait ses distances...

La machine dit :

« Nous allons bientôt atterrir. Attendez-vous à quelques secousses pendant que l'appareil se positionne. »

« Cette fois-ci, pensa Parsons il y a quelque chose dehors. Ce n'est pas Mars. Pas une planète. Mais *quelque chose*. »

« Nous allons nous poser », dit la machine. Suivirent une rapide succession de bruits quasiment inaudibles.

« ... Nous avons atterri », dit-elle finalement.

Le sas s'ouvrit. De nouveau, le vide.

« Où est-il ? se demanda Parsons. Il est reparti ? »

Il était prisonnier de son siège ; impossible de se lever.

« Je vous en prie, implora-t-il, ne partez pas. »

Une forme opaque apparut devant l'entrée, masquant les étoiles.

« Au secours ! » hurla Parsons.

Sa voix, répercutée dans son casque, l'assourdit un moment.

Un homme apparut, portant lui aussi un casque – qui le faisait ressembler à une grenouille géante. Sans hésitation il se précipita vers Parsons. Un autre le suivait. Sachant visiblement ce qu'ils avaient à faire, ils se mirent à découper prestement les sangles qui l'entravaient au siège. Des étincelles jaillissaient du métal en fusion et retombaient dans tout le vaisseau... enfin, ils le délivrèrent.

« Dépêchez-vous ! s'écria l'un des deux hommes, tout en appuyant son casque contre celui de Parsons, pour que sa voix puisse lui parvenir. Ça ne reste ouvert que quelques minutes. »

Parsons, se relevant à grand-peine, demanda :

« Qu'est-ce qui n'a pas marché ? »

— Rien, répondit l'homme en soutenant Parsons ; son compagnon, une arme étrange à la main, inspecta soigneusement l'intérieur.

— Nous ne pouvions intervenir sur Terre, dit le premier, tandis qu'ils se dirigeaient vers le sas. Ils nous guettaient... Les *shupos* s'y connaissent, croyez-moi. Nous avons fait reculer ce vaisseau dans le temps. »

Parsons lut sur son visage une lueur de triomphe. Ils allaient quitter l'appareil, en franchissant le sas ouvert. À une centaine de pieds de là, un vaisseau plus important, de la forme d'un gigantesque crayon, attendait, sas ouvert, rayonnant de lumière. Un câble reliait les deux engins.

L'inconnu se retourna, cherchant des yeux son camarade.

« Soyez prudent, dit-il à Parsons. Vous n'êtes pas habitué aux traversées. Rappelez-vous : il n'y a pas de gravité. Vous pouvez partir à la dérive. »

Il s'accrocha au câble, tout en faisant signe à son compagnon de venir.

L'autre fit un pas vers le sas. Près de la paroi du fond apparut brusquement le canon d'un pistolet. Un éclair orange jaillit : l'homme s'écroula, face en avant. L'homme à côté de Parsons en eut le souffle coupé. Son regard croisa le sien. L'espace d'une seconde, il vit le visage de l'homme, un visage déformé par la peur... il savait ce qui l'attendait. Alors l'homme qui avait sorti son pistolet, tira sur la paroi nue où était apparu le canon de l'arme.

Un choc. Une lumière aveuglante. Parsons tomba à la renverse. Le casque de l'homme qui était à ses côtés explosa. Des morceaux rebondirent sur son propre casque. Au même instant, la paroi du fond vola en éclats ; une brèche s'ouvrit dans le mur et des morceaux de métal voltigèrent en tout sens.

Parsons vit alors un *shupo*, manifestement en train de mourir. La petite silhouette tourna lentement sur elle-même, dans une sorte de convulsion rituelle. Ses yeux s'exorbitèrent ; le *shupo* s'effondra. Puis son corps mutilé se mit à flotter et tournoyer dans le vaisseau, se mêlant aux nuages de débris. Enfin, il s'immobilisa contre le plafond, tête en bas, bras grotesquement ballants. Le sang qui coulait de sa poitrine se rassembla en une sorte de baudruche allongée, brillante, cramoisie, puis se figea, enfla, et la baudruche, attirée contre une jambe du *shupo*, éclata.

Encore abasourdi, Parsons se rappela les paroles qu'il venait d'entendre : « *Les shupos s'y connaissent, croyez-moi.* »

« Oui, pensa-t-il. Et même rudement. » Ce *shupo* avait été à bord *tout le temps*. Il n'avait pas fait un bruit. Pas un geste. Il avait attendu. Se serait-il laissé mourir sur place, dans la cloison, si personne ne s'était montré ?

Les deux hommes étaient morts. Le *shupo* les avait tués tous les deux.

En face du vaisseau-prison, à l'autre extrémité du câble, l'appareil allongé comme un crayon se balançait mollement. La

lumière qui en émanait était toujours aussi forte. « Mais il est vide ! Ils sont venus me chercher... trop tôt. Ils n'ont pas pu éviter le piège... Qui étaient ces gens ?... Le saurai-je jamais ? »

Il se pencha pour examiner le cadavre à ses pieds. Soudain, il pensa au sas qui, à tout moment, risquait de se refermer.

Il resterait bloqué là-dedans... Le vaisseau repartirait... Abandonnant les deux cadavres, il franchit le sas et se lança dans le vide, les mains agrippées au câble. Son bond l'emporta plus loin qu'il ne l'avait voulu ; pendant un moment, il tournoya comme une toupie, s'écartant des deux vaisseaux qu'il voyait rapetisser dans l'espace. Le froid intense le gifla ; il frissonna jusqu'aux moelles. Il lutta, et parvint à avancer, étirant ses bras, ses doigts...

Peu à peu, son corps glissa vers le vaisseau en forme de crayon. Soudainement, l'appareil monta vers lui ; il heurta brutalement la coque. Encore étourdi, il parvint à s'agripper et plaqua son corps sur le fuselage. Puis, reprenant ses esprits, il se déplaça centimètre par centimètre vers le sas d'entrée laissé ouvert.

Ses doigts saisirent le câble. Il s'y cramponna et se hissa à l'intérieur du vaisseau. La tiédeur qui l'entoura aussitôt chassa progressivement le froid qui l'engourdissait. À l'autre extrémité du câble, le sas du vaisseau-prison venait de se refermer.

Il s'agenouilla, et trouva l'extrémité du câble. Comment était-il attaché ? Déjà les réacteurs du vaisseau-prison s'allumaient ; l'appareil s'apprêtait à repartir. Le câble se tendit ; le vaisseau-prison tirait dessus.

En proie à la panique, il songea : « *Est-ce que je veux repartir ? Ou est-ce que je coupe le câble ?* »

Mais la décision avait été prise à sa place. Sous la poussée des réacteurs, le câble se rompit. Le vaisseau fila à une vitesse vertigineuse, se réduisit à un point, puis s'évanouit.

Parti. Vers la Terre. Avec trois cadavres à son bord.

Mais lui, où se trouvait-il ?

Tout en refermant la porte du sas à la main – il y parvint au prix d'un effort considérable – Parsons se retourna pour étudier le vaisseau dans lequel il était arrivé... cet appareil qui était venu le sauver et qui, pour toutes sortes de raisons, avait échoué.

CHAPITRE VII

Tout autour de Parsons, des compteurs et des commandes. Le panneau central scintillait de données.

Il s'installa sur l'un des deux sièges placés en face du panneau. Dans un cendrier un mégot de cigarette achevait de se consumer. À peine quelques minutes auparavant, les deux hommes avaient quitté leur cabine pour se précipiter à sa rescousse. À présent, ils étaient morts et il occupait leur place.

« *Suis-je tellement plus avancé ?* »

Le panneau émettait un ronronnement. Les aiguilles des cadrans remuaient légèrement. L'un des gars lui avait dit : « *Nous avons fait reculer le vaisseau dans le temps.* » Mais à quel point ?

Et il avait également voyagé dans l'espace. L'engin pouvait se déplacer dans les deux dimensions.

Il examina attentivement les commandes. Laquelle choisir ? Il remarqua que le panneau était divisé en deux hémisphères.

« On *essayait* de m'atteindre. On m'a fait littéralement bondir en arrière dans le temps. De combien d'années, de siècles ?... De ma société vers une autre. Certainement dans un but précis. Saurai-je jamais lequel ?

» Au moins je les ai vus de près. Même si cela n'a duré que quelques instants.

» Mon Dieu ! Je suis à la fois perdu dans l'espace et dans le temps. Dans les deux dimensions à la fois ! »

Il détecta une friture intermittente en partie couverte par le ronronnement du panneau. C'est alors qu'il aperçut la grille de protection d'un haut-parleur. Un système de communication ? Mais relié à quoi ?

Il tendit la main et tourna un bouton à titre d'essai. Aucun changement notable. Il appuya sur un commutateur placé près du bord du panneau.

Tous les cadrans s'animèrent brusquement.

Le vaisseau se mit à vibrer tout autour de lui. Les secousses étouffées des réacteurs l'ébranlèrent. « Nous bougeons », pensa-t-il. Les aiguilles des horloges s'affolèrent. Les compteurs se brouillèrent. Tous les chiffres disparurent. Une lumière rouge s'alluma et clignota, et aussitôt les aiguilles se stabilisèrent.

Quelque mécanisme de sécurité était entré en action.

Des étoiles apparurent sur l'écran situé au-dessus des commandes. Puis, un point brillant se détacha nettement. Teinté de rouge. Une planète ? Mars ?

Mal à l'aise, il respira profondément et, de nouveau, manipula d'autres boutons, à tout hasard.

Sous le vaisseau, s'étendait une plaine rouge aride.

Parsons ne la reconnut pas.

Loin, sur la droite, des montagnes. Prudemment, il essaya plusieurs manœuvres. Le vaisseau piqua brusquement du nez ; il parvint à le redresser et à le stabiliser au-dessus d'un vaste terrain craquelé par le soleil. L'érosion... il aperçut d'innombrables sillons creusés dans l'argile recuite. Pas un mouvement. Aucune trace de vie.

Après une série d'essais infructueux, il réussit enfin à poser le vaisseau. Redoublant de prudence, il déverrouilla la porte.

Un vent âcre l'enveloppa. Il sentit l'odeur étrange de l'érosion. Cependant, l'atmosphère raréfiée contenait un faible relent de tiédeur.

Il sauta sur le sol désagréé : ses pieds s'enfoncèrent dans le sable, et il faillit perdre l'équilibre.

Pour la première fois de sa vie, il se trouvait sur une autre planète. Il scruta le ciel et distingua de vagues nuages à l'horizon. Il crut apercevoir un point noir, qui s'évanouit aussitôt. Quelque oiseau ?

Le silence l'effraya.

Il fit quelques pas. Sous son poids, les pierres se brisaient et partaient en poussière. Pas d'eau ! Il se pencha pour ramasser une poignée de sable : il était rude au toucher.

Sur sa droite, une espèce de crassier et des rochers.

Là, dans l'ombre froide, des lichens gris, qui n'étaient guère que de simples taches sur la roche.

Il escalada le plus gros des rochers. Au loin, il distingua ce qui, d'après lui, aurait pu être une construction artificielle. Les restes d'une énorme tranchée creusée profondément dans le désert ? Il partit dans cette direction.

« Je ferais bien de ne pas perdre de vue le vaisseau. »

Tandis qu'il avançait, un deuxième signe de vie lui apparut : sur son poignet, une mouche. L'insecte tournoya un instant autour de lui avant de s'éclipser. La bestiole la plus nuisible qui soit, était encore préférable à ces étendues mortes. Forme de vie dérisoire, effrayante et tragique dans ce contexte.

Si une mouche pouvait survivre, pour sûr il devait y avoir de la matière organique quelque part.

Vraisemblablement, dans un autre coin de la planète, une colonie quelconque. Les prisons martiennes ! Mais peut-être arrivait-il bien avant leur création... ou après leur disparition... Une fois qu'il posséderait à fond les commandes du vaisseau...

Quelque chose scintilla au loin.

Il marcha dans cette direction. Finalement, il s'approcha suffisamment pour reconnaître la silhouette d'une dalle dressée à la verticale. Une borne ? Le souffle court il gravit un talus, glissant sur le sable sec et poussiéreux.

Dans le faible rougeoiement de la lumière du soleil, il vit un bloc de granit planté dans le sol. Une patine verte le recouvrait, masquant presque totalement ce qui brillait dessous. Il s'agissait d'une plaque métallique boulonnée au centre de la dalle.

Sur la plaque... des inscriptions. Autrefois gravées profondément dans le ciel, mais aujourd'hui usées, presque invisibles. Il s'accroupit et essaya de déchiffrer les caractères. La plupart des lettres avaient disparu ou étaient illisibles, mais en haut, en caractères plus grands, un mot restait encore lisible :

PARSONS

Son nom ! Coïncidence ? Incrédule, il fixa la plaque. Puis, ôtant sa chemise, il s'en servit pour chasser l'accumulation de sable et de poussière incrustés. Devant son nom, un autre mot :

JIM

Plus aucun doute n'était possible. Dans ce pays désertique, cette plaque avait été érigée en sa mémoire. Mais alors ? Une idée folle, fantastique, l'envahit : il était peut-être devenu un personnage gigantesque de l'histoire – connu de toutes les planètes ! Une figure légendaire, commémorée par ce monument, tel un dieu.

Fébrilement, il frotta l'inscription gravée sur la plaque tout entière. Il n'était nullement question de lui. La plaque lui était adressée ! Ahuri, il s'assit sur le sable, et nettoya les lettres, l'une après l'autre.

La plaque lui indiquait la façon de manœuvrer le vaisseau. C'était un manuel d'instruction !

Chaque phrase était répétée – apparemment pour pallier les ravages du temps. « Ils savaient que ce bloc resterait là pendant des siècles, peut-être des millénaires. Jusqu'à mon arrivée ! »

Les ombres de la chaîne de montagnes à l'horizon s'étaient allongées. Au-dessus de lui, le soleil commençait à décliner. C'était la fin du jour. À présent, l'air avait perdu toute tiédeur. Il frissonna.

Il leva les yeux ; il distingua une forme à moitié noyée dans la brume naissante. Un disque grisâtre naviguait au-delà des nuages. Un long moment, il l'observa, le cœur palpitant. Une lune, traversant le firmament de ce monde. Elle était beaucoup plus près que la Lune qu'il connaissait. Mais sa taille apparemment plus grande était peut-être due à la petitesse de Mars. Mettant sa main en visière pour se protéger des longs rayons du soleil, il étudia la face de cet astre... sa surface usée...

Ce satellite était la *Lune*.

Elle n'avait pas changé ; l'aspect de sa face visible était resté le même. Il n'était pas sur Mars, mais sur la Terre.

Il se trouvait sur sa propre planète, sur cette vieille Terre en train de mourir. L'Ère Désertique Finale. Elle s'était desséchée,

comme Mars auparavant, usée par le temps. Il ne restait plus que des mouches et des lichens. Et des rochers. La Terre présentait cet aspect depuis longtemps certainement ; cela avait suffi, de toute façon, pour arracher la plupart des restes de la civilisation humaine qui, jadis, existait. Mais cette plaque, érigée par des êtres qui voyageaient dans le temps... comme lui... Qui le *cherchaient*, suivaient ses traces pour obtenir de nouveau le contact perdu. Vraisemblablement, ils avaient édifié, çà et là, pareils repères.

Son nom... Les derniers mots inscrits dans la matière...

Survivre à l'homme... alors que tout avait disparu...

Au coucher du soleil, il retourna au vaisseau. Avant d'y entrer, il s'y arrêta un moment, lançant un dernier regard autour de lui.

Oui, c'était mieux ainsi. La nuit tombait, obscurcissant la plaine. Il imaginait des animaux sortant de leur trou, des insectes nocturnes faisant leur apparition.

Finalement, il verrouilla le sas. Il alluma les lumières ; une blancheur diffuse inonda la cabine de pilotage, et des voyants rouges scintillèrent sur le panneau de commande. Au-dessus de lui, le haut-parleur crachotait faiblement dans son coin. C'était au moins un semblant de vie.

Dans l'entrée, il aperçut une bestiole qui s'était introduite dans le vaisseau durant son absence : une créature coriace, un mille-pattes.

« Ils peuvent résister à n'importe quoi, se dit-il, ils seront les derniers à disparaître. »

Il regarda ce mille-pattes se faufiler sous une armoire.

« Quelques-uns vivront encore, songea-t-il, quand la plaque avec mon nom sera réduite en poussière. »

Il s'installa aux commandes et régla les manettes suivant les instructions décrites. Puis, suivant la combinaison indiquée, il perfora la bande et lança le mécanisme qui la faisait avancer.

Les aiguilles des cadrans modifièrent leur position.

Il laissa les commandes aux mains de ceux qui le cherchaient. Passivement, il resta assis tandis qu'à nouveau les étranges vibrations le traversaient et que, sur l'écran

panoramique, apparaissait brusquement le spectacle de la nuit. Le jour lui succéda, et puis, au bout d'un certain temps, des teintes vertes, bleues, remplacèrent l'aridité rougeâtre.

« La Renaissance de la Terre », songea-t-il sombrement. Le désert devenait à nouveau fertile. De plus en plus vite les scènes se brouillaient, se transformaient. Des milliers d'années défilaient ; peut-être des millions. Il avait du mal à réaliser ce qui se passait. Au cours de ses multiples tentatives, il avait conduit le vaisseau dans un futur incommensurable. Jusqu'aux limites, qui sait, où l'engin avait pu le porter.

Brusquement, les aiguilles se figèrent.

« Je suis revenu », se dit-il.

Levant la main il coupa un interrupteur sur le panneau. Les machines s'arrêtèrent. Il se leva et avança lentement vers la porte. Un moment d'hésitation... Puis il l'ouvrit d'un seul coup.

Devant lui, un homme et une femme. Tous deux tenaient un pistolet à la main, braqué sur lui. Tout autour, un paysage verdoyant, des arbres, des fleurs. En face, un bâtiment.

« Parsons ? » demanda l'homme.

Des rayons de soleil dorés et brûlants l'inondaient.

« Oui, dit-il.

— Bienvenue », dit la femme d'une voix de gorge. Mais les armes ne s'étaient pas abaissées. « Veuillez sortir du vaisseau, docteur. »

Il s'exécuta.

L'inconnu dit :

« Vous avez trouvé une de ces balises ? Ces instructions qui vous ont été envoyées ? »

Parsons répondit :

« Ça faisait un bon bout de temps qu'elles m'attendaient, non ? »

La femme le frôla pour entrer dans le vaisseau. Elle examina les compteurs du panneau :

« Oui. Très longtemps. » Elle se tourna vers son compagnon :
« Helmar, il est allé jusqu'au bout ! »

Helmar contempla Parsons :

« Vous avez eu de la chance que ce truc-là ait fonctionné !

— Vous allez me menacer longtemps, comme ça, avec vos armes ? »

La femme, dans l'encadrement de la porte, lança par-dessus son épaule :

« Aucune trace de *shupos*. Je crois que tout est en ordre. »

Elle avait déjà rangé son arme et l'homme en faisait maintenant autant.

Il tendit une main, que Parsons s'empressa de serrer.

« On ne serre pas la main aux femmes, aussi ? demanda la femme en tendant sa main. J'espère que je ne viole pas une coutume de votre époque. »

L'homme – Helmar – dit :

« Comment avez-vous trouvé le futur lointain ? Impressionnant non ?

— Très peu pour moi ! répliqua Parsons.

— Évidemment, c'est un spectacle attristant... dit Helmar, mais dites-vous que cela arrivera petit à petit et dans très longtemps. D'ici là, d'autres planètes seront habitées. »

Tous deux le regardaient, empreints d'une vive émotion. Parsons, à son tour, se sentit ému.

« Vous voulez boire quelque chose, docteur ? suggéra la femme.

— Non, merci. »

Au-dessus de quelques plants de vigne tout proches, il vit des abeilles voler ; un peu plus loin, une rangée de cyprès. Il se dirigea vers ces arbres, les deux inconnus sur les talons. À mi-chemin, il s'arrêta et respira à pleins poumons. Cette atmosphère chargée de pollen du milieu de l'été... Cette odeur de la nature en fête.

« Les voyages dans le temps sont quelque peu capricieux, dit la femme. Du moins en ce qui nous concerne. L'exactitude n'a pas été notre fort... Je suis désolée.

— Ce n'est pas grave », dit Parsons.

Il regarda l'homme et la femme, leur prêtant plus d'attention.

La femme était superbe. Bien plus belle que toutes celles qu'il avait pu voir dans ce monde où de si jolis corps jeunes et robustes l'avaient ravi. Elle était *différente*. Peau cuivrée qui

brillait sous le soleil de midi. Mêmes pommettes plates, yeux noirs identiques, mais une forme de nez différente. Plus prononcée. Tous ses traits étaient plus marqués, ce qui était nouveau pour lui. En outre, elle était plus âgée. Trente-cinq ans, peut-être ? Créature puissamment charpentée, à la chevelure noire magnifique, qui – somptueux torrent – dégringolait jusqu'à la taille.

Sur le devant de sa robe, soulevé par ses seins, un blason : un dessin complexe tissé dans une riche étoffe, qui montait et descendait avec les mouvements de sa respiration. Une tête de loup.

« Vous êtes Loris, dit Parsons.

— C'est exact », répondit la femme.

Parsons comprenait pourquoi elle était devenue la mère supérieure de cette société. Pourquoi sa contribution au Cube représentait une importance suprême. Ses yeux, les lignes fermes de son corps, son front large... autant de signes qui ne trompaient pas...

L'homme à côté d'elle partageait certaines de ses caractéristiques. Même peau cuivrée, même nez aux arêtes fortement marquées, même chevelure noire, mais avec des différences subtiles, essentielles. « Un simple mortel, songea-t-il, et malgré tout impressionnant. » Deux êtres. Beaux, bien faits, et qui répondaient à son regard avec intelligence et compréhension ; attentifs à ses besoins. « Deux individus très forts », se dit-il. Leurs yeux sombres avaient une profondeur qui touchait le plus profond de son être. La force de leur personnalité obligeait son âme à s'élever vers un plus haut niveau de connaissance.

Helmar lui montra le bâtiment en pierre grise : « Entrons. Il fait plus frais à l'intérieur, et nous pourrons nous asseoir. »

Comme ils avançaient tous les trois, le long de l'allée, Loris ajouta :

« Nous y serons plus tranquilles. »

Un colley, remuant sa longue queue, s'approcha d'eux, son fin museau dressé. Helmar s'arrêta pour lui caresser les flancs. En tournant au coin du bâtiment, Parsons vit une succession de

terrasses en paliers, et un jardin magnifiquement entretenu, agrémenté d'arbres et d'arbrisseaux.

« Nous sommes loin du monde ici, fit remarquer Loris. C'est notre Loge. Elle a été construite il y a trois cents ans. »

Au milieu d'un terrain, Parsons aperçut un deuxième vaisseau spatio-temporel. Plusieurs hommes s'affairaient autour de l'engin.

« Ceci vous intéressera peut-être », poursuivit la jeune femme. Elle entraîna Parsons vers l'engin. Là, elle prit une sphère brillante et lisse que tenait un des techniciens, et la boule, de la taille d'un pamplemousse, s'échappa toute seule de sa main, à la verticale. Elle la rattrapa aussitôt. « Tout est prêt, voyez-vous. Nous allons envoyer tout ça dans le futur. »

Elle montra l'intérieur du vaisseau : il était rempli de petites sphères identiques.

« Je présume, intervint Helmar, que lorsque vous avez rencontré ces trucs-là, ils devaient être plutôt usés. »

Parsons prit la sphère de la main de Loris, et l'examina attentivement :

« Je ne connais pas cet objet. »

Helmar et Loris échangèrent un regard.

« Ce sont les balises, dit Loris. Une de ces sphères vous a contacté dans le lointain futur.

— Elles émettent des ondes à des centaines de milles, ajouta Helmar. Elles ont communiqué avec la radio de votre vaisseau. » Tous deux fixèrent Parsons un long moment. « ... Vous n'avez pas reçu vos instructions par le haut-parleur ? N'avez-vous pas entendu l'un de ces objets vous dire comment manœuvrer le vaisseau pour le ramener à notre époque ?

— Non. J'ai trouvé un bloc de granit sur lequel était fixée une plaque. Les instructions étaient gravées dans le métal. »

Silence.

Au bout d'une minute, Loris prit la parole :

« Nous ne savons absolument pas de quoi il s'agit. Nous n'avons pas construit un tel dispositif. Et vous dites qu'il vous a donné des *instructions* ?

— Pour piloter notre vaisseau temporel ? dit Helmar.

— Oui, répondit Parsons. Et cette plaque m'était adressée. Elle portait mon nom.

— Nous avons expédié des centaines de ces repères, s'étonna Helmar. Vous n'en avez pas rencontré *un seul* ?

— Aucun », dit Parsons.

L'homme et la femme avaient perdu de leur assurance ; Parsons, lui aussi, se posait les mêmes questions : Qu'étaient devenues ces sphères ? Et si ces gens n'avaient pas érigé la plaque, *qui alors l'avait fait* ?

CHAPITRE VIII

« Pourquoi m'avez-vous transporté à votre époque ? » demanda Parsons.

Après un moment de silence, Loris dit :

« Nous avons un problème d'ordre médical. Nous avons essayé de le résoudre, mais nous avons échoué. Ou plus précisément, nous n'avons eu que des semi-succès. Nos connaissances médicales sont limitées, et dans notre monde, il n'y a aucun moyen de parfaire notre savoir.

— Combien de personnes vivent ici ? »

Loris sourit :

« Juste nous-mêmes et quelques autres. Une poignée de sympathisants.

— Au sein de votre tribu ?

— Oui, dit-elle.

— Qu'est-ce que le gouvernement va penser à mon sujet ? Ils savent que quelque chose est arrivé au vaisseau-prison.

— Il a disparu, intervint Helmar. C'est un phénomène assez fréquent. C'est la raison pour laquelle tout prisonnier est envoyé sans escorte. Les voyages entre planètes sont aussi capricieux que les voyages dans le temps. Ils rappellent les débuts de la navigation entre l'Europe et le Nouveau Monde... ces minuscules bateaux qui s'élançaient dans l'inconnu.

— Mais ne va-t-on pas soupçonner que...

— Soupçonner n'est pas savoir, dit Loris. Que peuvent-ils apprendre à notre sujet ? Pas même que nous existons, encore moins qui nous sommes ou ce que nous tentons de faire. Au mieux, ils ne savent rien que ce qu'ils savaient déjà.

— Alors, ils ont déjà des soupçons sur vous, dit Parsons.

— Le gouvernement estime que quelqu'un a réussi à mener à bien les expériences de voyages dans le temps qu'ils avaient abandonnées. Nos premières tentatives furent malheureuses. Ils

ont découvert et analysé du matériel révélateur que nous avons laissé à certains endroits. Ils ont eu ainsi des indices pendant quelque temps. » Ses yeux lancèrent un éclat farouche. « Ils n'ont pas osé m'accuser ! Ils ne peuvent pas venir ici. C'est une terre sacrée. C'est notre terre. Notre Loge ! »

Parsons vit sa poitrine palpiter :

« Ce problème d'ordre médical... ne risque-t-il pas de s'aggraver si nous attendons trop longtemps ?

— Non, répondit Helmar. Nous avons pu parvenir à une stase. » Son calme contrastait avec la fougue de Loris. « N'oubliez pas, docteur, que *nous nous sommes assuré la maîtrise du temps*. Si nous sommes prudents, personne ne peut nous vaincre. Nous avons un avantage unique.

— Personne, dans toute l'histoire, souffla Loris, n'a jamais possédé notre arme, nos possibilités. »

Tandis qu'ils entraient tous les trois dans la Loge des Loups en montant une volée de marches imposantes, Parsons se dit : « Mais l'une des principales découvertes dans le domaine de la science est de démontrer qu'une chose est possible. Une fois la démonstration faite, la moitié du travail est accompli... Ces gens ont montré au gouvernement qu'une machine temporelle peut être construite. Le gouvernement sait désormais qu'il a fait une erreur en abandonnant ces expériences. Ils ignorent à *quel point* les essais ont abouti, et ne connaissent pas les expérimentateurs. Mais ils sont sûrs – du moins, ils ont de bonnes raisons de l'être – que les voyages dans le temps sont possibles. Et ceci, en soi, est déjà une découverte d'importance capitale. »

Loris et Helmar avançaient si vite que Parsons eut à peine le temps de jeter un coup d'œil autour de lui dans le long vestibule lambrissé de boiserie. Une porte à deux battants s'ouvrit : il entra dans une petite pièce luxueusement meublée. Helmar le pria de s'asseoir dans un fauteuil de cuir, puis, d'un geste théâtral, plaça un cendrier à côté de lui, ainsi qu'un paquet de Lucky Strike, en lançant :

« Vous fumiez ces cigarettes à votre époque, je crois.

— Oui, répondit Parsons avec reconnaissance.

— Que diriez-vous d'une bière ? Nous avons plusieurs marques que vous devez connaître. Bien fraîches.

— J'accepte avec plaisir. »

Il alluma une cigarette et aspira la fumée avec délice.

Loris s'installa sur un siège en face de lui :

« Nous avons également apporté des revues du passé. Et des vêtements. Une variété d'objets, aussi, qu'il nous est impossible de tous identifier. Comme vous devez le penser, le hasard joue son rôle. La drague spatio-temporelle ramasse plus de trois tonnes à la fois ! Souvent, elle ne nous restitue que des débris... un peu moins, cependant, qu'au début de nos expériences. »

Elle alluma une Lucky Strike.

S'asseyant à son tour, puis croisant les jambes, Helmar demanda :

« Avez-vous pu vous orienter dans notre monde ?

— Le représentant du gouvernement que j'ai rencontré par hasard a...

— Stenog ! s'exclama Loris. » Elle ne cacha pas son aversion. « Nous le connaissons. C'est lui qui dirige la Fontaine ; mais tout porte à croire qu'il est en cheville avec les *shupos*. Évidemment, il le nie.

— Ils affublent d'uniformes, continua Helmar, des gosses qui ne seraient que des délinquants. Leurs énergies et leurs talents – le désir de mutiler, de tuer, et de se battre – ils les mettent au service du gouvernement. Ils entraînent les jeunes à mépriser la mort, ce qui, comme vous vous en êtes déjà aperçu, est une façon positive de voir les choses dans notre société. »

Son regard devint sinistre.

« Vous devez vous rendre compte que cette société, dit Loris, est établie depuis longtemps. Ce mode de vie a pour lui la sanction des années. Ce n'est pas une aberration momentanée de l'histoire. L'histoire fait peu de cas des êtres humains ; nous en avons eu un bon aperçu au cours de nos travaux avec la drague. On a un point de vue assez différent lorsqu'on voyage dans le temps. Helmar et moi, nous pouvons comprendre – du moins intellectuellement – la conception qu'ont les tribus du caractère inévitable de la vie. Les dirigeants n'encouragent pas la vie de la même manière qu'ils encouragent la mort. Par

exemple, s'ils limitent les naissances, c'est pour parvenir à une population statique.

— S'ils n'avaient pas limité les naissances, dit Helmar, il y aurait aujourd'hui une population non négligeable sur Vénus et Mars. Mais comme vous le savez, Mars n'est qu'un baignoire. Vénus est une source de matières premières. Sapée, années après années. Pillée.

— Tout comme le Nouveau Monde a été pillé par les Espagnols, les Français et les Anglais », dit Loris.

Elle leva le bras ; Parsons vit sur un mur une galerie de tableaux représentant certains personnages qui lui étaient familiers – des portraits de Cortés, Pizarre, Drake, Pedro Alvarez Cabrai – et d'autres qu'il fut incapable d'identifier. Tous portaient la fraise du XVI^e siècle ; c'étaient tous des nobles et des explorateurs de cette époque.

C'étaient les seuls tableaux de toute la pièce.

« Pourquoi vous intéressez-vous particulièrement aux explorateurs du XVI^e siècle ? demanda-t-il.

— Vous le saurez en temps voulu, répondit Loris. Pour le moment, je veux que vous compreniez bien ceci : malgré son caractère morbide, il n'y a aucune raison de s'attendre à ce que cette société disparaisse ou s'écroule à cause de son propre déséquilibre. Nous avons exploré le futur : cet état de fait durera encore plusieurs siècles. Nous partageons votre aversion pour ces déviations, mais... » Elle haussa les épaules. « ... nous adoptons une attitude stoïque. Vous finirez par vous ranger à notre point de vue. »

« Rome, songea Parsons, n'a pas sombré en un jour. »

« Et *ma* société ? demanda-t-il.

— Tout dépend quelles sont pour vous les valeurs authentiques de votre société. Certaines, bien sûr, survivent encore et survivront peut-être toujours. La supériorité des nations de race « blanche » – Russie, Europe, démocraties nord-américaines – a duré un siècle encore après votre époque ; puis, l'Asie et l'Afrique sont devenues les continents dominants et les races dites « de couleur » ont mis à profit leur héritage légitime.

— Au cours des guerres du XXIII^e siècle, dit Helmar, toutes les races se sont mélangées, voyez-vous. Et depuis, parler de “blancs” ou de “gens de couleur” n’a plus aucun sens.

— Je comprends, dit Parsons. Mais l’image que donne ce Cube des Âmes, ces tribus... »

Loris poursuivit :

« Tout ceci, évidemment, n’a aucun rapport avec le mélange des races. La division en tribus est purement artificielle ; c’est probablement à cette conclusion que vous êtes arrivé. Elle provient d’une innovation du XXIII^e siècle, d’une compétition à l’échelle mondiale basée un peu sur le principe des Jeux olympiques – mais à l’issue de laquelle, les vainqueurs pouvaient prétendre à des postes gouvernementaux. À cette époque-là, il y avait encore des nations, et les participants, au début, en étaient les représentants. »

Helmar ajouta :

« Les sources historiques de cette coutume remontaient aux festivals des Jeunesses communistes et, bien sûr... aux joutes médiévales.

— Mais la principale origine du Cube, reprit Loris, ainsi que la manipulation planifiée des zygotes, ne remontent à aucune source que vous puissiez connaître. » Elle fixa intensément Parsons. « Pendant des siècles, les races de “couleur”, partout dans le monde, avaient été considérées comme inférieures ; elles ne pouvaient assurer le contrôle de leurs propres destinées. Nous avons tous en nous ce besoin latent de prouver que nous sommes des êtres supérieurs, que nous pouvons édifier une société et une population beaucoup plus avancées qu’aucune de celles qui ont existé dans le passé. »

Helmar expliqua :

« Tout ce que nous avons réussi à créer, c’est une société pétrifiée qui passe son temps à méditer sur la mort : elle n’a ni projets ni ambitions. Et nul désir de se développer. Notre complexe agaçant d’infériorité nous a trahis ; il nous a fait redoubler d’énergie pour recouvrer notre orgueil, pour prouver que nos ennemis de toujours avaient tort. Tout se passe comme dans l’ancienne Égypte – la mort et la vie sont si intimement liées que le monde est devenu un cimetière où les gens ne sont

guère plus que des gardiens vivant parmi les ossements de leurs ancêtres. Dans leur esprit, ils ne sont virtuellement que des morts en puissance. Aussi, leur grand héritage s'est éparpillé. Imaginez ce qu'ils auraient pu faire ! Ce que *nous* serions devenus ! »

Il s'arrêta, le visage reflétant un conflit d'émotions.

Pendant quelques minutes, ils gardèrent le silence. Puis, Parsons, désireux de changer de sujet, demanda :

« Quel est ce problème médical ? »

Il voulait, *maintenant*, le voir tout de suite. Savoir de quoi il s'agissait.

« Faites tourner votre chaise », répliqua Loris.

Elle-même et Helmar manœuvrèrent leur siège de façon à ce qu'ils soient placés juste en face du mur le plus éloigné de la pièce. Parons en fit autant.

Le souffle court, les lèvres entrouvertes, les poings serrés sur les cuisses, Loris fixa la paroi.

« Regardez bien ! » s'exclama-t-elle, en appuyant sur un bouton.

Le mur s'estompa. Il scintilla et disparut. Une autre pièce s'offrit au regard de Parsons. « Un endroit que je connais ! » se dit-il. Où il s'était déjà rendu. Était-ce... la Fontaine ?

Non, pas tout à fait. Tout y était en miniature. Cette pièce était une réplique de ce qu'il avait vu à la Fontaine. Même type d'installations, de câbles d'alimentation, de monte-charges. À l'extrémité de la pièce, la surface laiteuse d'un cube – un cube en modèle réduit, peut-être de dix pieds de haut et trois en profondeur.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Parsons.

Loris hésita.

« Vas-y », lui dit Helmar.

Elle toucha de nouveau la manette. La face blanche du cube s'évanouit. Ils voyaient à l'intérieur, dans ses profondeurs. Dans le liquide qui l'emplissait.

Un homme se tenait à la verticale, flottant dans le liquide du cube. Il reposait immobile, les bras le long du corps, les yeux clos. Avec un choc, Parsons comprit que l'homme était mort. Mort... et, en quelque sorte, conservé dans le cube. Il était

grand, puissamment bâti, avec un large torse aux reflets cuivrés. Son corps nu était gardé intact par ce cube miniature – modèle réduit du grand Cube des Âmes de la Fontaine appartenant au gouvernement.

À la place de centaines de milliards de zygotes et d'embryons développés, ce petit cube contenait le corps en parfait état de conservation d'un seul homme, d'un individu adulte de sexe masculin âgé d'environ une trentaine d'années.

Sans réfléchir, Parsons interrogea Loris :

« C'est votre mari ? »

— Non. Le mariage n'existe pas chez nous. » Très émue, elle contempla l'homme un long moment. Elle semblait être le siège de sentiments tumultueux.

Parsons insista :

« Vos rapports avec cet homme étaient profonds... Votre amant, peut-être ? »

Elle frissonna, puis, brusquement, se mit à rire :

« Non, ce n'était pas mon amant. » Elle trembla soudain de tous ses membres, puis se frotta le front, et se détourna un instant. « Nous avons des amants, bien sûr. Quelques-uns. L'activité sexuelle se poursuit... indépendamment de la reproduction... »

Elle semblait sur le point d'entrer en transe. Elle prononçait les mots lentement, d'une voix monotone.

Helmar, toujours sur sa chaise, lança :

« Approchez-vous, docteur. Vous verrez de quelle façon il est mort. »

Parsons se leva et se dirigea vers le mur. Ce qui, tout d'abord, lui était apparu comme une petite tache sur le côté gauche de la poitrine de l'homme s'avéra quelque chose de tout à fait différent. C'était là, assurément, la cause de sa mort.

« Comme c'est étrange pour ce monde », se dit Parsons.

Il fixa l'objet, éberlué. Mais il n'y avait aucun doute possible.

De la poitrine du mort, dépassait l'extrémité d'une flèche empennée.

CHAPITRE IX

Sur un signe de Loris, un serviteur s'avança vers Parsons. Après s'être incliné cérémonieusement, il déposa un objet à ses pieds. Il le reconnut aussitôt. Bien que taché, cabossé, l'objet lui restait familier. C'était sa mallette d'instruments.

« Nous n'avons pu vous contacter, dit Helmar, mais nous avons réussi à récupérer ceci. Dans le hall de l'hôtel. Durant la confusion, une fois que Stenog a compris que la fille allait s'en sortir. »

Tandis qu'il ouvrait la mallette pour vérifier si rien ne manquait, ils l'observèrent intensément.

« Nous avons examiné ces instruments, murmura Loris par-dessus son épaule. Mais aucun de nos techniciens n'a été capable de savoir à quoi ils pouvaient servir. La politique de notre société ne nous aide pas. Il nous manque les principes de base. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, nous pouvons vous fournir du matériel que nous avons ramené du passé avec la drague. Au début, nous pensions qu'une fois en possession du matériel, nous arriverions à nous en servir.

— Depuis combien de temps cet homme se trouve-t-il dans le cube ?

— Il est mort il y a trente-cinq ans, dit-elle tout simplement.

— J'en saurai plus lorsque j'aurai pu l'examiner. Peut-on le sortir du bain réfrigérant ?

— Oui, répondit Helmar. Mais pas plus d'une demi-heure chaque fois.

— Ça devrait me suffire. »

Presque en même temps, Helmar et Loris s'exclamèrent :

« Alors, vous voulez bien ?

— Je vais essayer », répondit-il.

Il lut dans leurs yeux un profond soulagement. Ils se détendirent, lui sourirent. La tension qui régnait dans la pièce se dissipa.

« Y a-t-il une quelconque raison, dit Parsons, qui vous empêche de me dire ce qu'était cet homme pour vous ? »

Il se carra devant Loris.

Après un silence, elle dit :

« C'est mon père. »

Pendant un moment, il resta sans réaction. Et soudain, il songea : « *Mais comment peut-elle savoir ?* »

Loris poursuivit :

« Je préfère ne pas vous en dire plus. Tout au moins, pour l'instant. Plus tard peut-être... »

Cette situation semblait l'éprouver.

« Un serviteur va vous conduire à vos appartements, et peut-être pourrons-nous alors... »

Elle lança un coup d'œil vers l'homme qui flottait dans le cube.

« Vous pourrez peut-être commencer à l'examiner.

— J'aimerais d'abord me reposer un peu, dit Parsons. Après une bonne nuit de sommeil, je serai plus d'attaque. »

Ils étaient visiblement déçus. Mais immédiatement, Loris acquiesça, puis Helmar fit de même, un peu plus à contrecœur.

« Bien sûr », dit-elle.

Un serviteur arriva pour emmener Parsons jusqu'à ses appartements. Celui-ci prit sa mallette, et le précéda pour gravir un large escalier. L'homme jetait des coups d'œil derrière lui, mais ne dit rien. En silence, ils arrivèrent à la chambre ; le serviteur ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Parsons.

« Quel luxe ! » Visiblement, il était l'hôte d'honneur de la Loge.

Et pour cause !

Au cours du dîner, ce soir-là, Loris et Helmar décrivirent à Parsons la topographie de la Loge. Ils étaient à vingt et un milles de la ville qu'il avait vue lorsqu'il était arrivé – la capitale où se trouvaient le Cube et la Fontaine. Ici, à la Loge, Loris – la mère supérieure – vivait avec son entourage. « Telle une reine

opulente, pensa Parsons, au centre de cette ruche active. En dehors de la zone contrôlée par le gouvernement. » Cette terre était sacrée.

La Loge, véritable domaine romain, était autonome, économiquement indépendante. Sous les bâtiments fonctionnaient des turbines géantes, générateurs atomiques vieux d'un siècle. Parsons avait vaguement aperçu un paysage souterrain de petits trains de sphères tourbillonnantes, de machines – parfois couvertes de rouille – qui vrombissaient et arrivaient encore à tourner. Mais lorsqu'il avait voulu s'approcher davantage, il avait été fermement reconduit par des gardes en uniforme, et armés – des jeunes gens portant l'emblème familial de la Tribu des Loups.

Les denrées alimentaires poussaient artificiellement dans des réservoirs chimiques souterrains. Vêtements et meubles étaient fabriqués à partir de matières plastiques par des robots travaillant quelque part dans le domaine. Tout ce dont on avait besoin – matériaux de construction, fournitures industrielles, ou autres – était fabriqué et réparé dans les ateliers de la Loge. Un monde qui se suffisait à lui-même, au cœur duquel – comme dans la ville – se trouvait le Cube. L'âme miniature dont il allait bientôt s'occuper. On n'avait pas besoin de lui révéler avec quel soin le secret de son existence était gardé ; vraisemblablement, quelques personnes seulement étaient au courant ; sans doute guère plus qu'une petite partie des gens qui vivaient et travaillaient à la Loge. Et combien d'entre eux comprenaient sa signification, ce qui justifiait son existence ? Peut-être seuls Loris et Helmar savaient.

Après le repas, comme ils dégustaient café et cognac, il se tourna vers Helmar et lui demanda à brûle-pourpoint :

« Vous avez un lien de parenté avec Loris ?

— Pourquoi cette question ? demanda Helmar.

— Vous ressemblez à l'homme dans le cube – son père. Et vous ressemblez un peu à Loris. »

Helmar secoua la tête.

« Non, aucune parenté. »

Son impatience et sa curiosité du début étaient masquées par la politesse. Mais Parsons devinait la tension qui couvait.

Il y avait tant de choses que Parsons ne comprenait pas. « Beaucoup trop », se dit-il. Il avait accepté l'évidence : Loris et Helmar agissaient illégalement. Et ce depuis quelque temps déjà. Le fait même de posséder un cube miniature était visiblement un délit majeur. La conservation de ce corps, la tentative de le ramener à la vie faisait partie d'un plan précis jalousement gardé dont le gouvernement et sans doute les autres tribus ne savaient rien.

Il comprenait le désir de Loris de voir revivre son père. C'était un sentiment tout à fait normal, sans doute commun à toutes les sociétés. Il comprenait aussi les problèmes compliqués qu'elle avait dû affronter pour tâcher d'arriver à ses fins. Grâce à son influence et à son pouvoir, tout, en fait, était réalisable – même si ses agissements allaient à l'encontre des principes de cette société. N'avait-elle pas réussi à garder son père en parfait état de conservation depuis trente-cinq ans ? Le cube, le matériel complexe qui maintenait ce corps en léthargie, la Loge elle-même, tout était consacré à ce but. Ainsi que la découverte et l'exploitation de la drague spatio-temporelle, sans aucun doute. Puisque tant avait déjà été fait, pourquoi le reste ne suivrait-il pas ?

Pourtant, un élément ne cadrerait pas. Dans ce monde, tous les zygotes étaient développés et conservés dans la Fontaine – selon un procédé purement artificiel.

Parsons choisit soigneusement ses mots :

« Cet homme, dit-il à Loris. Votre père. Est-il né à la Fontaine ? »

Loris et Helmar le regardèrent d'un air méfiant.

« Nulle naissance n'a lieu en dehors de la Fontaine », répondit Loris à voix basse.

Helmar ajouta avec impatience :

« Quel intérêt ces renseignements peuvent-ils avoir pour vous ? Nous possédons toutes les données sur sa condition physique au moment de sa mort. C'est sa mort qui vous importe, pas sa naissance.

— Qui a construit le cube ? demanda de but en blanc Parsons.

— Pourquoi ? » dit Loris, d'une voix presque inaudible.

Elle lança un bref coup d'œil à Helmar. Celui-ci expliqua lentement :

« Le modèle est le même que celui de la Fontaine, dirigée par le gouvernement. Il ne faut pas de connaissances spéciales pour reproduire, sur une petite échelle, ce que le gouvernement fait sur une grande.

— Quelqu'un a bien apporté les plans ici et construit tout ça, insista Parsons. Manifestement à ses risques et périls, et dans un but déterminé.

— C'était pour *conserver* mon père », répliqua Loris.

Parsons réagit immédiatement, tandis qu'il sentait son cœur battre la chamade :

« Mais alors, le cube a été construit *après* sa mort ? »

Aucun des deux ne répondit.

Finalement, Loris dit :

« Je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec votre travail, comme le dit Helmar.

— Je suis un vulgaire employé, alors ? Et non quelqu'un avec qui l'on discute d'égal à égal ? »

Helmar le foudroya du regard ; Loris, elle, paraissait plus ennuyée que furieuse.

« Non, pas du tout, dit-elle d'une voix hésitante. Mais le risque est énorme. En fait, cela ne vous concerne pas... Pourquoi cela vous concernerait-il, docteur ? Lorsque vous soignez un patient qu'il soit malade ou blessé, posez-vous des questions sur son passé, ses croyances, son but dans l'existence, sa philosophie ?

— Non, admit-il.

— Nous vous serons reconnaissants. Nous vous enverrons à l'époque que vous souhaitez rejoindre. »

Elle lui adressa un sourire confiant et cajoleur.

« Je suis marié, et j'aime ma femme. Tout ce que je désire, c'est la retrouver.

— Ah ! oui, lança Helmar. Nous l'avons vue lorsque nous étions à votre recherche.

— Et malgré ça, vous m'avez quand même amené ici sans mon consentement ! J'imagine que vous ne faites aucun cas de

mes sentiments personnels. » Il marqua une pause, puis : « Je ne vaudrais pas mieux qu'un esclave, pour vous !

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Loris. » Elle avait les yeux pleins de larmes. « Vous n'êtes pas obligé de nous aider. Vous pouvez retourner à votre époque si vous le voulez. Vous êtes libre. » Elle quitta brusquement la table. « Veuillez m'excuser », poursuivit-elle d'une voix entrecoupée.

Elle sortit de la pièce presque en courant.

« Il faut la comprendre, dit Helmar. » Il dégustait tranquillement son café. « Votre arrivée parmi nous représente notre seul espoir... Soyons sincères : je ne vous suis pas tellement sympathique. Mais là n'est pas la question. Ce que vous faites, ce n'est pas pour moi... mais pour elle. »

L'homme avait raison sur ce point. Et pourtant, même Loris était restée sur la réserve et ne lui avait pas répondu franchement. L'air était imprégné de mensonge et de dissimulation. Mais pourquoi à son égard ? Puisqu'ils lui faisaient suffisamment confiance pour lui montrer l'homme dans le cube, pour lui révéler l'existence du cube lui-même, alors que pouvait-il y avoir de plus ? Pensaient-ils que s'il en apprenait davantage sur leur compte, il ne voudrait plus collaborer ?

Il chassa ces doutes, et, comme Helmar, sirota paisiblement son café. Discrètement, des gens desservirent la table.

Ni lui, ni Helmar, ne dirent quelque chose ; ils burent leur verre en silence. L'alcool était très bon, c'était du vrai cognac. Finalement, Helmar posa son verre et se leva :

« Vous êtes prêt, docteur, pour un premier examen ? »

Parsons se leva à son tour.

« Oui, dit-il. Allons-y. »

CHAPITRE X

Tous trois, immobiles et tendus, regardaient la machine automatique porter le cube dans leur direction. Le cube avançait en ligne droite et s'arrêta devant eux.

La pièce était inondée de lumière. Sous l'éclat des lampes, Parsons contempla le cube qui s'inclina en arrière et s'immobilisa. Dans ses profondeurs, un corps inerte oscillait doucement, les yeux clos, les muscles détendus. Le dieu mort, suspendu entre les mondes, qui attendait l'heure de son retour...

Et dans la pièce, son peuple.

Il y avait beaucoup de monde. Des hommes qui étaient restés jusqu'à présent à l'écart, commençaient à sortir de la pénombre. Parsons ne s'était pas rendu compte de l'importance du projet. Il se retourna pour contempler cette première manifestation d'authentique puissance... la force véritable qui animait la Loge.

Était-ce son imagination ? Ou bien se ressemblaient-ils tous vraiment ? Évidemment, tous les membres de cette société avaient des caractéristiques similaires, la même forme de crâne, et une chevelure identique. Leurs vêtements étaient pareils – robe grise portant sur la poitrine l'emblème de la Tribu des Loups.

Mais il y avait autre chose. Le ton cuivré de la peau. Une certaine lourdeur du sourcil. Un front large. Les narines évasées. Comme s'ils étaient de la même famille.

Il dénombra quarante hommes et seize femmes, mais perdit le fil. Ils circulaient dans la pièce, échangeant des propos à voix basse. Certains avaient déjà pris place près de lui pour le voir opérer. Il était évident qu'ils ne voulaient pas manquer un seul de ses gestes.

À présent, le cube avait été ouvert par des techniciens de la Loge. Le bain réfrigérant était aspiré goulûment par des tuyaux

en plastique. Dans un moment, le corps serait exposé à l'air libre.

« Ces gens ne devraient pas se trouver là, lança Parsons avec humeur. Il va me falloir pratiquer une incision dans la poitrine pour fixer une pompe. Le risque d'infection sera énorme. »

Tous l'entendirent, mais personne ne bougea.

« Ils estiment avoir le droit d'assister à votre intervention, déclara Helmar.

— Vous reconnaissez ne rien savoir sur la médecine, sur l'hygiène...

— Cette fille, Icara, vous l'avez bien soignée en public. De toute façon, vous avez de nombreux antiseptiques dans votre mallette ; nous les avons identifiés. »

Parsons jura dans sa barbe. Il tourna le dos à Helmar, enfila ses gants en plastique, puis disposa ses instruments sur une petite desserte. Tandis que les dernières gouttes de liquide étaient aspirées par les tuyaux, Parsons alluma le champ à haute fréquence et plaça les pôles du générateur de chaque côté du cube. Les cosses bourdonnèrent et rougeoyèrent tandis que le champ entraînait en activité. Le corps inerte était soumis à des radiations stérilisantes. Il concentra pendant quelques secondes le champ sur ses instruments et ses gants. Hommes et femmes observaient ses faits et gestes sans expression, leurs visages figés par la concentration.

Brusquement le bain réfrigérant disparut. Le corps était à l'air libre.

Parsons s'affaira aussitôt. Il n'y avait aucune trace visible de décomposition. Le corps semblait en parfait état de conservation. Il toucha son poignet sans vie. Il était *froid*. Un effluve glacial lui parcourut le bras ; il retira aussitôt la main. Le froid intense des espaces interplanétaires. Il frissonna et se demanda comment il allait s'y prendre.

« Il se réchauffera rapidement, souffla Helmar. Notre procédé de réfrigération vous échappe certainement. La vélocité moléculaire n'a pas été réduite. Elle a été phasée différemment. »

Le corps s'était maintenant suffisamment réchauffé pour qu'il puisse l'ausculter. Quelles qu'aient été les modifications du

système vibratoire, les molécules reprenaient déjà leur rythme normal.

Avec un soin scrupuleux, il plaça un poumon d'acier et le mit en marche. Tandis qu'une pression régulière s'exerçait sur la poitrine immobile, il concentra son attention sur le cœur. Il incisa la cage thoracique et brancha la pompe Dixon dans le système vasculaire pour court-circuiter le cœur qui était arrêté. L'instrument entra immédiatement en action. Le sang se remit à couler. Respiration et circulation reprirent dans ce corps mort trente-cinq ans auparavant. Et maintenant, si les tissus n'avaient pas trop souffert du manque d'oxygène et de nutrition, particulièrement le cerveau, peut-être que...

Discrètement, Loris était venue à côté de lui, de sorte que maintenant son corps était contre le sien. Immobile comme une pierre, elle le regardait travailler.

« Au lieu de retirer la flèche du cœur, dit Parsons, j'ai préféré procéder à la réanimation. Du moins, temporairement. »

Il examina de plus près l'organe atteint.

La flèche avait pénétré profondément. Il n'était sans doute guère en son pouvoir de remettre l'organe en fonction. Toutefois, avec un instrument approprié, il extirpa la flèche et la jeta au sol. Du sang coula.

« Je crois pouvoir soigner le cœur. Mais ce qui m'inquiète le plus, ce sont les lésions cérébrales. Si elles sont trop graves, il faudra abandonner. »

« Le laisser vivre dans ces conditions ne serait pas beau à voir », se dit-il.

« Bien sûr, murmura-t-elle d'une voix affligée.

— À mon avis... » Il éleva le ton et s'adressa à toute la salle.
« ... nous devrions opérer tout de suite.

— Vous voulez dire : essayer de le faire revivre ? » demanda Loris.

Il dut la saisir par les épaules pour l'empêcher de s'écrouler ; il lut dans ses yeux une immense frayeur.

« Oui, répondit-il. Je peux ?

— Et si vous échouez ? murmura-t-elle, en le suppliant du regard.

— J'ai aujourd'hui plus de chance que je n'en aurai jamais, dit-il honnêtement. À chaque fois qu'on le réanime, les tissus cérébraux se détériorent un peu plus.

— Alors, allez-y », dit-elle d'une voix plus ferme.

Helmar, derrière eux, dit :

« Et... n'échouez pas. »

Ce n'était pas une menace ; Parsons perçut dans sa voix un certain fanatisme. Il eut l'impression que cet homme n'envisageait pas une seconde la possibilité d'un échec.

« Grâce à cette pompe, il ne devrait pas tarder à revivre. »

Armé d'instruments, il guetta son pouls, sa respiration. « Si jamais il se met à respirer », se dit-il.

L'homme remua. Ses paupières tressaillirent.

Soupir général dans la salle. Expression simultanée d'étonnement et de joie.

« C'est cette pompe qui lui permet de vivre, commenta Parsons. Évidemment, si tout se passe bien...

— Vous la lui ôterez après avoir suturé le muscle cardiaque, acheva Loris.

— Oui.

— Alors, docteur, agissez maintenant... je vous en prie. Vous ignorez certaines circonstances... Mais veuillez me croire lorsque je vous dis que s'il y a la moindre chance que vous soyez en mesure d'opérer le cœur tout de suite... il faut le faire. » L'air suppliant, elle lui prit les mains ; il sentit ses ongles s'enfoncer dans sa chair. Elle le regarda intensément. « Faites ça pour moi ! Même si vous jugez que c'est plus dangereux... je suis persuadée que vous devez aller de l'avant. J'ai mes raisons. Je vous en prie, docteur Parsons. »

À contrecœur, après avoir tâté le pouls de son patient et vérifié sa respiration, il lança :

« Il lui faudra des semaines de convalescence. Vous le comprenez. En aucun cas, il ne pourra supporter la moindre fatigue, tant que le muscle... »

Elle leva la tête ; ses yeux brillaient :

« Vous allez le faire ? »

Il rassembla ses instruments et entreprit la pénible tâche de remettre le cœur en état.

Quand il eut terminé, il se rendit compte que seule Loris restait dans la pièce. Les autres avaient disparu, renvoyés sans doute sur son ordre. Elle était assise, bras croisés, en face de lui. À présent, elle semblait plus calme. Mais son visage était encore crispé de peur.

« Tout va bien ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Manifestement », dit-il.

Exténué, il commençait à ranger ses instruments.

Elle se leva et s'approcha lentement de lui :

« Docteur, vous venez d'accomplir quelque chose de remarquable. Non seulement pour nous, mais pour le monde entier. »

Trop épuisé pour lui prêter beaucoup d'attention, il ôta ses gants :

« Je suis désolé, dit-il. Je suis trop fatigué pour discuter. J'aimerais regagner ma chambre et me coucher.

— On pourra vous appeler ? Si quelque chose ne va pas ? » Comme il quittait la pièce, Loris le rattrapa. « Dites-moi ce que nous devons surveiller. Des équipes de techniciens se relaieront... Je me rends bien compte qu'il est faible et qu'il lui faudra du temps pour se rétablir. » Elle lui prit le bras.

« Quand reprendra-t-il connaissance ?

— Probablement dans une heure », dit-il sur le pas de la porte.

La réponse parut la satisfaire. Hochant la tête, l'air préoccupé, elle retourna vers l'opéré.

Parsons gravit tout seul l'escalier et après s'être plusieurs fois trompé d'appartement, il finit par trouver le sien. Une fois entré, il ferma la porte, tourna le verrou et s'affala sur le lit. Il se sentait trop las pour se déshabiller et se glisser sous les couvertures.

Quand il ouvrit les yeux, la porte était ouverte : Loris, encadrée dans le chambranle, l'observait. Il faisait sombre... Peut-être n'avait-il pas allumé en entrant dans la chambre... Les jambes en flanelle, il se mit debout.

« J'ai pensé que vous aimeriez prendre quelque nourriture. Il est plus de minuit. »

Tandis qu'elle allumait une lampe et se dirigeait vers la fenêtre pour tirer les rideaux, il s'aperçut qu'un domestique l'avait suivie dans la pièce.

Il se frotta les yeux.

« Je vous remercie. »

Loris congédia le serviteur, puis souleva un à un les couvercles des plats en étain. Parsons sentit une savoureuse odeur lui chatouiller les narines.

« Aucun changement chez votre père ? demanda-t-il.

— Il a repris connaissance un instant. Du moins, il a ouvert les yeux. J'ai eu la nette impression qu'il s'est aperçu de ma présence. Puis il s'est rendormi. Il dort en ce moment.

— Il va dormir longtemps », dit Parsons.

Mais il pensa : cela peut indiquer une lésion cérébrale.

Elle avait rapproché deux chaises d'une petite table. Il offrit un siège à Loris et s'assit à son tour.

« Merci, dit-elle. Vous avez investi tout ce qu'il y avait en vous dans ce travail. Quel spectacle impressionnant pour nous... voir un médecin et sa passion de guérir. » Elle lui sourit ; dans la pénombre de la pièce, ses lèvres paraissaient pleines et humides. Elle avait changé de robe, et ses cheveux étaient tirés en arrière, retenus par une barrette. « Vous êtes un homme très bon. Gentil, et... d'une grande dignité. Votre présence parmi nous nous honore. »

Gêné, il haussa les épaules, ne sachant que dire.

« Je suis désolée de vous mettre mal à votre aise », dit-elle.

Elle se mit à manger et il l'imita. Mais après quelques bouchées, il s'aperçut qu'il n'avait pas faim. Se sentant nerveux, il se leva en s'excusant. Il se dirigea vers la véranda de l'appartement, ouvrit la porte vitrée et fit quelques pas dehors, dans l'air vif de la nuit.

Derrière la barrière, au milieu des arbres et des branches, des lucioles voletaient. Quelque part dans la forêt, de petits animaux couraient, grognaient, s'éloignaient mécontents. Des craquements de brindilles, des bruits de pas furtifs, des sifflements.

« Ce sont des chats, chuchota-t-elle. Des chats domestiques. »

Elle était sortie également et se tenait à côté de lui dans l'obscurité.

« Retournés à l'état sauvage ? »

Elle se tourna vers lui.

« Vous voyez, docteur, leur mode de pensée repose sur un sophisme.

— Vous parlez de *qui* ? »

Elle agita la main d'un geste vague :

« Du gouvernement. Des dirigeants. De tout ce... système. Sans oublier le Cube des Âmes, les Listes... Icara, cette fille que vous avez voulu sauver... » Son ton s'affermait. « ... Elle s'est tuée parce qu'elle avait été défigurée. Elle savait qu'elle aurait fait chuter sa tribu lorsque la saison des Listes serait arrivée. Elle savait qu'elle ferait un mauvais score du fait de son apparence physique. *Mais ce genre de disgrâce n'est pas héréditaire.* — Elle devint plus amère. — Elle s'est sacrifiée pour rien. Qui en a tiré quelque profit ? Quel bien sa mort a-t-elle apporté ? Elle était persuadée que c'était pour le bien de la tribu — de la race. J'ai vu suffisamment de morts. »

Il savait, en l'écoutant parler, qu'elle pensait à son père.

« Loris, puisque vous pouvez revenir dans le passé, pourquoi n'avez-vous pas essayé de le changer ? D'empêcher la mort de votre père ?

— Vous ignorez ce que nous savons. La possibilité de modifier le passé est limitée. C'est très compliqué. » Elle soupira. « Vous croyez peut-être que nous n'avons pas essayé ? » Elle éleva le ton.

« Que nous n'y sommes pas retournés encore et encore, pour essayer de modifier le cours des événements ? Mais rien n'a jamais changé.

— Le passé est donc immuable ? dit-il.

— Nous ne parvenons pas à le comprendre tout à fait. On peut transformer certaines choses. Mais pas celle-ci. Pas celle qui nous intéresse ! Il y a une sorte de force centrale qui nous évite. Une puissance inconnue qui agit pour...

— Vous l'aimez profondément », dit-il, ému par le trouble de Loris.

Elle acquiesça doucement. Il voyait sa main levée. Elle s'essuyait les yeux. Dans la pénombre, il apercevait son visage, ses lèvres tremblantes, ses longs cils, ses grands yeux noirs étincelants de larmes.

« Je suis navré... Je ne voulais pas...

— Il n'y a pas de mal, docteur... Nous nous surmenons tellement. Depuis si longtemps. Comprenez-moi, je ne l'ai jamais vu vivant. Et, le regarder jour après jour, enfermé là-dedans, inapprochable... si loin de nous. Depuis ma plus tendre enfance, je ne pense à rien d'autre. Le ramener. Le retrouver. L'avoir à moi. S'il pouvait revivre... » Ses mains s'ouvrirent, se tendirent, fougueuses, indécises, se refermant sur le vide. « ... Et maintenant que vous l'avez fait revenir parmi nous... »

Elle s'arrêta brusquement.

« Je vous en prie, poursuivez », insista Parsons.

Elle secoua la tête et se détourna de lui. Il lissa ses doux cheveux noirs, humides sous la brume nocturne. Elle le laissa faire. Il l'attira contre lui ; elle n'offrit pas la moindre résistance. Son souffle tiède formait un léger nuage qui s'élevait autour de lui et se mêlait au parfum de ses cheveux. Contre lui, elle était vibrante et brûlante d'émotion contenue. Sa poitrine se soulevait rapidement, silhouettée par la clarté des étoiles, son corps tremblait sous la soie de sa robe.

Sa main caressa sa joue, sa gorge. Ses lèvres pleines étaient près des siennes. La tête penchée en arrière, le souffle court, elle le regarda, les yeux mi-clos.

« Loris », murmura-t-il.

Elle secoua la tête.

« Non, je vous en prie. Non.

— Pourquoi ne me faites-vous pas confiance ? Pourquoi ne voulez-vous pas tout me dire ? Qu'est-ce que vous ne pouvez me... »

Avec un gémissement convulsif, elle s'écarta de lui et partit en courant vers la porte d'entrée, les pans de sa robe voletant derrière elle.

Il la rattrapa et l'entoura de ses bras pour l'empêcher de s'en aller.

« Que se passe-t-il ? dit-il, en essayant de sonder son regard, de déchiffrer l'expression de son visage. De la forcer à le regarder.

— Je... » commença-t-elle.

La porte de la chambre s'ouvrit soudain. Helmar, le visage décomposé, s'exclama :

« Loris ! Il... » Apercevant Parsons, il lança :

« Venez, docteur ! »

Tous les trois s'engouffrèrent dans le couloir et se précipitèrent dans l'escalier ; haletants, ils atteignirent la pièce où reposait le père de Loris. Des techniciens s'y affairaient. Parsons s'aperçut qu'ils mettaient en place un dispositif compliqué qu'il ne connaissait pas.

Sur le lit gisait le père de Loris, lèvres entrouvertes, les yeux vitreux. Son regard, éteint par la mort, fixait le plafond.

« Le bain réfrigérant », disait Loris, quelque part derrière lui, tandis que Parsons sortait ses instruments.

En soulevant le drap, il vit l'extrémité d'une flèche empennée saillir de la poitrine du mort.

« Encore, dit Helmar, complètement atterré. Nous pensions que... » Sa voix s'évanouit. Il était bouleversé, abattu. « Placez-le dans le bain ! » hurla-t-il brusquement.

Des hommes se glissèrent entre Parsons et le lit. Il les vit soulever adroitement le cadavre et le plonger dans le cube vide ; le produit réfrigérant coula à flot et recouvrit le corps jusqu'à ce que ses formes s'estompent et s'obscurcissent.

Après quelques instants, Loris dit amèrement :

« Eh bien, nous avons raison. »

La fureur contenue de sa voix surprit Parsons ; il se tourna vers elle, par réflexe, et vit une expression qu'il n'avait jamais rencontrée sur le visage d'une femme... la haine à l'état pur.

« Raison... à quel sujet », parvint-il à demander.

Elle leva la tête, et plongea son regard dans le sien ; ses yeux semblaient s'être étrécis à tel point que ses pupilles brillaient comme deux petits points ardents, non plus situés dans l'espace, mais flottant juste devant lui, l'aveuglant presque.

« Quelqu'un agit contre nous, dit-elle. Ils l'ont aussi. La maîtrise du temps. Ils nous barrent le chemin ; ça leur plaît... » Elle rit aux éclats.

« Oui, ça leur *plaît*... de nous ridiculiser. »

Puis brusquement, dans un claquement de robe, elle lui tourna le dos et disparut derrière le cercle des techniciens.

Parsons recula d'un pas et vit le couvercle du cube se refermer. Le corps flottait à nouveau dans une stase éternelle. La mort et le silence. Loin du monde des vivants.

CHAPITRE XI

Debout à côté de Parsons, Helmar murmura : « Ce n'est pas votre faute. » Tous deux observaient le cube qui s'élevait verticalement. « Nous avons des ennemis. Ceci est arrivé *avant*, lorsque nous avons remonté le temps et tenté de recréer la situation. Mais nous pensions qu'il s'agissait d'une force naturelle, d'un phénomène du temps. À présent, nous savons à quoi nous en tenir. Nos craintes les plus insensées sont justifiées. Ce n'est pas une force impersonnelle qui a provoqué cela.

— Peut-être avez-vous raison. Mais ne cherchez pas des motifs là où il n'y en a pas. »

« Ils sont un peu paranoïaques, se dit-il. Peut-être à juste titre. »

« Comme me l'a dit Loris, poursuivit-il, aucun de vous ne comprend parfaitement les principes qui gouvernent le temps. Ne se peut-il pas que...

— Non. » Helmar était catégorique. « Je sais. Nous savons tous. »

Il s'apprêtait à poursuivre, mais apercevant quelque chose, il s'arrêta net.

Parsons se retourna. Lui aussi, s'apprêtait à parler, mais ses mots s'étranglèrent dans sa gorge.

C'était la première fois qu'il la voyait.

Elle était entrée silencieusement quelques instants plus tôt, encadrée par deux gardes armés. Un mouvement traversa l'assistance.

Elle était âgée. La première personne âgée que Parsons voyait dans ce monde.

Loris s'approcha d'elle :

« Il est mort de nouveau. Ils ont réussi à le tuer une autre fois. »

La vieille femme avança silencieusement vers le cube, vers le mort qui y reposait. Même à son âge, elle était d'une beauté remarquable. Grande, digne. De longs cheveux blancs coulaient en cascade sur son dos. Même front large. Mêmes sourcils épais. Nez et menton prononcés. Un visage empreint de puissance et d'austérité.

Tout comme les autres. Cette vieille femme, l'homme dans le cube, tout le monde à la Loge – tous partageaient les mêmes caractéristiques physiques.

La vieille femme digne avait atteint le bord du cube. Elle le fixait, sans parler.

Loris lui prit le bras :

« Mère... »

Ainsi, cette femme âgée était la mère de Loris. L'épouse de celui qui reposait à l'intérieur du cube.

L'homme était dans le cube depuis trente-cinq ans. Cette femme devait être septuagénaire. *Son épouse !* Ces deux êtres, ce couple, avaient engendré cette magnifique créature qui gouvernait la Tribu des Loups, l'être humain vivant le plus puissant.

« Mère, poursuivit Loris, nous essaierons de nouveau. Je vous le promets. »

C'est alors que la nouvelle venue aperçut Parsons. Immédiatement, une lueur farouche brilla dans son regard :

« Qui êtes-vous ? »

Elle avait une voix forte, vibrante.

« C'est le docteur qui a tenté de faire revivre Corith. »

La vieille femme regardait encore Parsons avec froideur. Peu à peu ses traits s'adoucirent :

« Ce n'est pas votre faute », dit-elle finalement.

Pendant un moment, son regard s'attarda sur le cube.

« ... Plus tard, dit-elle. Nous essaierons de nouveau. »

Elle se retourna pour lancer un dernier coup d'œil sur Parsons et sur l'homme dans le cube. Puis la vieille femme, suivie de ses serviteurs, se dirigea vers l'ascenseur par lequel elle était arrivée. Elle était montée des niveaux souterrains qui criblaient le sol sous leurs pieds comme les alvéoles d'une ruche – ces zones inimaginables qu'il n'avait jamais vues et qu'il

ne verrait sans doute jamais. Le cœur secret et protégé de la Loge.

Tous les hommes et femmes restaient silencieux tandis que la vieille dame passait parmi eux. La tête légèrement inclinée en signe de respect. Ils lui exprimaient tous leur reconnaissance ; c'était la mère de Loris. La femme aux cheveux blancs, à l'allure d'une reine, traversait lentement et calmement la pièce, laissant le cube derrière elle. Son visage plissé et raidi par la douleur. La mère de la Mère Supérieure...

Leur mère à tous !

Arrivée à l'ascenseur, elle s'arrêta et se retourna à demi. Elle fit un petit geste de la main, un geste pour eux tous. Ils étaient ses enfants.

C'était évident. Helmar, Loris, tous les autres, ces soixante-dix personnes environ, étaient les descendants de cette dame âgée et de l'homme qui gisait dans le cube. Pourtant quelque chose clochait.

L'homme dans le cube et cette vieille femme. S'ils étaient mari et femme...

« Je suis heureuse que vous l'ayez vue, dit Loris à côté de lui.

— Oui, dit-il.

— Vous avez vu comment elle a pris la nouvelle ? Elle était un exemple pour nous tous, dans notre malheur. Un modèle à suivre. »

Loris semblait avoir retrouvé un peu d'aplomb.

« Parfait », murmura-t-il. Son esprit était en pleine effervescence. *La vieille femme et l'homme dans le cube.* Corith – comme elle l'avait appelé. Corith... son père. Cela commençait à avoir un sens. Tout s'expliquait à l'exception d'une chose. Et celle-ci était difficilement négligeable.

Corith, comme la vieille femme – son épouse – présentaient les mêmes caractéristiques physiques.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Loris. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Parsons se secoua, abandonnant à contrecœur le fil de ses pensées.

« Je suis devant un problème, dit-il. Le voir de nouveau mort, et de la même manière.

— Toujours, dit Loris. C'est toujours comme ça. La flèche plantée dans le cœur, le tuant sur le coup.

— Jamais de changement ?

— Rien de notable.

— Quand est-ce arrivé ? » Sa question la dérouta quelque peu. « Cette flèche n'est pas une arme utilisée à votre époque, n'est-ce pas ? Je suppose que ça s'est produit dans le passé.

— C'est vrai, admit-elle avec un hochement de tête. Nos travaux sur le temps, nos expéditions...

— Vous aviez donc une machine temporelle, dès le début, dit-il. Avant sa mort. »

Elle acquiesça.

« ... Il y a au moins trente-cinq ans. Avant votre naissance.

— Il y a longtemps que nous travaillons dessus.

— *Mais pourquoi ? Que cherchez-vous à faire ?* » Il élevait le ton, voulant l'obliger à répondre. « Quel est le plan que vous avez tous en tête ? Dites-le-moi. Si vous voulez que je vous aide...

— Nous ne comptons pas sur vous, dit-elle avec amertume. Vous ne pouvez rien pour nous. Nous allons vous renvoyer à votre époque. Vos ennuis sont terminés ; vous n'avez plus rien à faire ici. »

Sur ce, elle s'en alla ; la tête baissée, perdue dans la contemplation du malheur qui s'était abattu sur eux.

« La famille au complet, songea Parsons, tout en la regardant se faufiler entre les gens. Frères et sœurs. »

Mais ceci n'expliquait toujours pas la ressemblance physique entre Corith et sa femme ; il fallait la chercher ailleurs, à un autre niveau.

Ce qu'il vit à ce moment-là le figea sur place. Il était le seul à s'être aperçu de cette présence. Les autres étaient trop préoccupés par leur problème. Même Loris n'avait rien remarqué.

Voilà le maillon qui manquait à la chaîne ! La clef du mystère !

Elle se tenait debout dans la pénombre, tout au fond de la salle. À l'écart. Elle avait dû arriver avec l'autre vieille femme, la

mère de Loris. Mais elle n'était pas sortie de l'ombre. Elle restait tapie dans sa cachette, observant tout ce qui se passait.

Elle était incroyablement âgée. Une petite créature toute ridée. Voûtée, ratatinée, les mains comme des serres, les jambes de la minceur d'un manche à balai sous les pans de sa robe. Le visage sec d'un petit oiseau, la peau fripée comme un parchemin. Deux yeux éteints, profondément enfoncés dans des orbites jaunissantes, une poignée de cheveux blancs courant sur son crâne comme une toile d'araignée.

« Elle est complètement sourde, lui glissa Helmar à l'oreille. Et presque aveugle.

— *Qui est-ce ?* lança Parsons.

— Elle a presque cent ans. Elle fut la première. La toute première. » La voix d'Helmar tremblait d'émotion.

Il était visiblement choqué, en proie aux assauts de la force originelle qui vibrait dans tout son corps.

« ... Nixina... la mère des deux. La mère de Corith et de Jepthe. C'est l'*Urmutter*.

— Corith et Jepthe sont frères et sœurs ? demanda Parsons.

— Oui. Nous sommes tous de la même famille. »

Ses pensées se bousculaient. Consanguinité. Mais pourquoi ? Et comment était-ce possible dans cette société ?

Comment assurait-on cette consanguinité dans un monde où les réserves de la race étaient mélangées dans un bain commun. Comment cette magnifique famille, cette authentique famille, s'était-elle perpétuée ?

Trois générations. La grand-mère, la mère et le père. Et maintenant les enfants.

Helmar avait dit : « *Elle fut la première.* » Cette petite créature toute racornie fut la première... la première *de quoi ?*

La frêle silhouette s'avança vers Parsons. Ses yeux avaient perdu leur couleur vitreuse et Parsons vit qu'elle le regardait. Ses lèvres fripées tremblaient, et d'une voix à peine audible pour lui, elle dit :

« Est-ce bien un Blanc que je vois ici ? »

Pas à pas, comme poussée par à-coups par un vent invisible, elle s'approcha de lui. Helmar accourut aussitôt pour l'aider.

Tendant la main à Parsons, la vieille femme dit :

« Soyez le bienvenu parmi nous. » Il s'aperçut qu'il lui serrait la main ; elle était sèche, froide et rugueuse. « Vous êtes le... Ah ! le mot m'échappe. » Un instant, son regard se brouilla, puis redevint normal. « ... Le docteur qui a essayé de faire revivre mon fils. » Elle marqua une pause, le souffle court. Elle poursuivit dans un murmure rauque : « Je vous remercie pour vos efforts. »

Ne sachant que répondre, Parsons dit :

« Je suis désolé que cela n'ait pas réussi.

— Peut-être... » Sa voix s'évanouit, comme le ressac d'une mer dans le lointain. « ... la prochaine fois. » Elle esquaissa un pâle sourire. Puis, comme précédemment, elle retrouva ses facultés ; l'éclat de ses yeux réapparut. « Quelle ironie du sort ! Un Blanc impliqué dans cette... Au fait, vous a-t-on dit quel était le but de nos tentatives ? »

Silence général dans la salle. Tous les regards étaient braqués sur Parsons et sur la vieille femme. Nul n'osait ouvrir la bouche pour intervenir. Parsons aussi éprouvait pour cette vieille femme un peu la même vénération que ces gens.

Il dit :

« Non. Personne ne m'a raconté.

— Vous devriez savoir, dit Nixina. Il est injuste de vous cacher la vérité. Je vais vous raconter. C'est mon fils Corith qui a eu cette idée. Il y a de nombreuses années, quand il était jeune, comme vous. C'était un homme brillant. Et fort ambitieux. Il voulait que tout marche droit, effacer les Cinq Cents Terribles Années... »

Parsons reconnut l'expression. La période de suprématie de l'homme blanc. Il se vit hocher la tête.

« Vous avez vu les portraits ? souffla la vieille femme, en fixant Parsons. Ceux qui sont accrochés dans le grand hall ?... Ces grands hommes dans leurs cols froncés. Ces illustres explorateurs. » Elle eut un petit rire sec, évoquant le bruissement des feuilles emportées par le vent. Les feuilles mortes et desséchées du crépuscule. « Corith voulait revenir en arrière dans le temps. Les dirigeants, eux, en avaient les moyens, mais ils ne s'en rendaient pas compte. »

Toujours personne n'intervenait. Nul n'essayait de l'arrêter. C'était impossible. Inconcevable pour eux.

Nixina poursuivit :

« Ainsi, mon fils a remonté le temps. Jusqu'à l'époque de la première Nouvelle Angleterre. Non, pas celle qu'on connaît, mais l'autre. La vraie. En Californie. Personne ne s'en souvient... mais Corith a étudié tous les documents, les livres anciens. » Elle eut encore un petit rire. « C'est de là qu'il voulait partir, de Nova Albion. Mais il n'est pas allé très loin. »

Ses yeux usés étincelèrent. « Comme ceux de Loris », se dit Parsons. Pendant un moment, il se rendit compte de leur ressemblance, de leur lien de parenté. Il se pencha pour écouter le murmure rauque qui poursuivait son récit. Elle ne s'adressait pas directement à lui, c'était plutôt une sorte d'évocation du passé qu'une quelconque tentative de réelle communication.

« Le 17 juin de l'année 1579 continua-t-elle, Drake a accosté pour procéder à des réparations sur son bateau. Il était en train de conquérir le pays au nom de la Reine. Comme nous le savons tous. »

Elle se tourna vers Helmar.

« C'est vrai, approuva discrètement l'homme.

— Il est resté là un peu plus d'un mois. Il réparait la coque du bateau.

— *La Biche d'Or* », dit Parsons.

Il comprenait à présent.

« Et Corith est arrivé. » La vieille femme soupira, en adressant un sourire à Parsons. « Et... ils ont tiré sur lui. En plein cœur, avec une flèche. Et il est mort. »

Ses yeux s'assombrirent et devinrent opaques.

« Il vaut mieux qu'elle aille se reposer », dit Helmar.

Il reconduisit doucement Nixina ; d'autres silhouettes vêtues de gris l'entourèrent, et elle s'en alla. Parsons la perdit de vue.

« Voilà donc leur projet ! Transformer le passé en revenant plusieurs siècles en arrière, avant l'époque des empires des Blancs. Retrouver Drake, bloqué en Californie et réduit à l'impuissance pendant les réparations de son bateau. Et le tuer. Tuer ce premier Anglais qui partait à la conquête du Nouveau Monde pour la gloire de l'Angleterre. »

Ils nourrissaient une haine particulière pour les Anglais ; de toutes les puissances coloniales, les Anglais s'étaient montrés les plus attachés aux prérogatives de leur race. Les plus convaincus de leur supériorité sur les Indiens. Ils ne s'étaient pas métissés.

« Ils voulaient se trouver là, sur le rivage, pour en découdre avec les Anglais. Ils les attendaient. Pour les tuer avec des armes égales, ou peut-être même d'un modèle supérieur. Dans un combat loyal... ou pas, mais cette fois à l'avantage de l'autre camp. »

Comment pouvait-il les blâmer ? Ils étaient revenus en arrière dans le temps – des siècles plus tard –, avaient regroupé leurs forces pour redevenir les propres maîtres de leur destinée. Leurs souvenirs n'étaient pas morts. Vengeance ! Oui, ils voulaient venger les crimes du passé.

Mais Drake – ou quelqu'un de son époque – avait tiré le premier.

Parsons se dirigea tout seul vers le hall principal où étaient accrochés les tableaux des explorateurs du XVI^e siècle. Il les étudia un long moment. « L'un après l'autre, ils les auraient tués. » D'abord, Drake, et ensuite... Cortés ? Pizarre ? Et ainsi de suite... Au fur et à mesure de leur arrivée, sitôt débarqués avec leurs soldats casqués, ils auraient été balayés – les conquistadores, les pillards et les pirates. Croyant trouver une population passive, impuissante, ils se seraient heurtés aux descendants, avisés et techniquement plus avancés, de cette population. Menaçants et fin prêts. À l'affût. »

Certes, c'était un juste retour des choses. Dur, cruel. Mais Parsons ne pouvait s'empêcher de leur porter sa sympathie.

Retournant au portrait de Drake, il l'examina de plus près. Barbe en pointe, bien taillée. Front haut. Petites rides aux coins des yeux. Nez finement dessiné. Les mains de l'Anglais attirèrent tout particulièrement son attention : longs doigts soignés presque aussi minces que ceux d'une femme. Elles ressemblaient davantage à celles d'un aristocrate qu'à celles d'un navigateur. Bien sûr, le portrait était idéalisé.

Un peu plus loin, il vit un deuxième portrait de Drake – une gravure. Les cheveux étaient bouclés, les yeux beaucoup plus grands et foncés. Les joues plus pleines. Portrait peut-être moins figolé, mais plus ressemblant. Dans celui-ci, les mains étaient petites et avaient une apparence de fragilité. Étaient-ce celles d'un capitaine de caravelle ?

Quelque chose dans ce portrait lui parut brusquement familier. Les rides du visage. Les cheveux bouclés. Les yeux.

Longtemps, il fixa le portrait, sans parvenir à saisir la ressemblance avec un visage connu. Finalement, il abandonna à contrecœur.

Il erra dans la Loge à la recherche d'Helmar. Il le trouva en grande discussion avec quelques-uns de ses frères, mais à la vue de Parsons, Helmar s'interrompit net.

« J'aimerais voir quelque chose, lui dit Parsons.

— Bien sûr, répondit Helmar, l'air guindé.

— La flèche que j'ai retirée de la poitrine de Corith.

— On l'a descendue... Si vous jugez que c'est important, je vais demander qu'on vous l'apporte.

— Je vous remercie », dit Parsons.

Il attendait, nerveux, tandis qu'on envoyait deux serviteurs.

« ... Avez-vous fait un examen approfondi de cette flèche ? demanda-t-il à Helmar.

— Pourquoi ? »

Parsons ne répondit pas.

Quelques minutes plus tard, l'objet lui fut remis dans un sac transparent. Avec empressement, il dénoua le cordon et s'assit pour examiner la flèche.

« Puis-je avoir ma mallette d'instruments ? » demanda-t-il aussitôt.

On envoya des serviteurs, qui revinrent bientôt avec la mallette grise toute cabossée. L'ouvrant rapidement, Parsons sortit différents outils. Peu après, il prélevait des fragments microscopiques de bois, de plumes et enfin de la pointe de silex. Utilisant des produits chimiques qu'il avait dans sa trousse, il prépara un premier test, puis un autre.

Helmar l'observait en silence.

Loris, qu'on avait dû prévenir, entra sur ces entrefaites.

« Que cherchez-vous ? demanda-t-elle, le visage encore tendu.

— Je voudrais analyser ce silex. Mais il me manque le matériel nécessaire.

— Nous avons certainement l'équipement qui convient, intervint Helmar. Il nous faudra cependant quelque temps avant d'obtenir les résultats. »

Un peu plus d'une heure après, on lui apporta les résultats de l'analyse. Il lut le rapport, puis le tendit à Loris et à Helmar.

« Les plumes sont artificielles. En thermoplastique. La tige est en bois d'if. La pointe est du silex mais travaillé avec un outil métallique, une espèce de burin. »

Ils se regardèrent, médusés.

« Mais... nous l'avons vu mourir ! s'exclama Loris... Dans le passé. En 1579. En Nova Albion.

— *Qui l'a tué ?* demanda Parsons.

— On n'a jamais su. Il commençait à descendre la falaise et il est tombé.

— Cette flèche, dit Parsons, n'a pas été confectionnée par des Indiens du Nouveau Monde ni par aucune personne vivant au XVI^e siècle. La matière qui a servi à faire les plumes indique que cette arme a été fabriquée après 1930. »

Corith n'avait pas été tué par quelqu'un qui appartenait au passé !

CHAPITRE XII

C'était le soir. Jim Parsons et Loris, debout sur le balcon de la Loge, contemplaient les feux lointains de la ville. Les lumières bougeaient et se modifiaient sans cesse. Un motif en constant changement qui scintillait et tremblotait dans l'air pur de la nuit. « Comme des étoiles faites par l'homme, se dit Parsons. De toutes les couleurs. »

« Dans cette ville, dit Loris, il y a quelqu'un. Quelqu'un parmi ces lumières qui a fabriqué cette flèche et l'a tirée sur la poitrine de mon père. Ainsi que la seconde flèche. Celle qui est encore plantée en lui. »

« Et quel que soit cet individu, songea Parsons, il possède l'équipement nécessaire pour se déplacer dans le temps... À moins que ces gens-là ne cherchent à m'abuser. Comment puis-je savoir si Corith est mort en Nova Albion, en 1579 ? Il a très bien pu être atteint par les flèches *ici* ; et cette histoire serait alors montée de toutes pièces... Mais dans ce cas, pourquoi se seraient-ils donné la peine de faire appel à un docteur du passé pour qu'il soigne un homme qu'eux-mêmes auraient assassiné ? »

« Puisque vous êtes revenus deux fois, après qu'on lui eut tiré dessus, dit-il tout haut, comment se fait-il que vous n'avez pas vu son agresseur ? Les flèches n'ont pas une grande portée.

— Il y a plein de rochers, dit Loris. Des falaises tout le long de la plage. Et mon père... » Elle hésita. — « ... il restait à l'écart, même de nous. Nous étions juste au-dessus de *La Biche d'Or*, surveillant Drake et ses hommes qui s'affairaient en bas.

— Ils ne vous ont pas vus ?

— Nous portions des vêtements de l'époque. Des pièces de fourrure. Et ils étaient plongés dans les réparations de leur petit bateau. Ils travaillaient vraiment d'arrache-pied.

— Une flèche, dit-il. Et non une balle de mousquet.

— C'est ce que nous n'avons jamais compris... Mais Drake n'était pas à bord. Il était parti en compagnie d'une poignée de ses soldats ; c'est ce qui rendait la tâche de mon père plus difficile. Il devait attendre. À un moment donné, Drake est apparu sur la plage, au loin, et semblait tenir une sorte de conciliabule. Mon père s'est précipité dans cette direction, et nous l'avons immédiatement perdu de vue.

— Avec quoi Corith devait-il tuer Drake ?

— Un tube de force... comme celui-ci. »

Elle partit vers sa chambre et revint une minute plus tard avec un objet qu'il reconnut aussitôt : Les *shupos* en avaient, ainsi que Stenog. De toute évidence, c'était l'arme de poing de cette époque.

« Qu'aurait pensé l'équipage ? Ses hommes connaissaient les armes des Indiens.

— Plus cela semblait mystérieux pour l'équipage, mieux c'était. Tout ce qui nous importait, c'était d'avoir Drake. Et de s'assurer qu'ils penseraient que leur chef avait été tué par un Peau-Rouge.

— Mais comment l'auraient-ils su ?

— Mon père s'était arrangé pour qu'ils le prennent pour un Indien. Il a travaillé des mois sur son déguisement. Du moins, c'est ce que m'ont raconté ma mère et ma grand-mère ; je n'étais pas encore née bien entendu. Il avait un atelier spécialement réservé à cet effet en sous-sol, avec toutes sortes d'outils et de matériaux. Il s'est préparé dans le secret absolu : même sa mère et sa femme n'étaient pas au courant. Personne en fait... » À ce souvenir, des rides d'inquiétude creusèrent son front. « ... Il n'a enfilé son déguisement que lorsqu'il est arrivé en Nova Albion, et seulement après avoir quitté le vaisseau spatio-temporel, loin du moindre regard. Il prétendait qu'il était dangereux que quiconque le voie avant, même sa propre famille.

— Pourquoi ? demanda Parsons.

— Il n'avait confiance en personne. Pas même en Nixina. Enfin, c'est ce qu'on m'a rapporté. Cela ne vous semble-t-il pas étrange ? Il devait sûrement avoir confiance en eux ; il devait avoir confiance en sa mère. Mais... » Embarrassée, elle poursuivit, le front plissé : « ... Toujours est-il qu'il a travaillé

tout seul dans le sous-sol, ne disant rien à personne. Une rage folle le prenait, paraît-il, lorsqu'on lui posait la moindre question. Jepthe m'a dit que plusieurs fois il l'a accusée d'essayer de l'espionner. Il était persuadé que quelqu'un l'épiait et tentait de s'introduire dans son atelier dans quelque dessein diabolique. La pièce était donc bien entendu fermée à double tour. Il s'enfermait même à l'intérieur lorsqu'il travaillait. Je sais qu'il croyait que presque tout le monde était contre lui ; surtout les serviteurs. Il refusait d'en avoir. »

« Cet homme était un paranoïaque en puissance, se dit Parsons. Mais cela convenait bien à ses projets de grandeur, à son refus héroïque de l'injustice, à sa haine. L'idéaliste, avec sa passion fanatique, est souvent proche du malade mental. »

« De toute façon, poursuivit Loris, il avait l'intention de se montrer à la fin. Pour qu'on le voie bien lorsqu'il tuerait Drake. Afin que les hommes du capitaine rapportent à Élisabeth que les Peaux-Rouges avaient des armes supérieures à celles des Anglais. »

La logique de l'opération lui semblait un peu floue. Mais après tout, quelle importance ? Ils ne faisaient pas attention aux détails. Le projet dans son ensemble les obnubilait, leur donnait la force d'avancer, et non des peccadilles telles que la présence incongrue d'armes de poing du XX^e siècle en plein XVI^e siècle. Et les Anglais seraient certainement impressionnés.

« Pourquoi ne pouvez-vous pas continuer sans Corith ? demanda-t-il.

— Vous ne connaissez qu'une partie de notre plan, dit Loris.

— Quelle est l'autre ?

— Vous tenez à le savoir ? Cela a-t-il de l'importance pour vous ?

— Parlez-m'en. »

Elle soupira, et frissonna dans l'air vif de la nuit :

« Je veux rentrer, dit-elle. L'obscurité... ça me déprime. D'accord ? »

Ils quittèrent le balcon et pénétrèrent dans la chambre de Loris.

C'était la première fois qu'elle le faisait venir ici. Il s'arrêta sur le seuil. Dans une armoire entrouverte, il aperçut les formes

distinctes de vêtements féminins. Des robes et des tuniques. Des mules. Et au fond de la pièce, des draps de satin couvrant un grand lit. De magnifiques tentures lie-de-vin. D'épais tapis multicolores volés au passé du Moyen-Orient – ainsi qu'il le comprit tout de suite. Quelqu'un avait su tirer avantage de la drague temporelle, pour meubler cet appartement avec beaucoup de goût.

Loris s'installa dans un fauteuil ; Parsons s'approcha derrière elle, et posa ses mains sur ses épaules tièdes et douces :

« Racontez-moi ce que j'ignore au sujet de votre père. »

Loris, dos à lui, dit :

« Vous savez qu'ici tous les hommes sont stériles. » Elle releva la tête et rejeta sur le côté sa longue crinière de cheveux noirs. « Et que Corith ne l'est pas. Sinon comment pourrais-je exister ?

— Exact, dit-il.

— Nixina, ma grand-mère, était la mère supérieure il y a plusieurs décennies. Elle est parvenue à le faire échapper au processus de stérilisation. C'était presque impossible : ils sont si vigilants. Bref, elle a réussi, et on a ajouté Corith à la liste des stérilisés. » Sous ses mains, il sentit que son corps tremblait. « Vous savez aussi que les femmes ne subissent aucune intervention. Il n'y a donc eu aucune difficulté : Jepthe – ma mère – et lui ont été unis à la Loge, en secret... Le zygote a alors été prélevé, mis dans le liquide réfrigérant, puis transporté à la Fontaine et placé dans le Cube des Âmes. Jephth était la mère supérieure à l'époque, vous le comprenez ; elle s'est arrangée pour séparer ce zygote des autres jusqu'à ce qu'il se développe en fœtus... À vrai dire, depuis la formation embryonnaire jusqu'à la naissance.

— C'est également ce qui s'est passé pour les autres membres de votre famille ?

— Oui. Mon frère Helmar, par exemple. Mais... » Elle quitta le fauteuil et s'éloigna de Parsons. « ... voyez-vous, ils ont réussi à stériliser tous les hommes qui sont nés après Corith. Il a été le seul à y échapper. »

Elle se tut. Parsons dit :

« Alors la pérennité de votre famille repose exclusivement sur Corith ? »

La jeune femme hocha la tête.

« Y compris vous-même, si vous voulez avoir des enfants.

— Oui, dit-elle. Mais le problème ne se pose pas pour le moment.

— En quoi est-ce à ce point important ? Qu'avez-vous l'intention de prouver avec cette famille ? »

Elle redressa la tête et le toisa fièrement.

« Nous ne sommes pas comme les autres, docteur. Nixina nous a dit qu'elle était une Indienne iroquois, de sang pur. Nous sommes pratiquement tous comme elle. Vous ne vous en êtes pas rendu compte ? » Elle se passa les doigts sur une joue. « Regardez mon visage. Ma peau. Vous ne voyez pas que c'est vrai ?

— C'est possible, dit-il. Toutefois, c'est bien difficile à vérifier. Une telle affirmation tient plus du mysticisme que de données réelles.

— Je préfère y croire, dit-elle. C'est certainement vrai d'un point de vue spirituel. Nous sommes leurs héritiers spirituels, leurs frères de sang dans tous les sens du terme. Même s'il ne s'agit que d'un mythe. »

Parsons tendit la main et toucha son menton, la ligne ferme de sa mâchoire. Elle n'eut pas de mouvement de recul ou de protestation.

« Voilà ce que nous voulions faire, dit-elle, son visage tout près du sien, son souffle courant sur sa bouche. Nous avons l'intention de passer devant vos ancêtres, docteur. Malheureusement, cela n'a pas marché. Mais si nous avions réussi, si nous avions pu assassiner les aventuriers et pirates de race blanche qui venaient au Nouveau Monde pour s'y installer, nous aurions apporté nos propres gènes, c'est-à-dire nous-mêmes. Que dites-vous de cela ? »

Un sourire sarcastique apparut sur les lèvres de Loris.

« Vous parlez sérieusement ? demanda Parsons.

— Évidemment !

— Vous auriez été, dans ce cas, l'avant-garde de la civilisation. À la place des explorateurs anglais du XVI^e siècle, de la noblesse espagnole, et des commerçants hollandais. »

L'air grave, elle dit :

« Et il n'y aurait pas eu des maîtres et des esclaves. La suprématie d'une race sur une autre. Il y aurait eu un système naturel de relation : *le futur guidant le passé*. »

« Bien sûr, se dit-il. Ce monde aurait été plus humain. Aucune tribu à exterminer, nul camp de concentration – euphémiquement appelé “réserve”... Dommage ! » Le regret l'envahit.

« Vous êtes navré, dit-elle en le dévisageant. Et pourtant, vous êtes un Blanc. Comme c'est curieux. » Elle paraissait déconcertée. « Vous ne vous identifiez pas à ces conquérants, n'est-ce pas ? Et pourtant, ce sont eux qui ont érigé votre civilisation... Nous vous avons arraché aux ultimes restes de ce monde. »

Parsons dit :

« Je n'ai pas brûlé de sorcières, non plus. Je n'ai ni admis, ni reconnu, bon nombre de choses. Les Blancs sont-ils tous pareils ?

— Non », dit-elle.

Mais elle était plus distante, à présent. Leur complicité s'était évanouie. Elle glissa entre ses mains ; déjà elle le quittait, s'éloignait.

Il la suivit, lui prit la taille, l'obligea à se retourner, puis l'embrassa. Ses profonds yeux noirs le fixèrent, mais elle ne tenta pas de se libérer.

« Vous protestiez l'autre fois, dit-elle avec une pointe d'hostilité, quand il cessa de l'étreindre, parce que nous vous avions ravi à votre femme. – Il lui était difficile de se défendre : il préféra garder le silence. – De toute façon, c'est absurde, dit-elle. Nous vous renverrons à votre époque, femme ou pas. »

Il ajouta, ironique :

« Et vous êtes une Indienne de pure race et je suis un Blanc. »

Elle dit d'une voix calme :

« Ne m'avilissez pas, docteur. Je ne suis pas une fanatique. Nous ne vous méprisons pas.

— Me considérez-vous comme un individu ?

— Oh ! vous saignez effectivement quand vous vous coupez », dit-elle en riant maintenant sans méchanceté.

Il ne put s'empêcher de sourire aussi. Brusquement, elle l'enlaça et le pressa contre elle avec une fougue étonnante.

« Eh bien, docteur, dit-elle. Voulez-vous être mon amant ? Décidez-vous vite. »

Il répondit avec fermeté :

« Vous oubliez que je ne suis pas stérile.

— Ça ne pose aucun problème pour moi. Je suis la mère supérieure. J'ai accès à tous les endroits de la Fontaine. Agissons normalement ; si je deviens enceinte, j'introduirai le zygote dans le Cube des Âmes et... » Elle eut un geste résigné. « ... plouf ! Perdu pour toujours, dans la race.

— Parfait, alors. »

Elle se dégagea instantanément : « Qui vous a dit que vous pouviez être mon amant ? Vous ai-je donné la permission ? J'étais simplement curieuse... » Elle recula d'un pas, son beau visage rayonnant. « Vous ne voulez tout de même pas d'une *squaw*... »

Avec un mouvement vif, il la prit dans ses bras.

« Si, j'en veux. »

Plus tard, comme ils étaient étendus tous les deux dans l'obscurité, Loris murmura :

« Désirez-vous autre chose ? »

Il avait allumé une cigarette. Fumant et perdu dans ses pensées, il dit :

« Oui, il y a quelque chose. »

À ses côtés, la jeune femme roula sur le flanc et se lova contre lui.

« Quoi donc ? demanda-t-elle.

— Je veux revenir en arrière pour assister à sa mort, dit-il.

— Voir mon père ? Retourner en Nova Albion ? »

Elle s'était dressée sur son séant, et, du plat de la main, chassait ses cheveux de son visage.

« Je veux être là », dit-il calmement.

Dans le noir, il sentait son regard vrillé dans le sien. Et il pouvait entendre sa respiration... la longue et incertaine inspiration et puis la hâte avec laquelle elle chassait l'air de ses poumons.

« Il n'était pas question de recommencer », souffla-t-elle.

Elle se glissa hors du lit et, dans l'obscurité, pieds nus, elle chercha silencieusement ses vêtements. En ombre chinoise devant la faible clarté qui filtrait de la fenêtre, il la vit boutonner sa robe et nouer sa ceinture.

« Essayons », dit-il.

Elle ne répondit pas. Mais il sut d'instinct, et avec certitude, qu'ils le feraient.

Au petit jour, tandis que les premières traînées grisâtres apparaissaient au-dehors, et pénétraient dans l'appartement à travers les rideaux, ils étaient tous deux assis face à face, à une table basse, devant une cafetière en acier inoxydable, des tasses et des soucoupes en porcelaine, et un cendrier qui débordait.

Les traits tirés, mais encore pleine d'énergie, Loris dit :

« Vous savez, votre volonté, votre désir de faire cela... me pousse à m'interroger sur le bien-fondé de tout notre plan. »

De la fumée s'échappait entre ses lèvres. Elle écrasa sa cigarette et commença à se masser le cou.

« Je me demande si nous avons raison, poursuivit-elle. Mais il est un peu tard pour y songer, n'est-ce pas ?

— C'est paradoxal, dit-il.

— Oui, bien sûr. Chasser les Blancs en se servant d'un Blanc. Mais nous le savions lorsque nous avons commencé à vous chercher.

— À ce moment-là, vous ne vouliez utiliser que mes connaissances particulières. Or, à présent... »

« À présent, se dit-il, c'est la personne dans son entier. Moi, en tant qu'individu, non en tant que médecin. L'être humain, non sa profession. Parce que maintenant j'agis en toute connaissance de cause. Volontairement. En sachant parfaitement quelles en sont les conséquences. »

« Tel est mon choix.

— J'aimerais vous poser une question, dit-il. Supposons que vous réussissiez. L'histoire ne va-t-elle pas s'en trouver modifiée ? La mort de Drake ne va-t-elle pas tous nous faire disparaître, à la suite d'un processus incluant Drake ? Vous, moi, chacun de nous ?

— Vous devez comprendre que nous n'ignorons pas ces grands paradoxes. Depuis l'époque de mon père, nous n'avons cessé de faire des expériences sur les conséquences des altérations du passé, d'analyser très précisément comment le cours de l'histoire réagit après qu'une modification, si minime soit-elle, ait été introduite. Le cours des événements sur une grande échelle, a tendance à se corriger tout seul par inertie. À rechercher une sorte de niveau d'équilibre. Il est pour ainsi dire impossible d'affecter le lointain futur. Jetez des cailloux dans la rivière... quelques rides, puis plus rien. Pour parvenir à nos fins, nous devons assassiner au moins une quinzaine des principaux personnages de l'histoire. Même dans ce cas, la civilisation européenne ne s'écroulerait pas. Nous ne la transformerons pas fondamentalement. Nous pensons qu'il y aura toujours des téléphones, des automobiles et Voltaire.

— Mais vous n'en êtes pas sûrs.

— Comment l'être ? Nous avons de bonnes raisons de penser que, d'une manière générale, les mêmes personnes qui existent actuellement, continueront à exister après la réussite de notre projet. Leur condition, leur statut seront différents. Les conditions sont d'autant plus affectées qu'elles suivent de près une transformation du passé. Le XVI^e siècle sera complètement différent. Le XVII^e, passablement modifié ; le XVIII^e, également, mais nettement reconnaissable. Ce sont des suppositions, je le sais ; nous pouvons nous tromper. Lorsqu'on veut manœuvrer l'histoire, l'intuition joue un grand rôle. Mais... » Son ton s'affermir. « ... nous sommes retournés de nombreuses fois dans le passé, et jusqu'à aujourd'hui, nous n'avons absolument rien pu changer. Notre problème n'est pas que nous risquons d'altérer le présent, mais que nous avons été incapables de modifier quoi que ce soit.

— Il est possible, dit Parsons, qu'on ne puisse pas le modifier. Que le paradoxe interdise toute ingérence dans le passé... par définition ?

— Possible. Mais nous voulons essayer. » Elle tendit vers lui un doigt effilé et cuivré. « Vous devez pousser le paradoxe jusqu'au bout. Si nous agissons contre nous en menant à bien notre projet dans le passé, alors l'agent qui modifie le passé aura cessé d'exister ; et donc aucune modification n'aura eu lieu. Le pire qui puisse arriver est que nous soyons renvoyés là où nous sommes en ce moment ; incapables de modifier ce qui s'est déjà produit. »

Il dut admettre que son raisonnement se tenait.

Il n'existait tout simplement aucune théorie complète sur le temps. Aucune hypothèse sur laquelle s'appuyer pour prévoir les résultats.

« Uniquement des expériences... et des suppositions. »

« Des milliards de vies humaines, songea-t-il, des civilisations entières, dépendent de l'exactitude des suppositions de ces gens. Ne vaudrait-il pas mieux ne pas risquer une autre tentative ? Ne devrais-je pas, par égard pour ce que l'homme a accompli au cours des siècles, pour les souffrances qu'il a endurées, me tenir à l'écart de Nova Albion et de cette année 1579 ? »

Pourtant, il avait une explication. Une théorie qui lui avait effleuré l'esprit lorsqu'il avait examiné les plumes en plastique de la flèche.

Une théorie, en fait, qui avait germé en lui au moment où il avait remarqué quelque chose de familier dans la gravure de Sir Francis Drake.

Toutes les modifications avaient déjà eu lieu. C'était cela son explication. En allant là-bas, il ne voulait être qu'un simple observateur, n'intervenir en rien. Oui, le passé avait bel et bien été transformé, mais aucun d'eux – ni Loris, ni même Corith – ne s'en était aperçu.

Sans barbe ni moustache, le visage plus brun, la gravure de Drake aurait été le portrait craché d'Al Stenog.

CHAPITRE XIII

Dans son fauteuil roulant, le vieux corps fatigué était recroquevillé sous une épaisse couverture de laine. D'abord, Nixina ne sembla pas avoir perçu sa présence. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte. Au bout d'une longue minute, elle ouvrit les yeux. Dans leur profondeur flottait une parcelle de vie. Il vit la conscience là, sur son visage, qui refaisait lentement surface, qui sortait du sommeil. À son âge, le sommeil était une seconde nature omniprésente. Il s'achevait aux moments les plus inattendus. Bientôt, elle ne se réveillerait plus.

« Madame », chuchota-t-il.

Près de lui, un garde armé lui dit :

« N'oubliez pas qu'elle est sourde. Approchez-vous. Elle pourra lire sur vos lèvres. »

Il s'avança.

« Ainsi, vous allez essayer de nouveau. »

La voix de Nixina n'était qu'un murmure rauque.

« Oui, Madame.

— Saviez-vous, souffla-t-elle que j'étais avec eux les autres fois ? » Il n'en croyait pas ses oreilles. Sûrement la fatigue...

« J'ai l'intention de venir avec vous cette fois-ci également. C'est mon fils, rappelez-vous. » Le ton avait repris quelque vigueur.

« Ne pensez-vous pas que je suis la seule à pouvoir le protéger ? »

Que pouvait-il répondre à cela ?

« Helmar m'a construit un fauteuil spécial », dit-elle, et son ton trahissait une grande détermination.

Il y avait encore de l'autorité dans sa voix.

« Elle n'a pas toujours été vieille. Elle a été jeune autrefois ; ni aveugle, ni sourde, ni infirme, se dit Parsons. Cette femme les a poussés à avancer. Elle ne leur a pas permis et ne leur

permettra jamais d'abandonner. Tant qu'elle vivra, elle les obligera à accomplir son œuvre. Comme elle a obligé son fils à le faire, jusqu'à l'instant de sa mort. »

À présent sa voix redevenait un murmure douloureux.

« Je serai donc en parfaite sécurité, poursuivit-elle. Je n'ai nullement l'intention de m'immiscer dans votre travail. » D'une voix plaintive, elle demanda : « Cela vous dérange de me dire ce que vous pensez pouvoir faire ? On dit que vous avez trouvé un moyen de nous aider.

— Je l'espère, dit-il, mais je ne suis sûr de rien. »

Il se tut ensuite. « Je ne peux rien lui dire. Tout est si vague. »

Les lèvres fripées s'animèrent :

« Je reverrai mon fils vivant, dit-elle... Il descend la falaise. Il y a cette arme dans sa main ; il va tuer cet homme... »

La haine et le dégoût vibrèrent dans sa voix.

« ... *cet explorateur*. »

Elle sourit, ferma les paupières, et, imperceptiblement, sombra dans le sommeil. Son énergie, son autorité, l'avaient quittée. Ne la tenant plus éveillée.

Il attendit quelques instants, puis quitta la pièce sur la pointe des pieds.

Loris le guettait dans le couloir.

« C'est un être d'une force extraordinaire, lui dit-il, encore sous le charme.

— Vous lui en avez parlé ? demanda Loris.

— J'avais tellement peu de chose à lui dire ! dit-il, doutant de lui-même. À part mon intention d'aller là-bas.

— Est-ce qu'elle veut essayer de venir cette fois-ci ?

— Oui, répondit-il.

— Alors, il faudra la laisser faire. Nul ne peut aller contre sa décision. Vous la connaissez ; vous avez ressenti son... pouvoir. » Elle écarta les bras en signe de résignation. « Qui la blâmerait ? Nous tenons tous à le voir. Moi, Jepthe, la vieille dame... Nous aurons une seconde pour l'apercevoir dans toute sa splendeur, dévalant cette falaise avec cette arme. Et puis... »

Elle frémit.

« Comment éprouver de la compassion pour un homme décidé à commettre un meurtre ? se demanda Parsons. Après tout, Corith était venu pour tuer. »

D'un autre côté, Drake avait certainement passé par-dessus bord quantité de soldats espagnols vêtus de lourdes armures. Trop chargés, ces hommes se sont noyés ; ils n'avaient pas la moindre chance d'en réchapper. À leurs yeux, Drake n'était qu'un pirate. Et dans un sens, ils n'avaient pas tort.

« Nous avons réalisé des progrès considérables, en ce qui concerne notre préparation, continua Loris, tandis qu'ils avançaient dans le couloir. Nous avons plus d'expérience, maintenant. » Sa voix était lourde de désespoir. « Vous voulez voir ? »

Pour la première fois, on lui permettait de descendre dans la ville souterraine. Enfin, on lui laissait voir toutes les richesses de la Tribu des Loups. On ne lui cachait plus rien.

En sortant de l'ascenseur, Loris lui dit :

« Il faudra aller plus loin que nous tous. Changer totalement de physionomie. Votre peau est si blanche... En ce qui nous concerne, le problème se réduit à une question de vêtements... et à laisser notre équipement hors de vue. »

Devant eux, se tenait un groupe d'hommes et de femmes vêtus de fourrures et chaussés de mocassins. Il était difficile de croire que ces gens à l'aspect primitif n'étaient pas d'authentiques Indiens. Avec surprise, il reconnut Helmar, parmi eux. Tous – visage sombre, cheveux tressés sur la nuque – avaient un air inquiétant, une trempe de guerrier, une expression à la fois de colère et de méfiance. « Ce sont leurs costumes, se dit-il, qui font cet effet. »

Leur peau fortement cuivrée brillait sous la lumière artificielle de cette pièce souterraine. C'était leur couleur naturelle. Un rouge impressionnant. Parsons regarda ses propres bras : Comme ils étaient différents des leurs... quel contraste !

« Ne vous en faites pas, lui dit Loris. Nous avons les pigments nécessaires.

— J'ai les miens, dit-il. Dans ma mallette d'instruments. »

Dans une pièce voisine, il ôta tous ses vêtements. Cette fois, il s'enduisit tout le corps de produit ; il ne laissa aucune partie blanche, comme il avait commis l'erreur de le faire auparavant. Puis, avec l'aide de quelques serviteurs, il se teignit les cheveux en noir.

« Ce n'est pas suffisant », dit Loris en entrant dans la pièce.

Encore sous le coup de la surprise, il répondit :

« Je n'ai encore rien sur moi. »

Il était nu, attendant que le produit rougeâtre sèche sur lui, tandis que des serviteurs fixaient des cheveux artificiels aux siens pour les rallonger. Loris, toutefois, ne sembla pas le remarquer. Elle prêta à peine attention à lui.

« N'oubliez pas vos yeux, dit-elle. Ils sont bleus. »

Avec des verres de contact, ses pupilles prirent une couleur marron foncé.

« Maintenant, regardez-vous dans la glace », dit Loris.

On apporta un grand miroir et Parsons se regarda. Tandis que des serviteurs commençaient à le vêtir de fourrures, Loris l'examinait d'un œil critique, vérifiant que toutes les pièces de son déguisement étaient bien en place.

« Qu'est-ce que vous en dites ? » demanda-t-il. L'homme dans le miroir faisait les mêmes mouvements que lui ; il avait du mal à accepter que cette image était la sienne... ce guerrier perplexe, bras et jambes nus, peau cuivrée, cheveux luisants enduits de graisse et mal coupés tombant sur la nuque.

« Parfait, dit Loris. L'authenticité importe peu. Ce qui compte, c'est que vous correspondiez à l'idée que les Anglais du seizième siècle se font des Indiens... ce sont eux que nous devons abuser. Ils laissaient des sentinelles en faction, çà et là, le long des falaises qui surplombaient leur bateau mis en carène.

— Quels sont les rapports entre Drake et les Indiens de la région ? demanda Parsons.

— Bons. Les Anglais ont pillé tellement de bateaux espagnols que leurs cales regorgent de trésors ; ils n'ont nul besoin d'écumer le pays. Pour Drake, la côte de Californie n'a aucune valeur. Il se trouve là-bas parce qu'après avoir attaqué les bateaux espagnols au large du Pérou et du Chili, il remontait

vers le nord, à la recherche d'un passage pour regagner l'Atlantique.

— Autrement dit, il n'est pas là pour faire conquête. Du moins pas contre les Indiens. Ses proies ont été d'autres Blancs.

— Oui, admit-elle. Et maintenant que vous êtes prêt, je crois qu'il vaut mieux que nous allions retrouver les autres. »

Tandis qu'ils sortaient de la pièce pour rejoindre le groupe, Loris demanda :

« En cas de danger, connaissez-vous suffisamment le fonctionnement de notre vaisseau pour pouvoir l'utiliser ?

— Je l'espère.

— Vous savez que... vous risquez votre vie en Nova Albion ?

— Oui », dit-il tout en songeant au corps sans vie qui flottait et oscillait silencieusement, immuablement, dans le bain réfrigérant.

« Et si les choses tournaient mal ? se dit-il. S'il nous était impossible de revenir à notre époque ?... Nous devrions nous nourrir de palourdes, de moules. Chasser le wapiti, le daim, les cailles. »

Ces gens exaltaient les vertus de la culture indienne, mais ils seraient incapables de l'endurer. Avec un éclair de lucidité qui lui donna le frisson, il se dit : « Ils essaieraient sans doute de gagner l'Angleterre avec les hommes de Drake... *Et moi aussi* », pensa-t-il.

La « plaque de cuivre » que les hommes de Drake avaient laissée sur la côte de Californie avait été trouvée en 1936 à une quarantaine de milles au nord de la baie de San Francisco...

La Biche d'Or avait caboté pendant de nombreux jours avant que Drake – marin aguerri et prévoyant – ne trouve le port qui lui semblait le mieux convenir. Il fallait réparer les planches pourries, flamber le fond de la coque, avant de retraverser le Pacifique pour rentrer en Angleterre. Il avait dans ses cales des trésors fabuleux qui, à eux seuls, suffiraient à transformer l'économie de la mère patrie. Pour assurer la sécurité de ses hommes et du bateau durant le carénage, Drake avait cherché un port naturel le plus isolé et le plus abrité possible. Finalement, il avait trouvé cet endroit, dominé de hautes falaises blanches et noyé dans le brouillard qui ressemblait

beaucoup à la côte du Sussex qu'il connaissait si bien. On avait remonté le bateau dans l'Esterio, déchargé la cargaison, et le carénage avait commencé.

À quelques milles de l'Esterio, du haut d'une falaise, Jim Parsons surveillait le travail de l'équipage avec une puissante paire de jumelles à prismes.

Des cordages étaient amarrés à d'énormes pieux profondément ancrés dans le sol et hors de vue. Le bateau, gisant sur le flanc comme quelque animal blessé échoué sur le rivage, impuissant, incapable de regagner son élément. Hors de l'eau, différents treuils contrôlaient l'angle d'inclinaison du bateau. Les marins remplaçaient les planches pourries, juchés sur des plates-formes de bois qui les maintenaient à marée haute, au-dessus du niveau de l'eau. Parsons vit qu'ils utilisaient des objets qui se révélèrent être des marmites de goudron ou de poix. Du feu brûlait sous les marmites, et les hommes étalaient le goudron sur le flanc du bateau à l'aide de grands balais. Ils étaient vêtus de pantalons de draps retroussés, et de chemises de coton d'un bleu délavé. Sous le soleil de midi, leurs cheveux étaient d'un jaune brillant.

Le son faible et lointain de leurs voix parvenait à ses oreilles.

Aucun signe de Drake.

Tout en contemplant l'Esterio, Parsons essaya de se rappeler ce qu'était devenue cette région à son époque. Ah ! oui... Une villégiature. *Okó Village*, du nom du promoteur du XX^e siècle qui l'avait financée. Maisons individuelles au bord de l'eau. Plages privées. Bateaux de plaisance.

« Où est Drake ? demanda-t-il en s'accroupissant près de Loris, de Helmar et des autres membres de l'expédition enveloppés dans leurs fourrures.

— Quelque part en canot, répondit Helmar. En reconnaissance. »

Derrière eux, le vaisseau spatio-temporel avait été caché au milieu des arbres, couvert de branchages et d'arbrisseaux afin de dissimuler sa carlingue métallique. En jetant un coup d'œil derrière lui, Parsons s'aperçut qu'ils avaient sorti la vieille femme dans son fauteuil. Sa fille, Jephthe, l'épouse de son fils, était à ses côtés. La vieille dame, emmitouflée dans son châle

noir en laine, gémissait d'une voix criarde tandis que le fauteuil cahotait sur le sol accidenté.

« Ne peut-on pas lui demander de faire moins de bruit ? dit-il tout doucement à Loris.

— Elle est surexcitée, dit Loris. Ils ne peuvent pas nous entendre. Le son monte par ici car il est renvoyé par l'eau et les falaises. Elle sait qu'elle doit faire attention. »

Comme elle arrivait au bord du précipice, la vieille femme se tut.

« Que sommes-nous censés faire ? demanda Loris à Parsons.

— Je ne sais pas », dit-il.

Il ne savait déjà pas ce que *lui* devait faire... S'il pouvait repérer Drake...

« Vous êtes sûr qu'il n'est pas à bord du bateau ? » demandait-il.

Avec un rictus sardonique, Helmar dit :

« Regardez là-bas. Le long de la falaise. »

Parsons tourna ses jumelles. Il distingua un petit groupe de personnes qui se cachait derrière les rochers. Les bras couleur de brique, la chevelure noire et luisante, la fourrure grise de leurs vêtements. Des hommes et des femmes.

« C'est nous, s'exclama Helmar d'une voix rauque. La fois précédente. »

Dans les jumelles, Parsons vit une femme se redresser légèrement, une femme solidement bâtie dont le cou puissant luisait à la chaleur. Elle tourna la tête dans sa direction et il reconnut Loris.

Un peu plus loin, il y avait un autre groupe, tapi sur un rocher. Il reconnut une fois de plus Loris, et avec elle, Helmar et les autres. Au-delà, il ne voyait plus rien.

Il dit à Loris, à côté de lui :

« Où est votre père ?

— Il a quitté Nixina et Jepthe devant le vaisseau, dit-elle d'une voix éteinte. Il leur a demandé d'attendre là pendant qu'il inspecterait la falaise... Elles l'ont perdu de vue pendant un certain temps. Et puis, quand elles l'ont aperçu de nouveau, il avait déjà revêtu la fourrure et parcouru le tiers de la distance qui le séparait de la plage. Il a disparu derrière des rochers,

et... » Sa voix se brisa. Puis elle reprit : « En tout cas, elles l'ont vu se redresser, pendant à peine une seconde, et plonger la tête la première en poussant un cri... La flèche venait-elle de l'atteindre ? Nous n'en savons rien. Lorsqu'elles le revirent, il dévalait la falaise et terminait sa chute contre un buisson qui poussait sur la paroi. Elles se sont précipitées sur le bord et ont réussi à descendre jusqu'à lui. Et, bien entendu, quand elles sont arrivées à sa hauteur, elles ont vu qu'il avait une flèche dans le cœur. »

Elle se tut. Helmar poursuivit à sa place :

« Elles ne virent personne d'autre. Mais, bien sûr, elles se souciaient surtout d'approcher suffisamment le vaisseau de Corith pour pouvoir le faire monter à bord. Elles réussirent à poser l'appareil sur la paroi de la falaise, en se servant des réacteurs pour le maintenir en place, le temps de transporter Corith à l'intérieur.

— Était-il mort ? demanda Parsons.

— Non. Mourant, précisa Helmar simplement. Il a vécu encore quelques minutes. Mais il avait perdu connaissance. »

Loris posa la main sur le bras de Parsons.

« Regardez encore là-bas. »

Une petite embarcation avec cinq hommes à bord venait d'apparaître derrière le bateau mis en carène. Méthodiquement, le canot longea le bateau, mû par quatre hommes aux avirons. Le cinquième, un barbu, tenait à la main une sorte d'instrument métallique, Parsons le vit étinceler au soleil.

Cet homme était Drake.

« Oui... Drake, se dit Parsons. Mais pourquoi pas Stenog ? » Il apercevait vaguement la tête, la barbe, les vêtements de l'homme, mais son visage était dans l'ombre, trop loin. « Si c'est Stenog, alors... il s'agit d'un piège, un traquenard... ils nous attendent. Et leurs armes valent les nôtres. »

« De quoi disposent-ils ? demanda-t-il à Loris.

— Nous pensons qu'ils ont, bien sûr, des sabres d'abordage, des arquebuses à rouet, peut-être de vieux fusils à mèche. Il n'est pas exclu que certains possèdent des fusils à canon rayé, mais ce n'est que pure supposition. En tout cas, ils ne peuvent pas tirer à cette distance. Il y a quelques canons, qu'ils ont dû

descendre du bateau – du moins c'est ce que nous pensons. Nous n'en avons vu aucun sur la plage, toutefois, et s'ils sont encore à bord, ils ne sont certainement pas utilisables. Pas avec le bateau couché sur le flanc. Ils ont débarqué tout ce qu'ils pouvaient pour alléger le navire, afin de pouvoir le tirer là où il y a le moins d'eau. Dans tous les cas, ils ne peuvent pas tirer sur nous, ni avec des fusils, ni avec des canons. »

« Ils n'ont pas eu besoin de le faire, songea Parsons. Du moins pas avec le type d'arme envisagé par Loris. »

Il dit à haute voix :

« Corith est donc descendu de la falaise en pensant qu'il ne courait aucun danger ?

— Oui... Et puis, les hommes de Drake n'auraient pas utilisé une arme indienne, n'est-ce pas ? »

Le doute et le désarroi se lisaient sur son visage, faisaient trembler sa voix. Cette catastrophe lui restait inexplicable ; aujourd'hui, comme hier, elle dépassait leur entendement. Avec ce qu'ils savaient, ils ne pouvaient pas l'interpréter. De toute façon, pourquoi un indigène l'aurait-il tué ?

En contrebas, la petite embarcation s'éloignait de *La Biche d'Or* et allait vers le sud, dans leur direction. Dans un moment, elle passerait exactement sous l'endroit où ils se cachaient.

« Je vais descendre », dit Parsons.

Il tendit les jumelles à Loris, prit le rouleau de corde qu'ils avaient apporté et commença à en nouer l'extrémité autour d'un rocher bien solide. Helmar l'aida et ils tirèrent ensemble sur la corde. Puis, prenant le rouleau, il quitta ses compagnons.

Il se rendit compte immédiatement qu'il ne pourrait descendre directement. Même si la corde était assez longue pour qu'il puisse arriver sur la plage, il serait trop visible quand il se balancerait devant la paroi blanche de la falaise ; les hommes dans le canot le remarqueraient. Abandonnant la corde, il remonta jusqu'au sommet de la falaise et se mit à courir. Devant lui, il aperçut une crevasse envahie de broussailles, un fouillis de racines et d'éboulis de roches qui descendait vers la plage.

En se cramponnant, mètre par mètre, il s'enfonça dans la crevasse. Sous ses pieds, le Pacifique semblait étale ; l'océan et

les falaises – rien d'autre. Le bleu de l'eau, les pierres qui s'effritaient dans sa main tandis qu'il s'agrippait pour descendre le long de la paroi. Pendant un instant il aperçut à nouveau la petite embarcation. Les hommes qui ramaient. La bande de sable, avec l'écume et les brisants, les morceaux de bois flottants rejetés par la mer. Les amas échevelés des algues...

Il trébucha et faillit tomber dans le vide. Il glissa tête la première, réussit à se rattraper aux racines. Une pluie de terre et de cailloux courut sur lui, tombant plus bas. Il entendit l'écho de la chute.

Loin dessous, le canot continuait à avancer. Silencieusement. Aucune des minuscules silhouettes ne semblait l'avoir entendu ou remarqué.

Lentement, Parsons se releva. Face à la falaise, sans regarder l'océan en contrebas, il recommença à descendre le ravin.

Lorsqu'il s'arrêta pour souffler un peu, il vit que le canot était arrivé tout près du rivage. Deux hommes avaient sauté de l'embarcation et avançaient péniblement dans les vagues.

L'avaient-ils vu ?

Rapidement, il poursuivit sa descente. La paroi rocheuse devint toute lisse ; il résista quelques instants, puis prenant une profonde et pieuse inspiration, il se laissa tomber. Sous lui, le sable grossit. Il heurta le sol et s'écroula, une douleur déchirante dans les jambes. Il roula sur la pente, glissa jusqu'aux algues en contrebas et s'immobilisa, haletant, engourdi par la violence du choc qui s'évanouissait lentement.

Le canot avait été halé sur la plage. Les hommes cherchaient quelque chose, et fouillaient le sable avec leur pied. « Ils ont perdu un outil ou un instrument », se dit Parsons. Il était couché à plat ventre, à l'affût.

L'un des hommes vint vers lui, suivi de Drake. Les deux hommes passèrent juste devant Parsons, et quand Drake se tourna, Parsons aperçut son visage, parfaitement silhouetté sur le ciel.

Parsons se redressa et cria :

« Stenog ! »

L'homme barbu se figea sur place, bouche bée. Ses compagnons s'arrêtèrent pile eux aussi.

« Vous êtes Stenog », lança Parsons. – C'était vrai. L'autre le regardait sans le reconnaître.

« Vous ne vous souvenez pas de moi ? dit Parsons sur un ton agressif. Le médecin qui a soigné cette fille, Icara. »

Maintenant, il le reconnaissait. Son visage changea d'expression.

Stenog souriait.

« Pourquoi ? se demanda Parsons. Pourquoi est-ce qu'il sourit ? »

« Ils vous ont sorti du vaisseau-prison, hein ? lança Stenog. C'est bien ce que nous pensions. Un *shupo* mort et deux cadavres non identifiés perdus dans le néant, bloqués dans des aller-retour incessants. » Son sourire s'élargit, un sourire de vainqueur, fort de son savoir. « Je suis vraiment surpris de vous voir... Je n'en reviens pas. C'est très intéressant... vous ici. »

Ses lèvres découvrirent ses dents blanches et régulières ; il s'était mis à rire.

« Pourquoi riez-vous ? demanda Parsons.

— Allez donc chercher votre ami, dit Stenog. Celui qui est venu pour me tuer. Envoyez-le-moi. » Il posa les mains sur ses hanches, jambes écartées. « Je l'attends. »

CHAPITRE XIV

Comme une voix dans un cauchemar, le rire poursuivait Parsons tandis qu'il courait le long de la falaise.

« *J'avais raison !* »

Il s'arrêta, se retourna. Là-bas, sur la plage, Stenog et ses hommes attendaient Corith. Ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient : une petite arme meurtrière qui étincelait au soleil.

Ils avaient donc mené à bien leurs travaux sur le voyage dans le temps.

S'accrochant aux racines et aux branchages, Parsons escalada la paroi. « Il faut que je le trouve le premier, se dit-il. Il faut que je le prévienne. » Des pierres se détachèrent. Il dérapa et glissa de quelques centimètres, griffant la paroi. Les silhouettes en bas diminuaient. Aucun des hommes n'avaient essayé de le suivre. « Pourquoi ne me tirent-ils pas dessus ? »

Il se hissa sur un rocher en surplomb et souffla un moment, hors de vue, à l'abri. Mais il devait continuer. Il attrapa une racine d'arbuste et, péniblement, il reprit l'escalade.

« Ils ne croient donc pas que je peux l'empêcher de descendre ?... Ou bien sa mort est-elle déjà ordonnée... Suit-elle un cycle préétabli ? N'échappera-t-il pas à son destin, quoi que je fasse ?... Vais-je échouer ? »

Tendant la main, il agrippa une touffe d'herbe sur la crête de la falaise. Il parvint à se hisser sur le sommet et se mit debout aussitôt.

Où était Corith ?

Quelque part. Pas loin.

Devant lui, il vit un bouquet d'arbres. Des pins couchés par le vent. Il entra dans le bosquet, hors d'haleine. Il courut en tout sens, cherchant parmi les arbres.

« Comment en vouloir à Stenog ? Il protège sa société. C'est son devoir. Mais mon devoir à *moi* est de sauver mon "patient". L'homme pour lequel on est venu spécialement me chercher. »

Il s'arrêta bientôt, à bout de souffle, incapable d'aller plus loin. Il se laissa tomber au sol, s'assit dans l'herbe humide, à couvert, cherchant à reprendre haleine et à faire le point. Ses vêtements de fourrure étaient tout déchirés depuis son escalade. Du sang coulait sur son bras. Il s'essuya dans l'herbe.

« Comme c'est étrange, pensa-t-il, Stenog avec sa peau noire teinte en blanc, se déguise en Européen. Et moi, avec ma peau blanche, teinte en noir, je me déguise en Indien. Et en plus... je m'efforce d'apporter mon aide à Corith pour qu'il tue Drake, tandis que de son côté, Stenog prend la place de Drake. Peut-être qu'il ne prend pas la place de Drake. Mais qu'il est effectivement Drake.

Y a-t-il un authentique Drake ? *Stenog est-il Drake ?*

Y a-t-il eu un autre homme, né en Angleterre au début du XVI^e siècle, appelé Francis Drake ? Ou bien Stenog a-t-il toujours été Drake ?... Et personne d'autre ? S'il existe un autre Drake, le vrai Drake, alors... où est-il ? »

Il était certain d'une chose : la gravure représentait Al Stenog – malgré la barbe et le teint clair, au lieu de Drake. Ainsi, c'est Stenog – et non Drake – qui était retourné en Angleterre avec le butin et qui avait été anobli par la Reine. Mais Stenog avait-il continué à être Drake jusqu'à la fin de ses jours ?

Était-ce Stenog qui avait détruit la flotte espagnole, plus tard, pendant la guerre contre l'Espagne ?

Qui avait été le grand navigateur ? Drake ou Stenog ?

Parsons eut une intuition... les exploits de ces explorateurs... Leur fantastique sens de la navigation, leur courage... Chacun d'eux : Cortés. Pizarre, Cabrai... était peut-être une transplantation du futur. Un... un imposteur. Qui utilisait le matériel de son époque.

Pas étonnant qu'une poignée d'hommes aient conquis le Pérou. Et une autre le Mexique.

Comment être sûr ? Si Corith était mort en essayant d'assassiner Drake, quelle raison Stenog et le gouvernement du futur auraient-ils de continuer ? On ne meurt qu'une fois...

Il se releva, encore chancelant, et avança lentement, ménageant ses forces... « L'homme est là, quelque part. Si j'ouvre l'œil, je finirai bien par le trouver. Inutile de s'affoler. C'est juste une question de temps. »

Devant lui, parmi les arbres, un mouvement...

Prudemment, il s'approcha. Il aperçut plusieurs silhouettes... la peau cuivrée, des fourrures. L'avait-il trouvé ? Il écarta le feuillage et avança.

Sur une éminence il vit briller sous les rayons du soleil de l'après-midi la sphère métallique d'un vaisseau spatio-temporel.

« L'un d'eux, mais lequel ? »

Ce n'était pas celui par lequel il était arrivé et qui était caché ailleurs, dissimulé sous des branchages et de la boue. Celui-ci était à la vue de tous.

Il devait y avoir au moins quatre appareils.

En supposant que ce voyage fût le dernier.

« Je me demande si j'en ferai jamais un autre, pensa-t-il. Si, comme Loris et Nixina, je ne vais pas revenir ici encore et encore. Comme un fantôme. Hantant ce lieu, à la recherche d'un moyen pour changer le cours des événements passés ? »

L'un des personnages se tourna et Parsons vit... une femme. Une femme qu'il ne reconnut pas. Une femme magnifique, âgée d'une trentaine d'années... comme Loris, mais ce n'était pas Loris. Ses cheveux noirs couraient sur ses épaules nues, son menton volontaire se levait tandis qu'elle épiait les bruits alentour. Elle portait une jupe de peau à la taille, une dépouille d'animal. Ses seins nus luisaient et oscillaient quand elle se tournait. Une femme cruelle au regard farouche qui s'accroupissait maintenant, l'œil aux aguets.

Une seconde femme apparut. Plus âgée, plus frêle. Avec une certaine appréhension, elle sortit du vaisseau. Emmitouflée dans de lourdes robes.

La jeune femme était Jepthe. La mère de Loris. La toute première fois. Quand elle était venue jadis.

Nixina dit, d'une voix qui était familière à Parsons :

« Pourquoi l'as-tu laissé filer ? »

— Vous savez comment il est, répliqua Jepthe d'une voix rauque. Comment aurais-je pu l'en empêcher ? » Elle se releva,

secouant son épaisse chevelure noire. « Nous devrions aller jusqu'à la falaise. Il est peut-être encore là-bas. »

« Me voici trente-cinq ans en arrière, comprit Parsons, Loris n'est pas encore née. »

Nu-pieds, Jepthe quitta le vaisseau et s'élança vers les arbres. Ses longues jambes lui permettaient de courir vite. Elle disparut presque immédiatement, laissant la vieille femme en arrière.

« Attends-moi ! » cria Nixina d'une voix inquiète.

En réapparaissant, Jepthe dit :

« Dépêchez-vous. » Elle sortait du bouquet d'arbres pour aider sa mère. « Vous n'auriez pas dû venir. »

Admirant son corps souple, la courbure de ses reins, Parsons pensa : « Dire qu'elle porte déjà Loris en elle au moment où je la regarde. Et un jour elle l'allaitera à ces seins magnifiques. »

Il se précipita entre les arbres et repartit en direction de la falaise. Corith avait quitté le vaisseau. Parsons savait au moins cela. Il devait être en train de chercher celui qu'il prenait pour Drake.

Devant lui, il aperçut le Pacifique. Il était de nouveau au bord de la falaise. Le soleil l'éblouit un moment, et il s'arrêta, la main devant les yeux.

Au loin, également au bord de la falaise, il vit une silhouette. Un homme, seul, debout devant le précipice.

Il portait un pagne. Un crâne de bison surmonté d'une paire de cornes le coiffait et descendait presque jusqu'aux yeux. De longs cheveux noirs s'échappaient sous le crâne de l'animal.

Parsons courut vers lui.

L'autre ne semblait pas s'être aperçu de sa présence. Penché sur le bord de la falaise, il observait le bateau. Son corps puissant couleur de cuivre était marqué de stries bleues, noires, orangées et jaunes. Sur la poitrine, les cuisses, les épaules, et même sur le visage. Dans le dos, un objet recouvert de peaux de bêtes était attaché par une lanière qui passait sur son épaule et sous ses aisselles. « Ses armes sont là, conclut Parsons. Ainsi que ses jumelles. » L'homme venait d'en sortir une paire de son sac et s'accroupissait pour scruter la plage.

« D'eux tous, se dit Parsons, c'est Corith qui a de loin le meilleur déguisement. C'est à la hauteur de sa préparation

minutieuse, de tous ces mois d'efforts dans le secret. Le magnifique crâne de bison avec ses lambeaux de peau qui flottaient au vent marin. Les bandes de peinture flamboyantes qui strient son corps. Un vrai guerrier dans la force de l'âge. »

Corith releva la tête et aperçut Parsons. Leurs regards se croisèrent. Parsons était face à face avec lui – avec l'homme vivant. Pour la première fois.

« Et la dernière ? » se demanda-t-il.

En le voyant, Corith rangea les jumelles dans son sac. Il ne semblait pas inquiet ; il n'y avait aucun signe de peur sur son visage. Une lueur brilla dans son regard. La bouche de l'homme se déforma, découvrant ses dents... presque une grimace. Brusquement, il s'élança sur le bord de la falaise. En un instant il était passé de l'autre côté ; il avait disparu.

« Corith ! » cria Parsons.

Le vent lui renvoya l'écho de sa voix. Sa poitrine était douloureuse quand il atteignit l'endroit où se trouvait Corith. Il s'élança à son tour, vit les pierres éboulées que Corith avait fait tomber en passant. Ce fanatique obsédé par sa mission s'était volatilisé. Il n'avait même pas cherché à savoir qui était Parsons, ni ce qu'il lui voulait. Ni comment il connaissait son nom.

Corith n'avait nullement l'intention de s'arrêter. Il ne pouvait pas prendre ce risque.

« Il m'a échappé », se dit Parsons en descendant à son tour. L'homme avait déjà une bonne avance sur lui, là, sur la paroi.

« Comment ai-je pu croire que je pourrais l'en empêcher ? Tous ont échoué : sa mère, son fils, sa femme, sa fille... toute la famille, la Tribu des Loups tout entière. »

En glissant, à deux doigts de tomber, il atteignit un rocher en surplomb où il fit une pause. Aucune trace de l'homme.

Le canot était toujours tiré sur le sable. Les cinq marins avaient récupéré leur arme et la dissimulaient. L'homme barbu arpentait la grève, lançant de temps en temps un coup d'œil vers la falaise. « Il fait semblant de ne se douter de rien, se dit Parsons. C'est un piège. »

Tout en se maintenant fermement à des racines, Parsons avança avec précaution. Il se pencha pour apercevoir la paroi de la falaise...

À quelques mètres sous lui, Corith était accroupi. Son regard inflexible se vrilla en Parsons ; son visage luisait, ardent de motivation. Il avait un tube dans les mains. Une version allongée de l'arme que connaissait Parsons. C'est avec cette arme, sans doute, qu'il projetait de tuer Drake.

« Vous m'avez appelé par mon nom, dit Corith.

— N'allez pas sur la plage.

— Comment se fait-il que vous connaissiez mon nom ?

— Je connais votre mère, Nixina. Et votre femme, Jepthe.

— Je ne vous ai jamais vu. »

Il cligna des yeux et dévisagea Parsons en se passant la langue sur la lèvre inférieure. « Il est sur le point de sauter, se dit Parsons. Prêt à s'élancer et à dévaler la falaise. Mais d'abord, il va me tuer. Avec ce tube.

« Je veux vous avertir », dit Parsons.

Il eut brusquement un vertige : de petits points noirs lui troublèrent la vue, la falaise se mit à trembloter et à reculer. L'éclat du soleil... la blancheur immaculée du sable... l'océan. Il s'assit... écoutant le bruit des vagues qui déferlaient. Derrière il pouvait entendre la respiration de Corith. Des spasmes rapides et étranglés.

« Qui êtes-vous ? lui demanda Corith.

— Vous ne me connaissez pas.

— Pourquoi ne dois-je pas descendre ?

— C'est un piège. Ils vous attendent. »

Son visage massif frémit. Corith leva le tube qu'il tenait :

« Aucune importance.

— Ils ont les mêmes armes que vous, dit Parsons.

— Impossible... Ils ont des fusils à rouet.

— Ce n'est pas Drake qui est sur la plage. »

Les yeux noirs de Corith étincelèrent de fureur ; son visage se déforma. Parsons poursuivit :

« L'homme là-bas est Al Stenog. »

Corith n'eut aucune réaction. Apparemment, cela ne lui disait rien.

« Le directeur de la Fontaine », dit Parsons.

Après un moment de silence, Corith dit :

« Le directeur de la Fontaine est une femme nommée Lu Farns. » Parsons écarquilla les yeux. « Vous me mentez... je n'ai jamais entendu parler de ce Stenog. »

Ils étaient accroupis contre le flanc de la falaise, et se dévisageaient en silence.

« Votre façon de parler, dit Corith. Vous avez un accent. »

Le cerveau de Parsons bouillonnait. La situation devenait complètement insensée. Qui était Lu Farns ? Pourquoi Corith n'avait-il jamais entendu parler de Stenog ?

C'est alors qu'il comprit.

Trente-cinq années s'étaient écoulées depuis la mort de Corith. Stenog était un jeune homme ; il ne devait guère avoir plus de vingt ans. Il n'était devenu directeur que bien longtemps après la mort de Corith. En fait, il n'était même pas né lorsque Corith avait été tué. Lu Farns était sans aucun doute la directrice de la Fontaine du vivant de Corith.

Se détendant quelque peu, Parsons dit :

« Je viens du futur. » Ses mains tremblaient encore, il essaya de se contrôler. « Votre fille...

— *Ma fille ?* répéta Corith en grimaçant.

— Si vous descendez plus bas, dit Parsons, vous serez tué. Un coup à la poitrine. Votre corps sera transporté à votre époque, à la Loge des Loups. Pendant trente-cinq ans, votre mère, votre femme et finalement votre fille s'évertueront à vous éviter la mort. À la fin, elles abandonneront et feront appel à moi.

— Je n'ai pas de fille, dit Corith.

— Vous en aurez une, dit-il. En fait vous en avez déjà une, mais vous ne le savez pas encore. Votre femme est enceinte. »

Comme s'il n'avait pas entendu ce que Parsons venait de lui dire, Corith déclara :

« Il faut que je descende et que je tue cet homme.

— Si vous voulez le tuer, je vous indiquerai comment vous y prendre. Et ce n'est certainement pas en allant là-bas.

— Et comment ? dit Corith.

— À votre époque. *Avant qu'il ne résolve le problème du voyage dans le temps et qu'il ne revienne ici.* » C'était la seule solution : il l'avait ressassée dans son esprit envisageant toutes les possibilités. « Ici, il sait. Là-bas, si vous revenez dans votre temps, il ignore tout. Il ne savait rien de vous lorsque je l'ai rencontré. » Il n'avait qu'une série de conjectures à proposer. Des suppositions judicieuses. Mais il avait pu faire des recoupements. « Ils ont repris leurs recherches sur le voyage dans le temps, et finalement ils ont réussi. » Il se pencha sur Corith et poursuivit d'un ton pressant : « Ces armes que vous avez ne vous aideront en rien parce que... »

Il s'arrêta net. Quelque chose saillait du sac de Corith – quelque chose qui le figea sur place et le glaça jusqu'au sang.

« Votre déguisement, parvint-il à dire, vous l'avez confectionné vous-même ? Personne d'autre ne l'a vu ? »

Il tendit la main vers Corith. Vers le sac. Et il en sortit...

Une paire de flèches. Avec des pointes en silex. Et des plumes dont les couleurs lui étaient familières.

« Des fausses, dit Parsons. Que vous avez fabriquées pour compléter votre déguisement. Pour revenir ici.

— Votre bras ! dit Corith.

— Quoi ? dit-il, surpris.

— Vous êtes un Blanc. La teinture a disparu aux endroits où vous vous êtes égratigné. » Il saisit brusquement le poignet de Parsons et le frotta vigoureusement avec la paume de sa main. Le produit, humidifié par la sueur, s'en alla, laissant une marque d'un blanc grisâtre. Lâchant le bras, il empoigna les cheveux artificiels tressés avec ceux de Parsons ; en une seconde, il avait arraché la perruque. Il s'assit tenant la mèche dans la main.

Puis, sans un mot, il se rua sur Parsons.

« *Je comprends maintenant* », se dit Parsons.

Il tomba à la renverse par-dessus le bord du rocher et dévala la paroi de la falaise. Griffant la terre, s'agrippant aux broussailles, il parvint à s'arrêter ; son corps labouré par le rocher. Et au-dessus de lui Corith apparut. Le corps musclé descendait.

Parsons roula de côté pour l'éviter. « *Non... Je ne veux pas...* » Les mains cuivrées lui serrèrent la gorge. Il sentit un genou lui écraser l'estomac...

Corith s'écroula sur lui. Du sang jaillit, coula sur le sol en gargouillant, puis des flaques se formèrent. Parsons, d'un violent coup de reins, se dégagea de dessous l'homme. Il ne tenait plus qu'une flèche à la main. Il n'avait pas besoin de retourner Corith sur le dos pour savoir où était plantée l'autre. Lorsque Corith lui avait sauté dessus, il avait levé l'arme qui avait plongé en plein cœur.

« Je l'ai tué. Accidentellement. »

Au sommet de la falaise, Jephthe apparut. « Dans un moment, ils seront au courant. Et alors... »

Plaqué à la paroi, il s'éloigna du mourant en rampant sur la roche jusqu'à ce qu'il ne puisse plus voir ni la femme, ni Corith. Puis, centimètre par centimètre, il commença à escalader la falaise.

Arrivé en haut, personne. Jephthe et Nixina avaient dû partir à la recherche de Corith. Mais elles ne seraient pas longues à remonter.

L'esprit vide, il s'éloigna de la falaise en courant et se dirigea vers le bouquet d'arbres. Il était à présent hors de vue. « Je suis sauvé, pensa-t-il. Personne ne saura. Ils ne sauront jamais. Ils ne perceront jamais le mystère de sa mort.

» Je ne l'ai pas fait exprès, se dit-il, mais cela ne fait aucune différence. Pas étonnant que Stenog ait éclaté de rire ! Il savait que c'était moi qui allais tuer Corith ! »

Il s'arrêta et s'abîma dans une réflexion intense.

« Je vais retourner auprès de Loris et de Helmar pour leur dire que j'ai vu la même chose qu'eux. Corith sur la falaise, qui descendait, et puis Corith mort. Personne alentour. Personne n'avait escaladé la falaise par en dessous. Les seules personnes qui soient venues étaient Jephthe et Nixina. Je n'en sais pas plus qu'eux.

» Corith ne dira jamais rien, puisqu'il est mort. »

Il se cacha, entendant des voix. Il vit Nixina et Jephthe courir dans le bosquet, pour aller chercher leur vaisseau spatio-temporel. Leurs visages étaient livides de chagrin. Elles allaient

prendre l'appareil, le faire monter à bord, le ramener à son époque et le mettre dans le bain réfrigérant.

« Corith est mort. Mais dans trente-cinq ans, il reviendra à la vie. C'est moi qui réaliserai l'opération. Je serai là-bas, à la Loge, responsable de sa seconde naissance. »

Il savait à présent pourquoi la deuxième flèche avait été plantée dans la poitrine de Corith. Pourquoi il n'était pas resté en vie.

La première fois, il avait tué Corith accidentellement. Mais pas la seconde. Cela serait un acte délibéré.

« J'ai dû revenir, comprit-il, dans l'un de ces vaisseaux spatio-temporels. Cette nuit où j'ai fait revivre Corith, pendant qu'il était encore sans connaissance, qu'il reprenait des forces. Pendant que j'étais avec Loris, j'étais aussi en bas avec lui.

» Mais pourquoi avec une flèche ? »

Il baissa les yeux : il serrait toujours une flèche dans sa main. Il l'avait gardée avec lui pendant l'escalade. « Pourquoi ? se demanda-t-il. Parce que les flèches m'ont sauvé la vie. Si je ne les avais pas eues, il m'aurait tué... C'était de la légitime défense. »

Il n'avait pas eu le choix.

Et pourtant il se sentait horriblement coupable. On l'avait pris au piège, attiré dans ces rets contre sa volonté. Corith lui avait bondi dessus, et il n'avait fait que se protéger.

« *Que pouvais-je faire d'autre ?* se demanda-t-il. Ce n'est sans doute pas ma faute. Mais dans ce cas, c'est la faute de *qui* ?

» Qui est le véritable responsable du crime ? Car c'était un crime. Tout homicide est un crime. Je suis médecin... Mon devoir consiste à sauver les vies humaines. En particulier celle de cet homme.

» Mais... au prix de la mienne ?... Car, lorsque je le ranimerai à la Loge, il me désignera comme le coupable. Et je serai absolument impuissant... pour la bonne raison que j'ignorerai tout... Ceci ne m'est pas encore arrivé ! »

CHAPITRE XV

Seul dans le bois, Parsons pensa :

« Je suis celui qu'ils recherchent. Depuis trente-cinq ans ! »

Dès que Corith l'accuserait, on le tuerait à la Loge. Ils ne montreraient aucune clémence. Pourquoi devraient-ils faire preuve de mansuétude ?

En avait-il eu, lui-même ?

Peut-être pourrait-il briser l'enchaînement des événements à un moment donné ? « M'intercepter avant que je ne vienne ici, se dit-il. Avant que je ne le tue pour la première fois. »

Une chose métallique passa rapidement au-dessus de lui, sortit du bois et fila vers la falaise. L'engin se laissa descendre le long de la paroi. Il entendit ses réacteurs rugir tandis que l'appareil se stabilisait à la hauteur de Corith. La vieille femme et sa fille étaient allées chercher le mourant.

Près de là devaient se trouver trois autres vaisseaux spatio-temporels ; quatre, en comptant celui de Stenog. Ce dernier avait dû repartir, mais les autres étaient encore là. À moins que...

« Il m'en faut un. » Il se mit à courir dans tous les sens, en proie à une terreur panique. Mais ces vaisseaux provenant de temps différents... il ne pouvait pas s'en approcher sans bouleverser le cours de l'histoire. Il ne restait que celui de Stenog et celui par lequel il était arrivé. Aurait-il le courage de retrouver Loris et les autres et de leur faire face ? Sachant qu'il avait tué Corith.

Il le fallait.

Il retourna sur la falaise et commença à faire en courant le chemin qu'il avait pris à l'aller.

« En ce qui les concerne, cette expédition a été un échec total. Comme les fois précédentes, ils n'ont pas réussi à comprendre ce qui s'est passé... Je ne les ai aidés en rien. Mon

projet a lamentablement échoué. Nous n'avons pas le choix ; il ne nous reste qu'à renoncer et à retourner dans le futur. »

Durant sa course, il aperçut les petites silhouettes sur la plage en contrebas. Les hommes de Stenog, à côté du canot.

Avec leurs rames, ils traçaient d'immenses lettres sur le sable. Parsons s'arrêta et vit que les lettres épelaient son nom. Stenog essayait de lui dire quelque chose. Avec une grande rapidité, comme s'ils s'étaient entraînés, les hommes achevèrent leur message devant ses yeux éberlués.

PARSONS. ILS ONT VU. ILS SAVENT.

On l'avertissait. Cette fois-ci, l'expédition n'avait pas été un échec total... Il ne pouvait plus retourner à son époque.

Faisant brusquement demi-tour, il repartit vers le bois. « Dès qu'ils me verront, ils me tueront... Ou alors... » Ses tripes se nouèrent. « Ils n'ont même pas besoin de se donner cette peine. Il leur suffit de repartir dans le futur. De me laisser là.

» Mais alors je peux descendre et prendre l'appareil de Stenog, se dit-il. Descendre... et retomber aux mains du gouvernement, être expédié dans une colonie pénitentiaire ». Était-ce cela qu'il voulait ? Cela valait-il mieux que de rester ici, comme un naufragé. Au moins, ici, il serait libre ; il rencontrerait bien une tribu d'indiens dans la région ; il vivrait avec eux... Et plus tard, lorsqu'un bateau arriverait d'Europe, il retournerait avec l'équipage. Il se creusait les méninges : quand le Vieux Monde a-t-il repris contact avec cette région ? Vers 1595... Le vaisseau d'un capitaine – un certain Cermenno – s'était échoué – *s'échouerait* – au large de l'embouchure de l'Estero... Il devrait donc attendre... seize ans.

Seize ans ! À se nourrir de clams, chasser le daim, vivre à côté d'un feu de camp, se recroqueviller sous une tente faite de peaux de bêtes, gratter le sol à la recherche de racines. Voilà la société idéale que Corith voulait préserver et perpétuer à la place de celle de l'Angleterre élisabéthaine.

« Mieux vaut me rendre à Stenog. »

Il reprit la direction de la falaise.

Devant lui, une silhouette apparut, venant à sa rencontre. Pendant quelques secondes pénibles, il crut que c'était Corith.

Ces épaules puissantes, ce cou de taureau, les mêmes traits durs, le même nez en bec d'aigle...

C'était Helmar. Le fils de Corith.

Parsons s'arrêta. Loris et Jepthe apparurent à leur tour.

D'après l'expression de leur visage, il s'aperçut que Stenog ne lui avait pas menti.

« Il allait les rejoindre », dit Helmar à Loris.

Loris, le visage décomposé, dit :

« Vous nous avez trahis !

— C'est faux ! » s'exclama Parsons.

Il savait que, de toute façon, il était inutile d'essayer d'argumenter.

« Quand cette idée vous est-elle venue ? lui demanda Loris. À la Loge ?... Nous avez-vous convaincu de vous faire venir ici pour parvenir à vos fins ? Ou bien avez-vous décidé brusquement de le tuer lorsque vous l'avez vu ?

— Cette idée ne m'a jamais effleuré l'esprit.

— Vous l'avez intercepté, dit-il. Vous êtes descendu pour parler avec Drake. Nous vous avons vu. Puis vous êtes remonté, avez arrêté Corith et l'avez assassiné... Vous vous apprêtiez à rejoindre Drake pour repartir avec lui. Il vous a averti que nous avions été témoins de la scène ; ses hommes ont tracé sur le sable un message à votre intention... Vous saviez donc que vous ne pouviez pas revenir avec nous. »

Parsons ne répondit rien. Il les dévisageait en silence.

Helmar le menaça de son arme et dit :

« Nous retournons au vaisseau.

— Pourquoi ?... »

« Pourquoi ne veulent-ils pas me tuer ici ? » se demanda-t-il.

« Nixina a pris une décision, dit Loris.

— Quelle décision ? »

Loris, avec une voix étranglée, dit :

« Elle pense que vous n'aviez pas l'intention de faire cela. Elle dit que... » Elle s'interrompt. « Que... si vous aviez décidé de tuer Corith, vous auriez porté une quelconque arme, sur vous. Elle s' imagine que vous l'avez arrêté pour discuter avec lui, et qu'il s'est refusé à vous écouter. Vous vous êtes battus, et, par accident, la flèche s'est plantée dans sa poitrine. »

Parsons dit :

« Je lui ai dit de ne pas descendre. » Ils semblaient prêts à l'écouter, du moins pour le moment. « Je l'ai averti que ce n'était pas Drake qu'il y avait là-bas. Mais Stenog. Et il l'attendait. »

Loris réfléchit quelques secondes :

« Et, bien sûr, mon père n'avait jamais entendu parler de Stenog. Il ne comprenait pas ce que vous lui racontiez. » Elle fit une moue amère. « Et il a vu la marque blanche sur votre bras. Il a compris que vous étiez un Blanc et il n'a pas eu confiance en vous. Il n'a rien voulu savoir : c'est ce qui lui a coûté la vie.

— Oui », dit Parsons.

Ils restèrent tous silencieux.

« Il était trop méfiant, dit finalement Loris. Il n'avait confiance en personne. Nixina avait raison. Vous n'aviez pas l'intention de... c'est un accident. Ce n'est pas votre faute ; pas plus que ce n'est la sienne. » Elle leva vers lui ses yeux noirs et brillants de larmes. « Non, c'est sa faute, en un sens. De par sa nature.

— À quoi bon repenser à tout cela ! lança Jepthe.

— Oui, admit Loris. Bien, nous n'avons plus qu'à rentrer. Nous avons échoué.

— Nous savons au moins ce qui s'est passé », dit Helmar.

Il toisa Parsons d'un regard teinté de mépris et de haine.

« Nous nous en tiendrons à la décision de Nixina, dit Jepthe d'un ton sec et péremptoire.

— Oui, souffla Helmar qui fixait toujours Parsons.

— Quelle est sa décision ? » demanda Parsons.

Loris prit la parole :

« Eh bien... » Elle hésita. « Même si c'est un accident, poursuivit-elle d'une voix éteinte, nous pensons que vous devez de quelque façon expier ce crime. Nous allons vous laisser ici. Mais pas à cette époque. » Dans un murmure, elle acheva : « Un peu plus loin... dans le temps. »

Parsons comprit.

« Vous voulez dire : après que le bateau de Drake sera parti. »

Helmar dit :

« Vous aurez tout le loisir de faire le point. » Du bout de son arme, il ordonna à Parsons de venir vers eux.

Ils firent demi-tour et se dirigèrent vers le vaisseau. Assise devant l'appareil, Nixina les attendait, plongée dans sa nuit. Plusieurs membres de la Tribu des Loups se tenaient auprès d'elle. En arrivant à sa hauteur, Parsons s'arrêta et dit :

« Je suis navré. » La vieille femme remua imperceptiblement la tête, mais observa le silence. « Votre fils n'a pas voulu m'écouter. »

Au bout d'une longue minute, Nixina, le regard fixé droit devant elle, dit d'une voix à peine audible :

« Vous n'auriez pas dû l'arrêter... Vous n'en étiez pas digne. »

« Ainsi, c'est sur moi que retombe la faute ! Ce serait trop leur demander que de reconnaître la responsabilité de Corith, son fanatisme, sa paranoïa. C'est pour eux une pensée insoutenable. Je suis donc le bouc émissaire. Je dois être châtié. En signe de ma culpabilité. »

Sans un mot, il pénétra dans le vaisseau.

Des arbres...

Il regardait autour de lui, essayant de distinguer quelque signe de changement. Le ciel bleu, le bruit lointain des brisants...

Tout était pareil. Sauf...

Il avança sur la falaise, aussi rapidement que possible. En bas, la plage. Le sable, les algues, le Pacifique. Rien d'autre.

Le carénage était terminé. *La Biche d'Or* était repartie.

Ou peut-être n'était-elle pas encore arrivée.

Comment savoir ? Des traces dans le sable ? Des restes des pieux où l'on avait attaché les amarres ? Il devait y avoir des débris de toute sorte.

Mais cela avait-il vraiment de l'importance ?

« Peut-être, se dit-il, que je peux trouver un moyen de gagner le sud, de descendre au Mexique, Cortés... Quand a-t-il débarqué ? Tout ce que je peux espérer pour le moment c'est d'entrer en contact avec une tribu indienne amicale. Si j'ai de la chance, je pourrai soit vivre avec eux, soit les persuader de m'aider à gagner le Sud. Mais je ne me souviens pas, toutefois,

s'il y a, là-bas, des colonies espagnoles. Et je ne sais pas en quelle année je suis, et quand bien même le saurais-je, je n'en serais pas plus avancé. Ils ont pu me déplacer d'un siècle. Voire même de plusieurs. L'océan, les rochers, les arbres... restent les mêmes pendant un millier d'années.

« Je me trouve peut-être deux cents ans avant que le premier Blanc ne débarque au Nouveau Monde ?

» Qui sait ? Je suis peut-être *le premier* ? »

Il pouvait tout de même descendre inspecter la plage. S'il restait quelques débris laissés par *La Biche d'Or*, cela prouverait qu'ils ne l'ont pas fait remonter le temps. Ce serait déjà une satisfaction. Un faible espoir luirait à l'horizon. Les colonies espagnoles. Et ensuite, un vaisseau qui l'emmènerait en Europe.

Une fois de plus, il entreprit la périlleuse descente vers la plage.

Pendant une heure il arpenta la grève, ne repérant pas le moindre signe du séjour d'un bateau ou d'un équipage en ce lieu. Aucune trace, aucun débris. « Et la plaque de cuivre ? » se demanda-t-il. « Où Drake l'avait-il laissée ? Sur le rivage ? Enterrée au pied de la falaise ? » Il s'était mis à la chercher, mais il avait à présent tellement parcouru la plage qu'il n'avait plus de point de repère à partir duquel orienter ses recherches. Il avait peut-être parcouru un mille. Les perspectives de la plage étaient restées inchangées. Les falaises, le sable, les algues...

Brusquement, il cessa de chercher. *Puisqu'il était abandonné là, comment avait-il pu retourner à la Loge des Loups pour tuer Corith une deuxième fois ?* Tout ceci n'avait aucune importance ; évidemment, il était retourné à la Loge. Autrement, il aurait déjà disparu de cette plage, du fait du nouveau cours des événements induit par son incapacité à tuer le Corith convalescent. Et la seule façon de revenir à la Loge était un vaisseau spatio-temporel. Quelqu'un, manifestement, était revenu – reviendrait – le chercher.

Mais, dans combien de temps ? Il pouvait rester des années ici, des dizaines d'années, devenir un vieil homme, et puis, après tout ce temps passé, l'un d'entre eux pouvait revenir avec un vaisseau et le ramener. À la fin de sa vie ?

En attendant, il pouvait essayer, pendant les prochaines années, de descendre vers le sud et rejoindre une colonie espagnole, de rentrer en Espagne, puis de remonter sur l'Angleterre, et d'entrer en contact avec Stenog. Et finalement, arriver de cette façon à rejoindre le futur... un vieil homme usé et rongé par la fièvre dont la vie était finie. Un homme qui avait erré sur la surface du globe, qui avait ruiné sa vie.

Et rien, bien sûr, n'excluait que Corith ait été tué par quelqu'un d'autre la deuxième fois.

Il remarqua que le jour tirait à sa fin. L'air s'était rafraîchi et le soleil descendait vers le bord du ciel. Quelques mouettes claquèrent des ailes au-dessus de lui ; leurs cris lugubres, évoquant le grincement des cordages, accrurent son sentiment de solitude.

La nuit allait tomber. Qu'allait-il faire ? Il ne pouvait rester sur la plage. Mieux valait remonter et pénétrer dans les terres, s'enfoncer dans la péninsule. Autant qu'il s'en souvenait, des tribus indiennes s'étaient établies dans la baie intérieure, la baie de Tomales, un endroit plus abrité.

Il releva la tête vers la falaise et ne vit aucune voie praticable. Il devrait continuer à marcher sur la plage à la recherche d'un passage moins abrupt, ou d'un endroit où arbustes et broussailles avaient poussé. Mais il se sentait trop las. « J'attendrai jusqu'à demain matin. » Il s'assit sur un tronc d'arbre rejeté par l'océan, délaça ses mocassins, et posa la tête sur ses bras. Les yeux fermés, il écouta le bruit des vagues et les appels criards des mouettes. Des sons inhumains, inhospitaliers... depuis combien de millions d'années, ces sons s'étaient-ils répétés ? Pendant combien de millions d'années se répéteront-ils encore ? Ils étaient là bien avant la naissance de l'homme, ils seront là bien après.

« Ce serait si simple d'entrer dans l'eau, pensa-t-il, et de ne pas faire demi-tour. Simplement de commencer à marcher. »

Un vent froid se mit à souffler ; il frissonna. Combien de temps pouvait-il rester assis là ? Guère. En rouvrant les yeux, il vit que le jour avait considérablement décliné. Le soleil avait disparu à l'horizon. Au loin, des oiseaux filaient à tire-d aile vers les collines du nord.

« Comme des enfants, se dit-il. Ils m'ont puni en m'exilant ici. Incapables de porter eux-mêmes le poids de la faute. Et pourtant, dans un sens, ils avaient raison. C'est à moi de supporter cette faute. J'ai été l'instrument de sa mort. Et si j'avais l'occasion de le tuer à nouveau, je le ferais. Si je pouvais avoir cette chance... » Il se leva et se mit à marcher sans but, chassant par-ci par-là des coquillages à grands coups de pied.

Un gros rocher dévala la falaise ; instinctivement, il s'écarta. Le rocher roula sur la plage accompagné d'une pluie de pierres et de cailloux. Mettant sa main en visière, il releva la tête.

Une silhouette se tenait au bord de la falaise et lui faisait des signes. L'individu mit ses mains en porte-voix et cria quelque chose, mais le bruit des vagues masqua ses paroles. Il ne voyait que les contours de la personne. Il lui était impossible de dire si c'était une femme, un homme, ni même comment étaient ses vêtements. Aussitôt il agita les bras vers la silhouette.

« Au secours ! » cria-t-il.

Il se précipita vers la paroi rocheuse, en faisant des signes désespérés indiquant qu'il ne pouvait pas l'escalader. Éperdu, il courut le long de la falaise, essayant de trouver une voie d'escalade.

Au-dessus de lui, la silhouette fit des signes qu'il ne comprit pas. Il s'arrêta, à bout de souffle, essayant de saisir ce qu'on lui disait. Puis la silhouette disparut brusquement. Un moment elle était là, l'instant suivant elle n'y était plus. Il battit des paupières, abasourdi, sentant monter en lui une immense terreur. La personne avait fait demi-tour et était partie.

N'arrivant pas à croire ce qui lui arrivait, il resta figé sur place, incapable de bouger. Et tandis qu'il était là, immobile, une sphère métallique s'éleva du sommet de la falaise et descendit rapidement vers la plage.

Le vaisseau spatio-temporel se posa sur le sable, à quelques pas de lui. Qui allait en sortir ? Il attendit, le cœur battant.

La porte s'ouvrit et Loris apparut. Elle n'était plus vêtue à l'indienne, mais portait la robe grise des Loups. Toute trace de chagrin et de douleur avait presque disparu de son visage. Il comprit que pour elle, une longue période s'était écoulée.

« Bonsoir, docteur », dit-elle. Il la regarda, incapable de prononcer un mot. « Je suis venue vous chercher. Il s'est écoulé un mois environ. Je suis désolée que cela ait été si long. Cela fait combien de temps pour vous ? Vous n'avez pas de barbe, et vos vêtements semblent à peu près identiques... J'espère qu'il s'agit du même jour.

— Oui, dit-il en entendant le ton grinçant de sa propre voix.

— Venez donc, docteur. » Elle lui fit un geste de la main. « Entrez. Je vous ramène. À votre époque. À votre femme. » Elle lui sourit ; un sourire un peu contraint. « Vous ne méritez pas qu'on vous abandonne. Personne appartenant à votre civilisation ne vous trouverait ici. Helmar a choisi lui-même la date. 1597. Nul ne viendra dans cette région avant très longtemps. »

Il se dirigea vers le vaisseau d'un pas mal assuré.

Lorsqu'elle eut refermé la porte derrière lui il demanda :

« Qu'est-ce qui vous a fait changer d'idée ?

— Un jour, vous comprendrez... C'est à cause de quelque chose que nous avons fait ensemble. Quelque chose qui n'avait pas paru important à l'époque. » À nouveau elle lui sourit, mais cette fois, c'était un sourire énigmatique, presque sensuel, qui se dessinait sur ses lèvres sombres.

« Je suis sensible à ce geste.

— Voulez-vous que je vous ramène directement ? dit-elle en manipulant les commandes. Ou avez-vous besoin de quoi que ce soit à la Loge ? J'ai vos instruments ici. »

Elle désigna un coin du vaisseau et Parsons vit sur le sol sa mallette grise si familière.

Avec quelque hésitation, il dit :

« J'aimerais retourner à la Loge pour quelques heures. Pour me laver, me changer et me reposer. Je ne tiens pas à me présenter chez moi dans cet accoutrement. » Il montra ses fourrures déchirées, les restes de teinture. « Les gens s'imagineraient que je me suis échappé d'un zoo.

— Bien sûr, dit Loris d'une voix polie et réservée à laquelle il commençait à s'habituer. Une politesse tout aristocratique. Nous reviendrons donc à mon époque. Vous aurez tout ce qui vous sera nécessaire. Évidemment, vous devrez demeurer caché.

Personne d'autre ne doit vous voir. Vous le comprenez aisément. Nous descendrons immédiatement dans mes appartements.

— Parfait », dit-il.

Et il pensa, avec un accès de détresse « C'est pour son père que je reviens. Pour achever ce que j'ai commencé. Quelle sera la réaction de cette femme si jamais elle s'aperçoit de quoi que ce soit ? Peut-être ne le saura-t-elle jamais. Si j'arrive à me servir du vaisseau, ne serait-ce qu'une seconde...

» Elle m'a sauvé pour que je puisse tuer son père. Pour la deuxième fois. »

Silencieusement, il s'assit et la regarda manipuler les commandes.

CHAPITRE XVI

Le vaisseau s'immobilisa dans une cour pavée entourée d'un mur. Parsons découvrit, en sortant de l'appareil, les rambardes en fer forgé des balcons nichés sous des arcades, le feuillage luisant des plantes ; puis Loris le fit entrer et emprunter un couloir désert.

« Cette aile de la Loge m'appartient, dit-elle par-dessus son épaule. Il n'y a aucune inquiétude à avoir. Personne ne viendra nous déranger. »

Quelques minutes plus tard, il était allongé dans un bain chaud, la tête posée sur la porcelaine, les yeux fermés, et humait la bonne odeur de savon, goûtait les délices de la paix et du silence qui régnaient dans cette pièce.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et Loris entra, les bras chargés de serviettes et de peignoirs.

« Désolée de vous déranger », dit-elle en accrochant un drap de bain blanc sur le porte-serviettes.

Il ne répondit pas et n'ouvrit même pas les yeux.

« Vous êtes fatigué », dit-elle.

S'attardant dans la salle de bain, elle ajouta :

« Je sais maintenant pourquoi aucune de nos balises n'est arrivée jusqu'à vous. » Il ouvrit les yeux. « Ce premier voyage que vous avez effectué. Dans le futur lointain. Vous ne saviez pas manœuvrer le vaisseau...

— Qu'est-il arrivé aux balises ? »

Elle dit :

« Helmar les a détruites.

— Pourquoi ? » demanda-t-il, cette fois tout à fait réveillé.

Elle chassa de la main ses longs cheveux noirs qui tombaient sur ses yeux, et dit avec calme :

« Nous avons cherché à rompre par tous les moyens, la chaîne des événements à un moment quelconque. Vous

comprenez... Très peu de personnes parmi nous vous portent dans leur cœur. » Elle hésita en le regardant allongé dans la baignoire. « C'est étrange de vous revoir ici... Vous allez passer la nuit avec moi, n'est-ce pas ?

— Helmar a donc tout fait pour que je reste dans le futur... »

Il pensa : « Rester dans le passé, en Nova Albion, n'était pas une peine assez lourde. » Il frissonna en revoyant les plaines désolées du futur. « Ils ont employé les grands moyens ! Si je n'avais pas vu cette plaque... » Il demanda brusquement : « Et il a essayé de trouver la plaque sur le bloc de granit ?

— Il l'a cherchée, dit Loris, mais ne l'a pas trouvée. Nous avons quelque doute, particulièrement Helmar, qu'une telle plaque ait existé. Toutes les balises ont été retrouvées ; cela n'a pas été bien difficile, puisque nous savions exactement où elles étaient et combien nous en avions envoyées. Helmar est revenu, mais rien n'a été changé. Mon père... » Elle croisa les bras et haussa légèrement les épaules. « ... ça n'a aucun effet sur lui. »

Après être sorti du bain, il s'essuya. Il se rase, puis revêtit la robe de chambre en soie que Loris lui avait apportée, et sortit de la salle de bain.

Dans un coin de la chambre, Loris, pieds nus, était pelotonnée dans un fauteuil. Elle portait un pantalon de coolie chinois et une chemise blanche en coton. À ses poignets brillaient de gros bracelets d'argent. Ses cheveux étaient coiffés en queue de cheval. Elle semblait perdue dans de sombres pensées.

« Qu'y a-t-il ? » demanda doucement Parsons.

Elle leva les yeux :

« Je vais être triste de vous voir partir. Je voudrais... » Elle glissa du fauteuil et se mit à arpenter la pièce, le bout des doigts dans les poches de son pantalon bleu clair. « J'aimerais vous raconter quelque chose, docteur. Mais je dois me taire. Peut-être qu'un jour... » Se retournant brusquement vers lui, elle dit : « Vous êtes quelqu'un de bien. J'ai beaucoup d'estime pour vous. »

« Elle rend ma tâche difficile. Cruellement difficile. Je me demande si je vais y arriver. Mais il n'existe pas d'autre solution à ma connaissance. »

Sur une étagère de l'armoire, il aperçut ses vêtements soigneusement pliés. Il les prit.

Elle l'observait :

« Qu'allez-vous faire ? Vous ne vous couchez pas ? »

Elle lui montra d'un signe de tête le pyjama qu'elle lui avait apporté.

« Non, dit-il. Je vais rester debout encore un peu. »

Il s'habilla et se dirigea vers la porte où il s'arrêta, indécis.

« Vous paraissez si préoccupé. Avez-vous peur d'être ici, à la Loge ? Craignez-vous que Helmar surgisse d'un moment à l'autre ? » Elle alla pousser le verrou de la porte ; Parsons sentit le doux parfum de ses cheveux. « Personne ne peut venir ici. C'est un endroit sacré. La chambre de la reine. » Elle sourit, découvrant ainsi ses dents magnifiques. « Profitez-en, dit-elle en posant doucement sa main sur son bras. Ce sera la dernière fois, mon cher. »

Elle s'approcha de lui et l'embrassa sur la bouche avec une grande tendresse.

« Je suis désolé. »

Il repoussa le verrou.

« Où allez-vous ? » Son visage prit une expression de défiance. « Vous allez faire quelque chose. Qu'est-ce que c'est ? » Aussi vive qu'un chat, elle lui barra le passage. Un vif éclat brilla dans ses yeux. « Je ne vous laisserai pas sortir. Vous voulez vous venger de Helmar, c'est bien ça ? » Elle vrilla son regard dans le sien. « Non, c'est autre chose... Mais quoi donc ? »

Mettant ses mains sur ses épaules, il la repoussa sur le côté. Son corps musclé résista. Pendant un moment, elle retint Parsons par les mains, puis, brusquement, elle comprit et son visage se décomposa.

« Mon Dieu ! » murmura-t-elle.

Son visage perdit ses couleurs. Le ton cuivré de sa peau s'évanouit et pendant un instant, il eut devant lui le visage hagard et usé d'une vieille femme.

« Non, docteur, dit-elle. Je vous en prie. »

Il empoigna le bec-de-cane.

Elle se rua sur lui. Ses ongles lui lacérèrent le visage, s'enfoncèrent dans la chair, lui griffèrent les paupières. Instinctivement il leva le bras et la repoussa. Elle s'accrocha à lui, essaya de le retenir, de le faire tomber avec toutes les forces et le poids de son corps. Ses dents blanches étincelèrent. Elle lui mordit cruellement le cou. Avec son autre bras, il la frappa au visage. Elle s'écroula au sol, le souffle coupé.

Rapidement, il sortit de l'appartement et fonça dans le couloir.

« Ne bougez plus ! » grogna-t-elle, en s'élançant derrière lui.

Elle sortit quelque chose de sa chemise, un petit tube en métal. Il aperçut l'objet et se rua sur elle. Son poing l'atteignit à la mâchoire ; le coup ne porta pas complètement ; ses yeux étincelèrent de douleur, mais elle ne tomba pas. Le tube oscilla dans sa main et Parsons chercha à s'en emparer. Loris recula immédiatement. Il vit le tube pointé sur lui et l'expression de son visage. Elle souffrait. Elle releva son arme et la jeta sur Parsons, en éclatant en sanglots.

Le tube tomba à ses pieds et roula sur le sol.

« Que le diable vous emporte ! » gémit-elle en se cachant le visage. Elle lui tourna le dos et s'éloigna ; il vit ses épaules se soulever spasmodiquement.

« Allez-y donc », cria-t-elle en se retournant de nouveau vers lui, les joues ruisselantes de larmes.

Rapidement, il suivit le couloir par lequel ils étaient venus et arriva dans la cour à présent plongée dans l'obscurité. Il distingua vaguement les contours du vaisseau, il grimpa à l'intérieur, puis referma la porte qu'il s'empessa de verrouiller.

Saurait-il se resservir des commandes ? Il s'assit, examina les cadrans, et s'efforça de se rappeler les manœuvres... Il abaissa une manette. Les appareils bourdonnèrent. Les cadrans s'animèrent. Il coupa un interrupteur, puis après une hésitation, il appuya sur un bouton. Un cadran lui indiqua qu'il était revenu une demi-heure en arrière. Il avait donc trente minutes pour étudier le tableau de commandes, et se souvenir de ces anciennes connaissances.

Calmement, il passa en revue tous les éléments du mécanisme.

Arrivé à trente-six heures dans le passé, il arrêta le vaisseau. Prudemment, il déverrouilla la porte.

Personne.

Il sortit, traversa la cour, grimpa sur un balcon, se mit à réfléchir.

Avant tout, il lui fallait une des flèches de Corith.

C'est dans le sous-sol, dans les niveaux souterrains qu'il trouverait l'atelier dans lequel Corith avait confectionné son costume. Mais resterait-il encore des flèches ? Quelques-unes étaient en Nova Albion. Par contre, celle qu'il avait retirée de la poitrine de Corith était dans le passé quelque part à la Loge, à moins qu'elle n'ait été détruite...

Corith avait-il été tué, la seconde fois, avec la *même* flèche ?

Les souvenirs lui revenaient à présent. Cette flèche avait été démontée ; c'est lui qui avait retiré la pointe de silex, les plumes, pour les analyser. Ce n'est donc pas avec cette flèche-là qu'il a été tué la deuxième fois. Ce devait être l'une des autres. Et cette deuxième flèche n'avait pas été retirée du corps de Corith comme la première. Du moins pas à sa connaissance.

Le petit matin allait bientôt remplacer la nuit. Les couloirs, sous l'éclat des lampes, paraissaient déserts. Avec d'innombrables précautions, il descendit au premier niveau souterrain. Pendant une heure il chercha en vain une des flèches de Corith. Il dut renoncer. Les pendules des différentes salles indiquaient cinq heures et demie. La Loge ne tarderait pas à se réveiller.

Il n'avait pas le choix : il devait revenir dans un passé plus éloigné pour récupérer la flèche.

Il revint au vaisseau, s'enferma à l'intérieur et s'installa de nouveau aux commandes.

Cette fois, il envoya le vaisseau trente-cinq ans en arrière. Avant la naissance de Loris. Ni elle, ni Helmar n'existaient à cette époque. « Et avant que Corith ne parte dans le passé pour y faire sa funeste rencontre », espéra-t-il.

De nouveau, il arriva en pleine nuit. Il n'eut aucun mal à localiser les ateliers souterrains de la Loge en activité à cette époque. Mais, bien entendu, celui de Corith était fermé à double

tour. Il dut jouer adroitement avec les commandes du vaisseau, pour repérer un moment où il pourrait y pénétrer. Enfin, il réussit à trouver cet instant : la porte de l'atelier entrebâillée, personne à l'intérieur. Corith était parti, sans doute pour aller chercher un outil qui lui faisait défaut. Il réussit à voir l'homme sortir de l'atelier, et en explorant le futur immédiat, il découvrit que Corith ne reviendrait pas avant deux heures.

En entrant dans l'atelier, Parsons découvrit çà et là des costumes inachevés, et sur un établi, un crâne de bison. Des colorants, des photographies de tribus indiennes du passé. Il fouillait partout. Examinait tout ce qu'il trouvait. Et là, près d'une tour, il découvrit trois flèches. Une seule était pourvue d'une pointe de silex. Avec un mélange de sensations confuses, il prit un burin que Corith venait d'utiliser, et un bloc de silex brut. Il remarqua un livre traitant des objets de l'âge de pierre qui servait de guide à Corith ; le gros ouvrage était adossé contre le mur, maintenu ouvert par un morceau de bois.

Le livre – rédigé en anglais – avait été chapardé à la bibliothèque de l'Université de Californie. Il aurait dû être rendu le 12 mars 1938. Au-delà de cette date, « l'emprunteur devrait payer une amende ».

Au lieu de prendre une flèche entière, il en choisit une qui n'était pas encore terminée, supposant que Corith ne s'apercevrait pas tout de suite de son absence. Après avoir étudié le livre et examiné les flèches complètes, il comprit comment les empennes et la pointe de silex étaient fixées sur le fût.

Il s'assit à l'établi et acheva la construction de la flèche. Cela lui prit une bonne heure.

« Je me demande si je l'ai faite aussi bien que Corith », se dit-il.

Emportant la flèche qu'il avait terminée, il sortit prudemment de l'atelier, quitta le niveau souterrain, monta la rampe et suivit les couloirs pour regagner le vaisseau.

Cette fois encore, personne ne le vit. Il retrouva le vaisseau et remonta à bord.

« Voilà, se dit-il, tout est prêt. Il n'y a plus que l'acte lui-même. En suis-je capable ?... Il le faut, comprit-il.

» *Je l'ai déjà fait.* »

Avec une grande précision, il sélectionna le temps exact, la période durant laquelle Corith était alité et recouvrait peu à peu ses forces, après l'opération que Parsons avait lui-même réalisée. À maintes reprises, il vérifia les cadrans... La moindre erreur...

Mais il savait – dans cet état désespéré où il se trouvait – qu'il ne commettrait pas d'erreur, qu'il n'en *avait* pas commis.

Il enveloppa la flèche et la plaça sous sa chemise.

À présent, il lui fallait voyager à la fois dans l'espace et dans le temps. La pièce dans laquelle gisait Corith était bien gardée ; il ne pourrait entrer sans se faire remarquer, sans être reconnu. Bien sûr, les gardiens le laisseraient pénétrer, mais plus tard, ils se souviendraient de lui. Il devait arriver directement dans la pièce, juste à côté du lit du malade.

Avec la même précision, il commença à faire les réglages qui positionneraient le vaisseau dans l'espace. Une conjonction des deux – de l'espace et du temps –, un point précis sur un graphique.

La console de commande bourdonna. Les aiguilles des cadrans s'animèrent. Puis la chaîne d'appareils automatiques s'arrêta avec un déclic. Le voyage était terminé ; d'après la position des cadrans il était arrivé.

Aussitôt, il ouvrit la porte du vaisseau à toute volée.

Une chambre. Une chambre familière, avec des murs blancs. À sa gauche, un lit sur lequel était étendu un homme au visage très brun, aux traits rudes, les yeux fermés.

Il avait réussi !

Il s'approcha du lit et se pencha. Il ne disposait que de quelques secondes. Impossible de tergiverser. Il sortit la flèche et la déballa.

Sur le lit, l'homme respirait régulièrement. Ses puissantes mains étendues le long du corps... deux taches cuivrées sur le blanc des draps. Son épaisse chevelure noire s'étalait sur l'oreiller.

« Une seule fois ne suffisait donc pas ? » Les mains tremblantes, il brandit la flèche, tenant le fût des deux mains.

« Est-ce que je peux traverser les côtes de cette façon-là ? se demanda-t-il. Oui, la zone vulnérable autour du cœur, plus tendre... » Il l'avait incisée pour pouvoir l'opérer.

« Mon Dieu ! » Il était horrifié à l'idée qu'il devait planter l'arme dans les tissus qu'il avait recousus quelques minutes auparavant. Ironie du sort...

Sous lui, les paupières de Corith s'agitèrent. Sa respiration s'accéléra. Et tandis que Parsons brandissait la flèche, Corith ouvrit les yeux.

Son regard se posa sur Parsons. D'abord ses yeux éteints ne remarquèrent rien. Puis, imperceptiblement, la conscience lui revint. Les traits relâchés de son visage se modifièrent, gagnèrent de la vigueur.

Parsons s'apprêtait à abattre l'arme. Mais ses mains tremblaient.

Les yeux noirs le fixaient. Corith ouvrit la bouche ; ses lèvres remuèrent. Il essayait de parler.

« Après trente-cinq ans... Revivre pour en arriver là ! »

Corith leva sa main de quelques centimètres, puis la laissa retomber.

« Vous... encore... murmura-t-il.

— Je suis désolé », dit Parsons.

Une lueur de compréhension passa dans ses yeux sombres. Il semblait avoir remarqué la flèche. Il leva de nouveau le bras comme pour saisir l'arme, mais il ne quitta pas Parsons des yeux.

D'une voix faible, il lui dit :

« Vous êtes contre moi... Depuis le début. »

Sa poitrine se soulevait faiblement sous les draps.

« Vous m'avez espionné pendant mon travail... Vous avez menti en faisant semblant d'être de mon côté. »

Ses mains tremblantes touchèrent la flèche, et retombèrent sur les draps. Sa lucidité s'évanouit ; il fixa Parsons, d'un air étonné, avec les yeux inquiets et innocents d'un enfant.

« Je ne peux pas le faire, comprit Parsons. Ma vie entière, tout ce que j'ai été, tout ce pour quoi j'ai lutté, me l'interdit. Même si je signe ainsi mon arrêt de mort. Même si cet homme, à son réveil, va me montrer du doigt, va m'accuser, pour

assouvir son besoin de vengeance paranoïaque et fanatique. » Il abaissa la flèche et la jeta par terre loin du lit.

Une peur engourdissante l'envahit. Ainsi qu'un sentiment d'échec.

« Ainsi, cet homme vivra », songea-t-il.

Debout à côté du lit, contemplant Corith, il se dit :

« Rien ne pourra l'arrêter. C'est un fou. Il me tuera d'abord, puis il s'en prendra au reste de ses "ennemis". Pourtant, je ne peux me résoudre à le supprimer. »

Il tourna le dos au lit et, d'un pas mal assuré, se dirigea vers le vaisseau. Il y entra et verrouilla la porte derrière lui. « Je ne suis pas en sécurité ici. » Saisissant les commandes, il se projeta de deux heures dans le temps. Deux heures ou deux mille ans... Quelle importance... Pas avec Corith vivant. Pas pour cet autre Parsons, assis près de Loris, attendant que son « patient » reprenne connaissance.

« Maintenant, les fils du passé peuvent se démêler. Une nouvelle chaîne de causes et d'effets a commencé, à partir de l'instant où, près du lit, je n'ai pas pu planter la flèche dans la poitrine de cet homme. Lorsque je l'ai laissé vivre. Un monde nouveau s'est créé à partir de cet instant-là. Et s'est déroulé, porté par ses forces internes. »

Il coupa les commandes du vaisseau. Hésitant, il se tint près de la porte. « Vais-je regarder ?... et voir Corith qui revient à lui, entouré de sa femme, son fils, sa fille, et sa mère... et de moi-même. Tous, heureux, satisfaits. Penchés sur ses lèvres à l'affût du moindre mot.

» Est-ce que je *peux* regarder ? »

Étrange... qu'il soit encore là. Il avait cru que le changement se produirait aussitôt, dès l'instant où il s'était éloigné du lit.

À présent, il devait regarder – sans plus attendre.

Ouvrant d'un seul coup la porte du vaisseau, il assista à une scène qu'il avait vécue une fois auparavant. Des gens qui lui tournaient le dos se tenaient au chevet de Corith... Le mécanisme compliqué du cube de la Loge, les pompes qui envoyaient le liquide réfrigérant... Déjà, Corith avait repris place dans le cube... Il vit leurs visages accablés, et puis l'homme lui-même, flottant dans ce liquide qu'il connaissait bien.

La flèche émergeait comme avant de la poitrine de Corith.

Il referma immédiatement la porte, enfonça plusieurs boutons, et, au hasard, envoya le vaisseau dans le temps pour échapper à cette scène. L'avaient-ils remarqué ? Certainement pas ; la pièce grouillait de monde. Les hommes allaient, venaient. Il s'était vu parmi eux, debout près du cube, à côté de Loris, tous deux sous le choc de l'événement – ni l'un ni l'autre ne pouvant comprendre, expliquer, – ni même accepter – ce qui venait de se produire.

Il ressentait maintenant la même chose.

Encore sous le choc, il s'assit aux commandes. « Ce n'était donc pas moi. Je ne l'ai pas tué. Quelqu'un d'autre a agi à ma place la deuxième fois. »

Mais qui ?

Il devait revenir en arrière. Pour savoir. Après son départ, lorsqu'il était retourné au vaisseau, quelqu'un était venu. Loris ? Mais elle était avec lui à ce moment-là. Ils étaient ensemble lorsque Helmar avait rapporté la nouvelle... Helmar ?

Si Corith revivait, Helmar serait supplanté. Pour la première fois de sa vie. Son père – le seul homme apte à la reproduction – qui revenait... Corith dominerait facilement la Tribu des Loups, et Helmar ne serait plus rien. À moins que...

Une à une, il commença méthodiquement à régler les commandes du vaisseau.

Qui verrait-il en ouvrant la porte ? Il pilota en aveugle. Comptant à rebours les secondes, il ramena le vaisseau juste après le moment où il avait quitté la pièce. Il n'y aurait donc pas de discontinuité. Il assisterait à toute la suite des événements. « Cela a dû se passer tout de suite après, se dit-il. Dès que je suis parti, quelqu'un est entré. Quelqu'un a ouvert la porte de la chambre et s'est glissé à l'intérieur. Peut-être même qu'ils m'ont vu ; qu'il ou elle avait attendu mon départ. »

Mettant les commandes sur *arrêt*, il sauta de son siège, courut à la porte du vaisseau, l'ouvrit et regarda dans la pièce.

Près du lit, deux silhouettes. Un homme et une femme, penchés sur le corps de Corith. Le bras de l'homme se leva l'espace d'une seconde, et s'abattit. L'acte avait été accompli. Rapidement, sans bruit, l'homme et la femme s'éloignèrent du

lit, partant déjà. Ils ne perdaient pas de temps. Leurs mouvements étaient calculés et précis. Manifestement, tout avait été préparé longtemps à l'avance. Leurs visages tendus, contractés, se tournèrent vers lui.

Il ne les avait jamais vus ni l'un ni l'autre. Tous deux lui étaient totalement inconnus.

Ils étaient jeunes – dix-huit ou dix-neuf ans tout au plus. Les traits de leurs visages étaient harmonieux et bien dessinés, leur peau presque aussi claire que la sienne. La femme était blonde comme les blés et avait les yeux bleus. L'homme, plus sombre de peau, avait d'épais sourcils, et les cheveux presque noirs. Mais tous deux avaient les mêmes fines pommettes et la même forme de mâchoires. Il y avait une forte ressemblance entre eux. Leur regard était vif, clair et étincelant. Une grande intelligence.

La femme – ou plutôt la fille – lui rappela Loris. Elle avait son maintien, ses épaules et ses hanches harmonieuses. La silhouette de l'homme avait aussi quelque chose de familier.

« Bonsoir », lança la fille.

Ils portaient la tenue grise de la Tribu des Loups, mais pas son emblème. Sur leur poitrine, Parsons remarqua un autre symbole : une baguette entourée de deux serpents entrelacés et surmontés de deux courtes ailes. Le caducée. L'ancien symbole du corps de santé.

« Docteur, dit le garçon, nous devons quitter cette pièce immédiatement. Acceptez-vous que ma sœur monte à bord avec vous ? » D'un signe de tête, il indiqua à Parsons le coin opposé : derrière son propre vaisseau, Parsons aperçut une deuxième sphère métallique identique, porte béante. « Nous nous reverrons plus loin dans le temps. Grace connaît le moment. »

Il eut un bref sourire, passa devant Parsons et fila dans son engin. La porte claqua et le vaisseau disparut.

« S'il vous plaît, docteur, dit la fille en lui touchant le bras. Laissez-moi les commandes. Ce sera plus rapide si j'opère moi-même au lieu de vous donner les indications. »

Elle grimpait déjà dans le vaisseau de Parsons ; il la suivit en silence et la laissa refermer la porte derrière eux.

« Comment va votre mère ? lui demanda Parsons au bout de quelques instants.

- Bien. Vous allez la voir.
- Vous êtes les enfants de Loris. Vous venez du futur.
- Nous sommes vos enfants aussi, dit la fille. Votre fils et votre fille. »

CHAPITRE XVII

Comme le vaisseau plongeait dans le futur, Parsons comprit enfin pourquoi Loris avait changé d'avis. Pourquoi elle était retournée en Nova Albion pour le chercher, en sachant pertinemment qu'il avait tué son père.

Au cours du mois qui avait suivi cette expédition, elle avait découvert qu'elle était enceinte. Il se pouvait même qu'elle se soit projetée dans le futur et qu'elle ait vu ses enfants. En tout cas, elle avait accepté de donner naissance à ces enfants. Elle n'avait pas placé les zygotes dans le Cube pour qu'ils se mêlent aux centaines de milliards qui s'y trouvaient déjà.

À cette pensée, il éprouva un sentiment d'humilité envers elle, et en même temps de fierté.

« Comment s'appelle votre frère ? demanda-t-il à la fille – sa fille, se rendit compte Parsons avec une émotion sans cesse plus intense.

— Nathan, répondit Grace. Notre mère a voulu nous donner des noms qui vous plairaient. » Elle releva la tête et le regarda. « Croyez-vous que nous vous ressemblons ? Nous auriez-vous reconnus ?

— Je ne sais pas. »

Il était trop bouleversé pour réfléchir sainement à cela.

« Nous, nous vous connaissions. Mais, bien sûr, nous nous attendions à vous voir. Nous savions que vous étiez venu ici pour faire ce qui devait être fait. Et nous savions que vous seriez incapable d'aller jusqu'au bout. »

« Et c'est pour cette raison », songea-t-il, que vous êtes venus et que vous l'avez fait à ma place. Tous les deux. »

« Quelle est la réaction de votre mère ? lui demanda-t-il.

— Elle comprend que c'est nécessaire. Elle ne pouvait pas avoir d'enfants de Corith. Il y avait eu déjà trop d'unions consanguines. Elle en était consciente, même de votre temps.

Mais il n'y avait pas alors d'alternative. Notre arrière-grand-mère, Nixina, ne voulait rien savoir. Évidemment, à *notre* époque, il y a bien longtemps qu'elle est morte.

— Pourquoi portez-vous le caducée sur votre robe ?

— Je vous répondrai plus tard, lorsque nous serons tous ensemble, ma mère, mon frère, vous et moi. »

« La famille au complet », pensa-t-il.

« Elle vous a parlé de moi ? lui demanda-t-il.

— Oh ! oui. Elle nous a tout raconté. Il y a longtemps que nous attendons cette rencontre. »

Ses dents blanches étincelèrent tandis qu'elle lui souriait. « Le même sourire que Loris m'avait adressé », se dit-il.

« L'histoire se répète, songea-t-il... cette jeune femme qui a attendu, année après année, toute sa vie, cet instant : voir son père pour la première fois. Mais, à l'inverse de Corith, je ne suis pas plongé dans un cube transparent. »

Tandis que lui et sa fille descendaient du vaisseau, Loris vint à leur rencontre.

Elle avait les cheveux gris. C'était encore une belle femme, qui avait dépassé la cinquantaine. Même port, toujours ce visage résolu. Elle lui tendit la main. Il lut dans son regard, dans ses yeux noirs profonds, le plaisir qu'elle éprouvait à le revoir.

« La dernière fois que je vous ai vu, dit-elle d'une voix voilée, je vous ai maudit. Je vous demande pardon, Jim.

— Je ne pouvais me résoudre à le faire, dit-il. J'étais là, devant lui, et c'est tout. »

Il resta ensuite silencieux.

« Pour moi, c'était il y a bien longtemps, dit Loris. Comment trouvez-vous nos enfants ? »

Elle attira Grace à elle. Au même moment, Nathan apparut, sortant de son vaisseau.

« Ils ont presque dix-neuf ans, dit-elle. Ils sont pleins de vie, n'est-ce pas ?

— Oui », répondit-il, tendu, en les dévisageant tous les trois.

« Cela ressemble tellement à la *situation* qu'aurait vécu Corith, pensa-t-il, s'il avait survécu. Son épouse beaucoup plus âgée, ses deux enfants... dont il ignorait l'existence. »

« La fusion de mon patrimoine génétique avec le vôtre, dit-il, a produit un très joli mélange.

— L'union des contraires, dit Loris. Venez, nous pourrions nous asseoir et bavarder. Vous pouvez rester un petit peu, avant de retourner à votre époque, n'est-ce pas ? »

« Et retrouver ma femme, songea-t-il. Comment arriver à accepter les deux ? Mon passé et ce que je vois en ce moment. »

La Loge des Loups ne semblait pas avoir beaucoup changé en vingt ans. Les mêmes vénérables poutres sombres et massives... Le grand escalier. Les murs de pierre qui l'avaient tant impressionné autrefois. Cet édifice resterait debout très longtemps. Les jardins, non plus, n'avaient pas changé... les pelouses et les arbres. Les parterres de fleurs.

« Stenog a conservé la place de Drake pendant une dizaine d'années, dit Loris. Au cas où mon père renouvellerait sa tentative. Stenog ignorait totalement notre situation. Il croyait que Corith pouvait encore tenter de le tuer. Mais il y a vingt ans que mon père est enterré. Nous n'avons plus jamais essayé de le ramener à la vie. Nixina est morte peu après notre retour de Nova Albion. Sans elle, nous ne nous sommes plus senti la force de recommencer ces expériences. »

« Le moteur de toute cette aventure, se dit Parsons. La machination impitoyable d'une vieille dame aigrie, qui s'imaginait pouvoir être l'instigatrice du renouveau d'une race disparue. »

Loris poursuivit :

« Un coup fatal nous a été porté lorsque nous avons découvert que l'homme que nous avions choisi... celui qui représentait à nos yeux la quintessence de la race blanche dominante... était en fait quelqu'un qui appartenait à notre époque. Né au sein de notre culture et acceptant ses valeurs. Stenog est revenu en arrière dans le temps pour protéger notre civilisation. C'est cet aspect de notre société qu'il a voulu sauvegarder. Notre tribu, comme vous le savez, ne se plie pas aux normes du gouvernement en ce qui concerne les naissances ou les morts... À ce sujet, je dois m'entretenir avec vous, Jim. »

Plus tard, ils étaient assis tous les quatre en train de boire du café.

« Que représente ce caducée ? » demanda Parsons.

À présent, il commençait à avoir sa petite idée à ce sujet.

C'est sa fille qui répondit :

« Nous suivons votre exemple, Père.

— C'est vrai, intervint Nathan tout excité. C'est encore illégal, mais plus pour longtemps... dans une dizaine d'années, nous savons que cette profession sera acceptée. Nous avons vu l'avenir. »

Son visage juvénile s'enflamma d'orgueil et de détermination. Parsons reconnut là le fanatisme propre à cette famille, le désir de dominer à tout prix. Mais, chez ce jeune homme, il y avait un sens profond des réalités. Lui et sa sœur avaient en fait autant les pieds sur terre que lui. Les rêves quasi-paranoïaques s'étaient évanouis.

Du moins, l'espérait-il. Relevant les yeux, il observa Loris. La Loris plus âgée.

« Arrivera-t-elle à les maintenir dans la bonne voie ? » Il avait toujours présente à l'esprit l'image de ses enfants au chevet de Corith. Il revoyait le geste rapide, exécuté en une fraction de seconde. Lui avait été incapable de l'accomplir, ils l'avaient donc fait à sa place. Parce qu'ils croyaient que c'était la seule solution. Ils avaient peut-être raison. Mais...

« Parlez-moi des activités de votre groupe dissident », dit-il en montrant les caducées.

Avec enthousiasme, Grace et Nathan brossèrent un tableau complet de la situation, s'interrompant mutuellement dans leur ardeur. Loris gardait le silence, tout en observant ses enfants, le visage empreint d'une expression que Parsons ne parvenait pas à définir.

Ils comptaient, lui apprirent-ils, environ cent quarante membres dans la « profession » (ainsi qu'ils l'appelaient). Certains avaient été arrêtés sur l'ordre des dirigeants, et exilés aux colonies pénitenciaires de Mars. De nombreux tracts étaient distribués. Dans un style incendiaire, ils exigeaient la disparition des euthaneurs et le retour aux naissances naturelles – ou au moins, la liberté pour les femmes de concevoir et de mettre au monde une nouvelle vie, ou bien d'abandonner leur zygote au Cube de la Fontaine, si elles le

désiraient. *Avoir un choix*. Et, comme revendication principale, la suppression de la stérilisation obligatoire des jeunes hommes.

Loris intervint, interrompant l'exposé de ses enfants :

« Je suis toujours la mère supérieure. Je me suis arrangée pour que quelques adolescents échappent à la stérilisation. Il y en a peu, mais c'est un début. »

Parsons pensa :

« Peut-être sont-ils obligés d'être des fanatiques ? Dans un monde comme celui-ci, où ils se battent contre la stérilisation obligatoire, contre l'exil dans des bagnes sans véritable procès, contre les abominables *shupos*. Et sous-jacent à tout cela, l'éthique de la mort. Un système visant à l'élimination de l'individu, au profit du futur. Quels qu'en soient les vertus et les aspects positifs... »

« Je suppose qu'il n'y a aucune chance de vous voir rester ici ? dit Grace. Avec notre mère et nous ? »

Géné, Parsons répondit :

« Je ne sais pas si vous le savez, mais, à ma propre époque, j'ai une femme. »

Il se sentit rougir mais ses enfants ne parurent ni embarrassés ni surpris.

« Nous sommes au courant, dit Nathan. Nous avons voyagé dans le passé à plusieurs reprises pour vous observer. Notre mère nous y a emmenés lorsque nous étions plus jeunes. C'est nous qui le lui avons demandé. Votre femme a l'air très gentille.

— Voyons les choses en face, mes enfants, dit Loris d'un ton dégagé. Jim, à l'époque où nous sommes, a vingt ans de moins que moi. »

Mais quelque chose dans son regard, une sorte d'assurance, laissa Parsons perplexe.

« Connaît-elle à mon sujet quelque chose d'important ? Un détail que j'ignore ? Ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent avec leurs machines spatio-temporelles. »

Elle poursuivit à voix basse :

« Je sais ce qui vous tracasse, Jim. Vous les avez vus tuer mon père. Je vais vous dire pourquoi ils ont agi ainsi. Vous craignez qu'il s'agisse d'une resurgence du fanatisme familial une génération plus tard. Vous vous trompez. Ils ont tué Corith

pour vous sauver la vie. S'il avait vécu, il aurait donné l'ordre de vous exécuter. Je le savais, et les enfants aussi. Ils ont vu que vous étiez incapable de porter le coup fatal ; ils ne vous en admirent que davantage. C'est la plus grande noblesse d'âme dont on puisse faire preuve. Mais votre vie a pour eux trop de valeur pour qu'ils laissent quoi que ce soit vous arriver. Tous leurs principes découlent de ce que je leur ai dit sur vous et de ce qu'ils ont vu eux-mêmes. C'est vous, avec votre système de valeurs, votre morale humanitaire, votre respect des hommes, qui les avez formés. Et par l'intermédiaire de leur profession, c'est vous qui transformerez cette société. Même si vous n'êtes pas là, en personne. »

Ils restèrent tous silencieux un moment.

« Vous avez été un exemple pour notre société, un modèle inestimable », dit Loris.

Il ne savait que répondre.

« Et c'était votre profession, conclut Loris.

— Merci », dit-il finalement.

Ils lui sourirent tous les trois avec une grande tendresse. Et avec amour. « Ma famille, songea-t-il. Et dans ces enfants, il y a le meilleur de nous, le meilleur de Loris et de moi. »

« Vous désirez peut-être maintenant retourner à votre époque ? » dit Loris avec sa délicatesse et sa clairvoyance habituelles.

Il hocha la tête :

« Je crois que c'est préférable. »

Une immense déception apparut sur le visage des enfants. Mais ils ne dirent pas un mot. Ils acceptaient sa décision.

Peu après, Loris demanda à Grace et à Nathan de sortir afin qu'elle et Parsons puissent être seuls un moment.

« Est-ce que je reviendrai un jour ici ? » lui demanda-t-il sans détour.

D'une voix posée, elle répondit :

« Je ne tiens pas à vous répondre.

— Vous savez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi ne voulez-vous pas me le dire, alors ?

— Pour ne pas vous priver de la possibilité de choisir. Si je vous raconte tout, vos actes vous sembleront dictés – comme si vous n’en étiez plus maître. Évidemment, vous aurez toujours le choix – comme lorsque vous vous êtes refusé à tuer mon père.

— Vous croyez que le choix existe vraiment ? Que ce n’est pas une illusion ?

— Je crois qu’il y a une réelle possibilité de choix. »

Il n’insista pas.

« Toutefois, pour une chose, dit-elle, vous n’avez pas le choix. Je parle de... ce qu’il vous reste à accomplir. Bien entendu, vous pouvez le faire aussi bien ici que là-bas, à votre époque.

— Je vois, dit-il. Mais je préfère le faire là-bas. »

Loris se leva.

« Je vous ramène. Voulez-vous voir les enfants avant de partir ? »

Il hésita, perplexe.

« Non, décida-t-il. Je sens que je dois rentrer. Et si je les revois, je n’en aurai sans doute plus le courage. »

Loris dit avec simplicité :

« Nous avons vécu sans vous depuis leur naissance. Mais pour vous, une heure seulement s’est écoulée. Si vous décidez de revenir vers nous, il faudra que vous attendiez vingt ans pour cela. Mais... » Elle sourit : « Pour nous cela arrivera probablement dans quelques jours. Vous comprenez ?

— Vous n’aurez pas à attendre », dit-il.

Loris acquiesça.

« Comme c’est étrange, continua-t-il. Avoir deux familles, à deux époques différentes.

— Vous trouvez que vous en avez deux ? Je n’en vois qu’une, ici, avec vos enfants. Là-bas, vous avez une femme, mais pas de famille. »

Ses yeux brillèrent, avec une détermination qui lui était coutumière.

Parsons dit :

« Vous seriez une personne difficile à vivre. »

Il plaisantait, mais sa remarque contenait un fond de vérité.

« Nous traversons ici une époque difficile », dit Loris.

Il ne pouvait guère le nier.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le vaisseau, Loris dit :

« Vous n'allez quand même pas me dire que ce sont les problèmes de notre civilisation qui vous font peur ? Je vous connais trop bien. Vous n'êtes pas homme à vous effrayer facilement... Votre aide nous serait si précieuse. »

Une fois dans le vaisseau, il referma la porte derrière eux :

« Et Helmar ? Il est toujours à la Loge ?

— Il est entré dans le gouvernement. Il a changé de bord. »

Il n'en fut pas surpris.

« Et Jepthe ?

— Elle est toujours avec nous. Mais elle ne participe plus à nos activités. Elle est devenue très faible avec l'âge. Elle n'a pas la vigueur de Nixina. »

Elle actionna les commandes. Il était sur le chemin du retour, enfin ; vers sa propre époque.

« Je crains que votre automobile n'ait été endommagée lorsque la drague vous a frappé. Nous n'avions pas suffisamment d'expérience, alors.

— Ne vous en faites pas. Je suis assuré. »

Il retrouva l'autoroute, ses panneaux éducatifs. Des voitures filaient vers San Francisco, et croisaient celles qui se dirigeaient vers Los Angeles. Il se tenait sur le bas-côté, encore chancelant, sentant le parfum des lauriers-roses que le service de la voirie avait plantés sur des milles de terre-plein central.

Tout en avançant péniblement, se demandant si une voiture allait s'arrêter – ce qui obligerait le conducteur à se décrocher du faisceau-guide, il songea à la tâche qui l'attendait. Il n'avait pas besoin de l'entreprendre immédiatement. En fait, il avait des années devant lui. La plus grande partie de sa vie.

Il pensa à son foyer. Mary se tenant sur le perron la dernière fois qu'il l'avait vue... elle lui faisait signe, souriante et fraîche dans son pantalon vert... ses cheveux qui brillaient sous le soleil des premières heures de la journée tandis qu'il partait au bureau.

« Quel sentiment éprouverai-je en la retrouvant ?

» Devrai-je attendre longtemps avant de repartir vers le futur ? »

Loris et lui avaient convenu d'un moyen de communication avant de se séparer. Si simple...

Une voiture ralentit, quitta la voie et se rangea sur le bas-côté.

« Vous êtes en panne ? demanda le conducteur.

— Oui. Vous me rendriez un grand service en me déposant à San Francisco. »

Peu après, il était à l'intérieur. La voiture redémarra et rejoignit le faisceau.

« Vous avez de drôles d'habits », remarqua le conducteur poliment, mais avec curiosité.

Parsons se rendit compte alors qu'il avait gardé les vêtements appartenant à un monde tout à fait différent. Et il avait oublié sa mallette d'instruments quelque part.

La banlieue industrielle de San Francisco apparut devant eux. Parsons contempla les usines, les voies qui y menaient, les tours et les entrepôts qui défilaient sous l'autoroute.

« Je me demande où je vais trouver les matériaux nécessaires ? se dit-il. Et où je vais la placer ? » L'endroit, après tout, importait peu. Il l'avait trouvée, c'était l'essentiel. « Suis-je capable de m'en sortir tout seul ? » Il n'avait jamais travaillé la pierre. À vrai dire, l'inscription elle-même avait été directement gravée dans le métal. Avec un peu d'entraînement, il réussirait probablement. Il s'en tirerait, sans l'aide de personne...

« Si c'est possible, décida-t-il, je veux la faire tout seul. Pour être sûr de sa perfection. Après tout, ma vie en dépend. »

Ce serait passionnant d'assister à la création de cette plaque, à présent, à sa propre époque. Elle serait si différente du monument abîmé, érodé, qui l'avait accueilli dans le futur, à des siècles et des siècles de là...

Mais c'était un travail d'artiste. Qui avait survécu à tout ce qu'il avait fait en ce bas monde.

« Il vaudrait peut-être mieux l'enterrer, se dit-il. L'enfouir profondément dans le sol, hors de vue. En fait, elle ne servira que dans très, très longtemps. »

FIN
